This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.



https://books.google.com





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

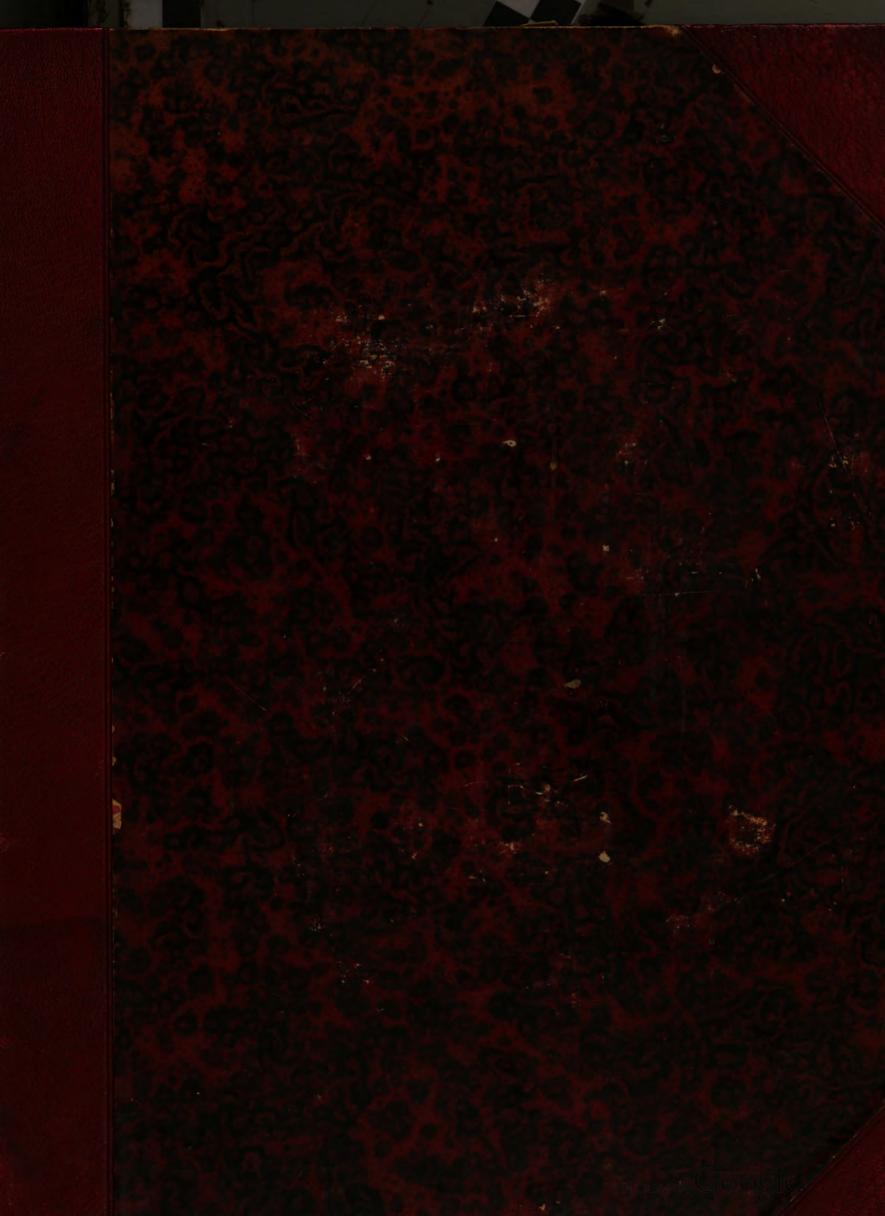
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

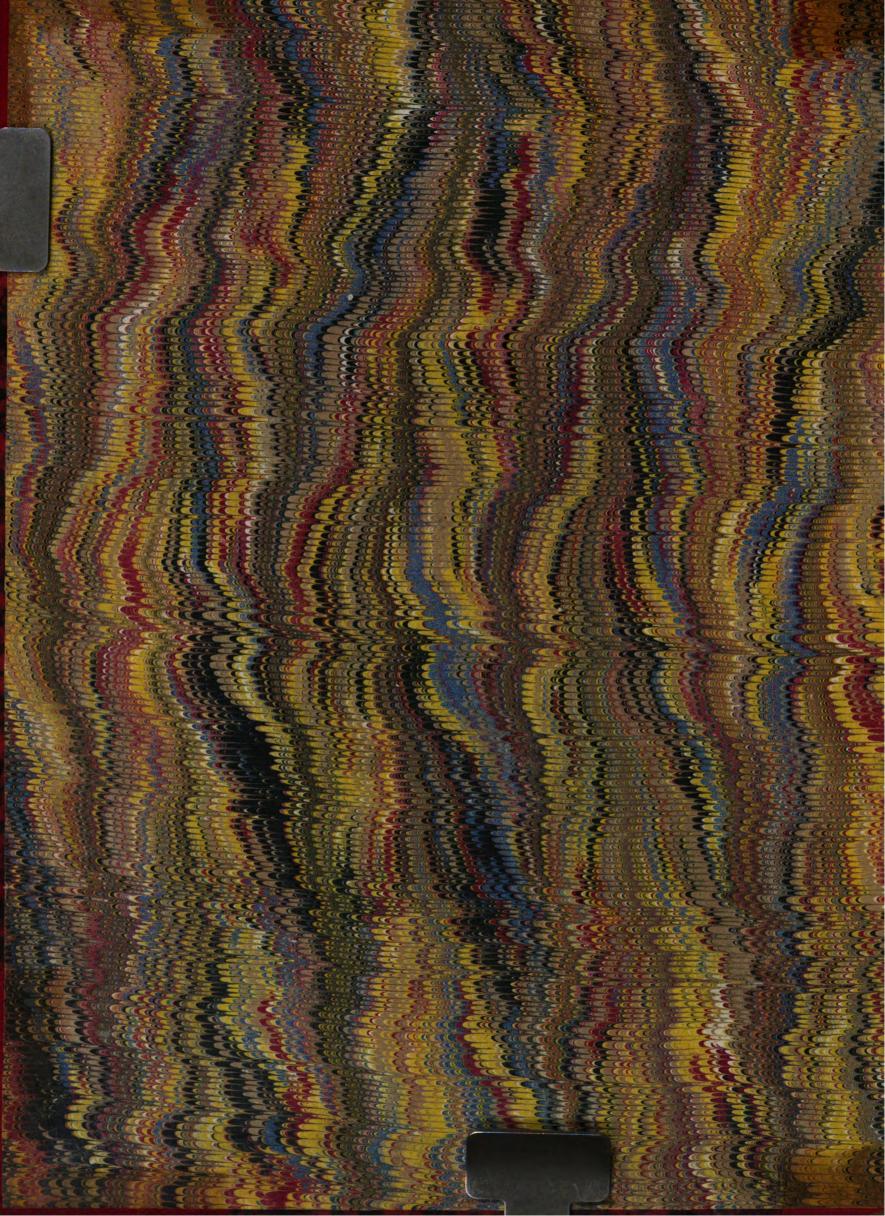
Nous vous demandons également de:

- + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com







1 - 12. It Team, aug- 90, and sent to sent II, Due of Contin and others.

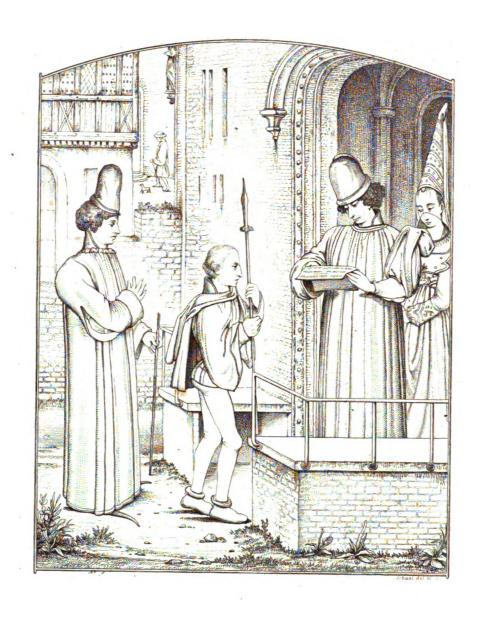
I want to have a second to the second

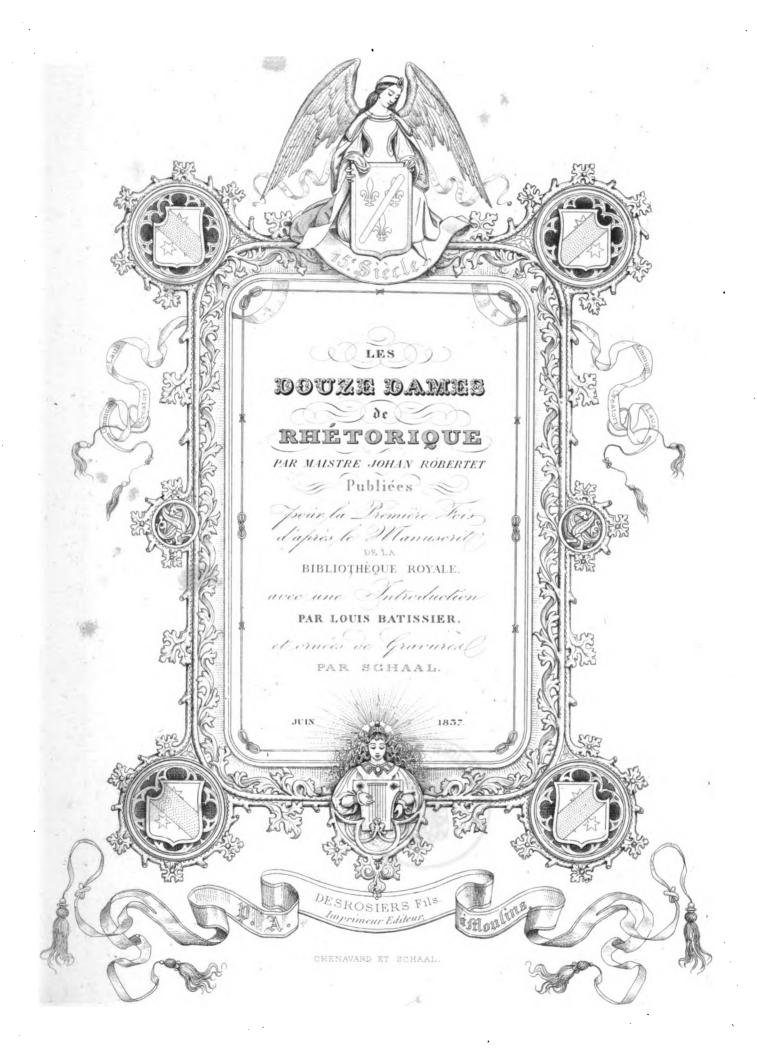
•

KU/ 9124

Douze Dames

Réthorique.









Introduction.

L n'est guère dans notre Histoire de spectacle plus grand et plus curieux que celui que nous présente la France au quinzième siècle. Si, d'un côté, l'on voit les lueurs expirantes de la Société féodale et religieuse du Moyen-Age, de l'autre, on assiste à l'aurore de la Civilisation moderne. La France se réorganise pour devenir plus riche et plus puissante; sa nationalité, un moment en péril, s'établit sur une base immuable. Les Anglais, ennemis de toute la Nation, sont chassés du Royaume sans aucune

espérance de retour; et les grands Vassaux, devenus avides et insolens, hostiles au Peuple et au Roi, commencent avec Louis XI à perdre leur haute fortune; et cette déchéance à laquelle est condamnée la Noblesse française, n'arrive souvent qu'à la suite des plus terribles événemens, et des vengeances les plus sanglantes. La Monarchie se fortifie donc pour resplendir bientôt du plus vif éclat. Le Peuple lui-même oublie les souffrances de son passé, dans la jouissance des droits qui lui sont départis. En même temps que les Papes perdent de cette immense influence morale qui faisait d'eux des princes si redoutables, quelques esprits fiers et audacieux sonnent le tocsin de la Réforme. C'est alors aussi que les Parlemens et les États-Généraux deviennent de véritables Puissances. La France marche évidemment à la conquête de son Indépendance et de sa Liberté.

Mais, ce n'est pas seulement la Société politique qui se transforme et qui se retrempe à des sources vivifiantes; de nouvelles voies, encore, sont ouvertes à l'Intelligence. Le Mysticisme catholique ne peut plus exister dans ce siècle d'examen et de littéralité: l'Art et la Poésie vont donc revêtir d'autres formes, plus belles et plus pures qu'autrefois. Voici d'ailleurs le Trône de Constantin qui s'écroule, l'Empire d'Orient qui tombe au pouvoir des Barbares de l'Asie. Constantinople, qui a su conserver au milieu des ténèbres du Moyen-Age, le flambeau de la Tradition antique, subit le joug Mahométan. Les Artistes et les Poètes chrétiens de la Grèce n'avaient que faire au milieu de la Civilisation turque; il leur fallut donc dire adieu aux admirables monuments de l'Art de leurs Ancêtres, et chercher un refuge sous un Ciel ami, où ils pourraient transporter le feu sacré du Beau, qu'ils n'avaient jamais laissé s'éteindre. L'Italie et la France reçurent les pauvres exilés; et ceux-ci, pleins de reconnaissance pour la douce hospitalité qui leur faisait oublier

la Patrie absente, leur ouvraient les trésors de la Science, et leur enseignaient à comprendre et à imiter les chefs-d'œuvre de la Grèce, oubliés et dédaignés trop long-temps. Colomb et Vasco, en annoncant les confins d'un nouveau monde, n'excitèrent ni un enthousiasme plus ardent, ni des admirations plus vives que les Grecs fugitifs, en dévoilant les mystères et les merveilles de la Civilisation payenne. La Philosophie, dès lors, se prosterna devant l'image d'Aristote, et tous les Poètes voulurent être frères de Virgile, le chantre immortel, de qui le Dante avait fait son compagnon pour parcourir les cercles infernaux, et auquel Pétrarque confiait les joies et les espérances de ses chastes amours. C'en est fait aussi de l'Art symbolique : les Types traditionnels s'effacent ou se métamorphosent; la Chair est réhabilitée et l'Olympe payen reparaît dans tout l'appareil de sa grandeur passée. Jupiter a rallumé sa foudre, Neptune a rassemblé ses troupeaux épars, Hercule a retrouvé sa massue, et Vénus est remontée sur son char traîné par de blanches colombes. Les sujets religieux, tirés de la Bible et de l'Evangile, changent complètement de physionomie. Toutes les scènes ne se passent plus que dans des Palais et des Temples copiés de ceux de Rome ou d'Athènes; les personnages revêtent la Tunique ou la Toge: on leur donne enfin à tous les attributs du Citoyen Romain.

Il est vrai que cette Révolution ne s'opère pas aussi promptement d'abord en France qu'en Italie; mais patience! elle sera bientôt consommée. Charles VIII a un Royaume à conquérir au delà des Alpes. Il part avec toute sa Noblesse. Quel beau Pays! quel Ciel pur! quelle Nature féconde se révéla tout à coup à ces hommes habitués à combattre dans les plaines de la Flandre, quand ils virent se déployer les magnifiques campagnes de la Lombardie! Comme les compagnons de Virgile, en apercevant les rivages Latins, ils dûrent s'écrier, transportés de joie et d'admiration:

ITALIAM! ITALIAM! Mais bien d'autres merveilles les attendaient: laissez entrer l'Armée victorieuse dans Naples et dans la grande Cité Romaine, et alors ils répéteront avec plus d'enthousiasme encore : l'Italie ! c'est l'Italie ! Quels vastes Edifices ! quelles élégantes proportions, quelle rectitude dans ces lignes, quelle pureté dans ces galbes! Et ne voilà-t-il pas encore tout un peuple de Statues de marbre et de bronze, ensevelies sous terre, depuis des siècles, qui remontent sur leurs piédestaux, plus fières et plus triomphantes? Ajoutons qu'il n'était bruit dans le Monde entier que des portes du Baptistère de Florence, auxquelles Ghiberti venait de mettre la dernière main : Donatello avait sculpté sa Madelaine et la Succone, et Bruneleschi, suspendu sa Coupole au-dessus de la nef de Ste-Marie-aux-Fleurs. On ne se lassait pas d'admirer à Florence les immenses Fresques d'Andréa Orcagna, et à Rome, les formes angéliques des Vierges du Perrugin. La France n'avait encore que d'habiles ouvriers, quand l'Italie se glorifiait déjà des chefs-d'œuvre des Pollaiuolo, des Jacopo della Quercia, des Verrochio, dont les noms étaient répétés par toutes les bouches.

Rentrés dans leurs foyers, tous ces hommes de l'expédition de Charles VIII ne rêvèrent plus que des merveilles qu'ils avaient vues, et ne regardèrent plus qu'avec dédain les ouvrages bizarres et les Caricatures grotesques du Moyen-Age. Ils allèrent, en conséquence, quérir des Artistes en Italie. Adieu donc les coupes gracieuses de l'Ogive et les mille fantaisies de l'Art Gothique! c'est en vain qu'il s'épanouit, qu'il déploie ses richesses et ses dessins à l'infini. Que les Sculpteurs se hâtent, qu'ils taillent leurs Pinacles, qu'ils composent leurs Bas-Reliefs, qu'ils suspendent leurs Pendentifs, qu'ils évident à jour leurs Dais, et lancent dans le ciel leurs Flèches aiguës: car voici, en effet, l'Italie qui envoie à la France quelques-uns de ses plus habiles Architectes, tout

posés à élever des Portiques et des Colonnades. Adieu les élégantes feuilles de choux frisés et les bouquets de chardon, car l'Acanthe revient sous notre ciel; pauvre plante! qui aura bien à souffrir de nos brumes épaisses et de nos longs hivers. L'art Italien nous envahit; le frère Jean Joconde, appelé par le cardinal George d'Amboise, quitte Vérone et montre le chemin de la Cour de France à tous ces illustres Artistes qui devaient venir, sous François I^{er}, bâtir et décorer tant de magnifiques résidences royales On exécute partout des travaux d'Art avec une étonnante activité. Le Château de Gaillon, bijou précieusement ouvré, commencé en 1440, sera achevé à la fin du quinzième Siècle, et offrira un type délicieux de l'architecture Gothique, dégénérée sous l'influence des nouvelles Idées. La Renaissance sera bientôt un fait accompli.

Mais ce n'est pas seulement dans l'Architecture que s'opère une si éclatante révolution. La Littérature, qui est soumise aux mêmes influences que l'Art, qui se systématise dans les mêmes circonstances, s'est transformée aussi presque complètement au quinzième Siècle. Ainsi, de même que nous avons assisté alors à l'agonie de l'art Chrétien, de même nous voyons la poésie Romane dépérir et bientôt tomber dans un profond oubli. Les Epopées chevaleres ques du treizième Siècle, ces beaux livres d'une simplicité majestueuse, d'une naïveté souvent énergique, deviennent incompréhensibles, et les Savans de chaque génération sont obligés de les traduire dans le langage vulgaire de leur temps. Si les Artistes du règne de Charles VII et de Louis XI semblent avoir perdu le secret des belles lignes, des galbes élégants et des types pleins d'élévation, qui se retrouvent dans les Cathédrales du siècle de St-Louis et de Philippe-le-Bel, les Poètes paraissent avoir ignoré l'admirable langue que l'on parlait à l'époque où s'élevèrent les vastes nefs de Notre-Dame de Rheims et de Notre-Dame de Paris.

Robert de Luzarches, le savant Architecte de la Cathédrale d'Amiens, et Guillaume de Lorris, l'ingénieux auteur du Roman de la Rose, sont de grands Génies, dont les ouvrages suffisent pour caractériser toute une Époque. L'un représente l'art Gothique dans toute sa splendeur, comme l'autre, la langue Romane dans toute sa force. Les Architectes et les Poètes du Siècle suivant sont des élèves dégénérés de leur École. Jean de Mehun, qui a terminé le Roman de la Rose, est, certes, un délicieux Écrivain; de même que le Prélat, qui a fourni les plans de St.-Ouen à Rouen, est un habile Artiste; mais ils sont loin d'être de la trempe de leurs Maîtres. Au quatorzième Siècle, en effet, le style a déjà perdu de sa noble sévérité; au quinzième, il est en pleine décadence, il s'altère pour subir d'importantes modifications.

Le quinzième Siècle est donc pour la Poésie, comme pour la Politique, comme pour l'Art, une époque de lutte, où le Passé se débatavec l'Avenir. La Langue qui découle des Poèmes écrits sous Saint-Louis, Langue qui, sans trop s'éloigner de son origine, s'est individualisée en France, reçoit un nouveau Baptême, une nouvelle physionomie, en se retrempant à ses principales sources.

C'est alors, en effet, que l'on découvre et qu'on étudie les manuscrits des plus fameux Auteurs de l'Antiquité. On les lit avec enthousiasme, et l'admiration pour les beautés qu'ils renferment n'a pas de bornes. Bientôt l'Imprimerie les reproduira et les popularisera dans le monde Savant. La plupart des Poètes s'emparent de leurs fictions, s'inspirent de leur Génie, essaient d'inféoder à notre Littérature l'esprit de leurs Écrits, et fondent, pour ainsi dire, une nouvelle Langue, d'une pédanterie savante, d'une étrangeté quelquefois incompréhensible. Non-seulement

on introduit dans notre Idiôme des mots latins, mais on affecte encore de construire les phrases avec des inversions et des épithètes, comme les Écrivains de l'ancienne Rome. Alors aussi les Poètes Italiens sont fort en faveur; on traduisait en français les trois Cantiques du Dante; les Contes de Boccace étaient la lecture à la mode; tout le monde récitait les Sonnets de Pétrarque.

Pendant que la Langue est soumise à cette pénible élaboration, la Poésie ne peut avoir cette élégance de formes, cette pureté de sons, ce choix heureux d'expressions, cette lucidité de sens, qui la caractérisent aux grandes Epoques littéraires, où l'Idiôme a une individualité bien tranchée, une syntaxe immuable. Les Poètes cependant qui, comme le duc d'Orléans et Villon, ne sont pas pris de cette manie classique, font des Livres d'une grande naïveté, et qui seront toujours lus avec un charme infini. Ceux, au contraire, qui, un peu plus tard, comme Molinet et Jean Lemaire, visèrent à la Science, ne furent plus que d'habiles Versificateurs, mettant toute leur gloire à faire des tours de force, à surmonter les difficultés les plus graves et les plus frivoles à la fois. Pour augmenter ces difficultés, on remit en honneur les formes rythmiques les plus bizarres et les plus inusitées; on multiplia de mille manières les combinaisons de la Versification. La Poésie finit par n'être plus qu'une œuvre de patience, plus ingénieuse que de bon goût. Au milieu de ces innovations, la Mythologie du Roman de la Rose prévalut encore; on ne crut pouvoir rien imaginer de mieux que les Allégories et les Personnifications poétiques du treizième Siècle. Les complimens d'amour, les fadeurs chevaleresques, furent encore de mode, mais ne furent plus écrits dans un style naïf et vigoureux. L'Expression, au lieu d'être juste, hardie, incisive, harmonieuse, allant droit au but, devint prolixe, obscure et

pleine d'affectation. Les poètes Galants ne firent pas plus de frais d'imagination que les poètes Historiens. Il n'y a peut-être que l'esprit Satyrique qui n'ait pas dégénéré, qui soit demeuré aussi âpre et aussi rude que par le passé. Il n'y a certainement pas moins de verve dans l'Avocat-Patelin que dans la Bible Guyot. La Satyre alors est impitoyable; elle n'épargne rien, ni les Hommes, ni les Choses, ni les Principes, ni les Idées. La Société entière lui sert de pâture; elle s'attaque aussi courageusement à la Royauté qu'au Roi, à la Religion qu'au Pape, aux grands Seigneurs qu'aux Prélats, aux Philosophes qu'aux Savans. Dans ces sortes d'Ouvrages, la Langue n'a pas ces formes d'urbanité et de pudeur dont elle s'est revêtue plus tard. Tous les Poètes disent avec Jehan de Mehun:

Et encore ne fais-je péché, Si je nomme les nobles choses Par plein texte, sans mettre gloses, Que mon père de Paradis Fit de ses propres mains jadis.

Rabelais, Marot, Brantôme, Régnier, qui ouvrent, pour ainsi dire, l'ère de la Littérature Moderne, ne parlent pas toujours un langage plus chaste et plus poli que les poètes du Moyen-Age. Quoiqu'il en soit, c'est à ces grands Ecrivains, que se termine la lutte qui s'est élevée au milieu du quinzième Siècle entre la littérature Romane et la littérature Classique. Sans puiser aux sources de l'Antiquité avec autant d'exagération que Ronsard, Baïf et Jodelle, ils savent se créer, avec les débris du passé et leur science présente, un idiôme qui, après avoir subi des modifications successives, deviendra la Langue parlée par Corneille, Lafontaine, Bossuet et Molière.

Tel était le mouvement qui s'est opéré dans la Politique, les Arts et les Lettres, depuis le règne de Charles VII jusqu'à celui de François I^{er}; telle est l'Époque à laquelle se rattache le Livre que nous publions. Ce Livre nous semble présenter un triple intérêt: c'est d'abord un curieux Spécimen de la Littérature du quinzième Siècle; de plus, il nous fournit par les dessins dont il est illustré, des matériaux fort remarquables pour l'histoire de l'Art, et enfin il nous peint un côté assez plaisant des mœurs littéraires de ces temps-là.

Ce livre, en effet, se compose d'une correspondance entre quatre personnages, dont deux surtout, Georges Chastellain et Jean Robertet, jouissent encore, comme écrivains, d'une certaine célébrité. Des deux autres, le premier, M. de la Rière, ne nous est connu que par sa qualité d'écuyer d'une duchesse de Bourbon; le second, M. de Montferrand, ne nous semble pas avoir eu d'autres titres que celui de gouverneur de Jacques de Bourbon, 6º fils de Charles I^{er}, duc de Bourbon, et d'Agnès de Bourgogne, sœur de Philippe-le-Bon. Ce jeune Prince fut élevé à la Cour de Bourgogne, et devint l'Ami et le Compagnon du Comte de Charollais (Charles-le-Téméraire). Il est probable que le Gouverneur que l'on donna à Jacques de Bourbon fut Antoine de Vergy, Seigneur de Montferrand, Fils de Charles de Vergy, Seigneur d'Autrey, et de Claude de la Trémouille, sa première femme. Cet Antoine fut marié en 1454, à Bonne de Neufchâtel, fille de Thibaud, Seigneur de Neufchâtel et de Châtel-sur-Moselle. « Ces nopces, dit Olivier de la Marche (1), furent moult plantureusement servies de vins et de viandes, et y furent toutes les Dames du Pays, et devez entendre que le Seigneur d'Autrey fut le plus large et abandonné de ses biens, qu'homme de son temps, et ne plaindoit nulle dépense. Les nopces durèrent quatre jours, et y estoit tout homme défroyé,

⁽¹⁾ Mémoires. L. 1. Ch. 31.

10

et mesmes par les villages, aux fraiz et à la dépense dudit Seigneur d'Autrey.......». Cette union ne fut pas très heureuse. Antoine de Vergy mourut quelque temps après sans laisser d'enfants mâles, et fut enterré dans l'Eglise collégiale de Champlitte. La veuve, Bonne, se remaria avec Jean de la Beaume, Seigneur de Bonrepos. On ne trouve dans les historiens de la Bourgogne d'indication d'aucun autre Seigneur de Montferrand, vivant au milieu du quinzième Siècle. On peut consulter, du reste, sur cette matière, l'Histoire et la Généalogie de la famille de Vergy, par André Duchesne. Paris, in-f°.

Avant de parler avec plus de détails des *Douze Dames* de *Rhétorique*, nous allons esquisser la biographie de Chastellain et de Robertet.

Georges Chastellain, malgré l'immense réputation qu'il s'était acquise au quinzième Siècle, était à peu près complètement oublié de nos jours, lorsque M. Buchon a réhabilité sa mémoire en publiant ses principaux Ouvrages. Maintenant, l'écrivain Flamand a sa place à côté de Monstrelet, d'Olivier de la Marche et de Philippe de Commines. On ne connaissait, dans ces derniers temps, que quelques particularités de la vie de Chastellain; Verdier, de Lacroix du Maine, Valère André, Moréri, et les auteurs de la Biographie Universelle, se bornaient, sur son compte, à des détails fort insignifiants, et, en outre, remplis d'erreurs assez graves. M. Buchon, qui a fait une étude toute spéciale de la vie et des ouvrages de Chastellain, a fait paraître, dans le Panthéon Littéraire, une Notice à laquelle nous empruntons les principaux traits de la biographie de Georges.

Il naquit à Alost en 1404, de Jean Chastellain, allié aux familles de Gavres et de Mamynes. Il fut, ainsi qu'il le dit lui-même dans son Exposition de Vérité mal prise, « sobrement

instruit ès-lettres, nourri en fleur de jeunesse ès-armes, et en la hantise des cours réalles et nobles hommes ». A peine eut-il achevé ses études, qu'emporté par un penchant irrésistible pour les voyages, il quitta la Belgique et partit pour visiter la plupart des cours de l'Europe, ce qui le fit surnommer l'Adventureux. Georges, cependant, suivit la carrière militaire avec distinction, et porta les armes jusqu'à l'âge de quarante ans. Puis, il se fixa à la cour de Philippe-le-Bon, et obtint le rang de Pannetier et de Conseiller privé; c'est alors, sans doute, qu'il se mit à cultiver les Belles-Lettres et la Poésie. En 1473, il fut nommé chevalier de la Toison-d'Or à Valenciennes, et reçut le titre d'Indiciaire, ou Historiographe de la Maison de Bourgogne. Mais George n'eut pas à jouir long-temps des honneurs qu'on rendait à son nom et à son mérite, car il mourut l'année suivante, le 20 mars 1474. Il fut enterré à Valenciennes, ainsi que nous l'apprend Simon le Boucq, dans son Histoire ecclésiastique de la ville et comté de Valenciennes, restée manuscrite. « En l'église de Salle-le-Comte, repose le corps de tant renommé personnage, messire Georges Chastellain, auquel le duc Charles-le-Hardi donna l'Ordre de Chevalerie en ceste ville de Valenciennes, pendant les célébrations d'un chapitre de la Toison-d'Or; et lui donna aussi le titre d'Indiciaire, comme à celui qui démonstroit par escripture autentique les admirables gestes des Chevaliers et Confrères de l'Ordre. Son épitaphe se voyait du passé (av. 1650), dans un tableau attaché contre un pilier, à la main sénestre en entrant en ladite église, et estoit telle:

« Cy-dessoubs gist, d'excellente mémoire, George Chastellain, chevalier; lequel, après avoir circuy diverses régions et en icelles exercé les armes militaires, en eage florissante, au pouvoir de ses sens, s'est venu rendre au service du très-victorieux Philippe, duc de Bourgogne, en estat de pannetier et privé conseil, et au reste de vieillard, a prins si glorieuse

occupation à réduire les gestes de ce feu tant triumphant prince, par tel ordre et diligence que à la récitation de ses escripts fleuriront en perpétuelle récordation, ès cœurs des nobles et clairs engins. Vive et règne son esprit en éternelle felicité! et au comble de LXX ans, décéda de ce siècle le XX mars MCCCCLXXIIII. Priez Dieu pour son ame. »

« Il portoit pour ses armes : de sable à une fasce d'argent, et a fondé, en la dicte église, la solemnité de St-Georges de quatre livres tournois l'an de rente. »

Les ouvrages de Georges Chastellain sont nombreux: quelquesuns ont été imprimés au 16^e siècle; d'autres viennent, comme nous l'avons dit, d'être publiés par M. Buchon: plusieurs sont restés en manuscrits.

Les livres imprimés sont ceux-ci:

Le temple de la ruine d'aucuns nobles chevaliers malheureux, tant de France que de nations estrangères, à l'imitation de Bocace.

— Paris. 1517. Chez Galiot-du-Pré. Les Epitaphes de Hector, fils de Priam, roi de Troye... Chez Galiot-du-Pré, un vol. in-12.

Le privilége est de 1525. Il existe une autre édition in-8, imprimée chez Jehan St-Denis.

Recollection des merveilles advenues en nostre temps. — Cet opuscule fort curieux, en vers français, a été commencé par Chastellain et terminé par son disciple Molinet. C'est dans les œuvres de ce dernier qu'il a été imprimé pour la première fois. On le trouve dans les faits et dits de feu, de bonne mémoire, maistre Johan Molinet. — Paris, 1540, à l'enseigne de l'Arc de France. Antoine Urbain Coustellier l'a publié dans la légende de maistre Pierre Faifan, mise en vers par Ch. Bourdigné. — Paris 1623. La Recollection a paru encore à la fin de l'Histoire des ducs de Bourgogne, de M. de Barante, dans une préface que M. Buchon a écrite à la tête de la chronique de Jacques de la Laing, fausse-

ment attribué à Chastellain, et dont l'auteur est le héraut d'armes Charrollois.

Enfin, M. Buchon vient de le faire paraître de nouveau avec des variantes, dans le *Panthéon Littéraire*. (Choix de Chroniques et Mémoires sur l'Histoire de France). Ce volume renferme en outre :

La Chronique du duc Philippe.

La Déclaration de tous les hauts faicts et glorieuses adventures du duc Philippe de Bourgogne.

Exposition de George Chastellain sur Vérité mal prise.

La publication des autres ouvrages manuscrits de Chastellain serait d'un grand intérêt, et obtiendrait un beau succès auprès des Savans qui s'occupent de l'histoire Littéraire de la France.

Robertet a joué, dans les affaires de son temps, un rôle aussi important que George Chastellain, mais il n'a pas eu une aussi grande renommée que lui. Les circonstances de la vie de maître Johan ne nous sont pas plus connues que celles du Pannetier du duc Philippe, bien que plusieurs Ecrivains contemporains aient parlé avec éloge de son talent poétique. Nous savons cependant qu'il est né à Montbrison, dans le courant du xve Siècle, et qu'il fut haut placé à la petite cour des Ducs de Bourbon, où il a passé de longues années. Il était Greffier de l'Ordre du Roi et du Parlement de Dauphiné; c'est ainsi qu'il est qualifié dans plusieurs titres passés sous le duc Jean, deuxième du nom, et spécialement depuis 1470 jusqu'en 1515. Il fut Secrétaire de trois Rois de France et de trois ducs de Bourbon, qu'il suivit toujours à la guerre et à la cour de France. Il paraît qu'il mourut à Montbrison et qu'il fut enterré dans l'Eglise collégiale de cette ville; il y avait fait construire une Chapelle en l'honneur de saint Michel, dans 14]

laquelle on lisait cette inscription, gravée sur une table de marbre:

Ista, Robertetus struxi tibi sacra, Johannes Tres reges, Michaël, dùm sequor atque duces. Hic ego avum posui, uxoremque, ambosque parentes, Me functum terris, ista sacella tegant.

Cette Chapelle avait donc servi de sépulture à son Aïeul, à son Père, à sa Mère et à sa Femme, et c'est le lieu aussi qu'il avait choisi pour son inhumation. Ses armes étaient en relief en plusieurs endroits de la Chapelle. Au-dessus de la porte, on voyait un écusson porté par un Ange, avec cette dévote Devise: Omnium Creatori laus. Son blason était celui de l'ancienne maison de Robertet, qui portait ses armes, d'azur, à la bande d'or, chargé d'un demi vol de sable, et accompagné de trois étoiles d'argent, une en chef et deux en pointe (1). Il ne reste à Montbrison aucun souvenir de Jean Robertet.

La Chapelle de la famille existe bien toujours dans la Collégiale, ainsi que l'inscription gravée dans le marbre. Mais cette Chapelle a été dévastée, et les écussons qui la décoraient ont été brisés à la Révolution.

Ses ouvrages sont en très petit nombre. Jean Lemaire des Belges parle de quelques Élégies que Robertet aurait composées en l'honneur de G. Chastellain. Le Msc. n. 208, dont nous parlerons plus loin, renferme plusieurs Poésies, qui ne nous ont pas semblé toutes fort remarquables. Enfin il a été imprimé de lui une traduction des *Dicts prophétiques des Sybilles*. Ce travail a été

⁽¹⁾ Voyez le frontispice des *Douze Dames*. Cet écusson, qui a été aussi celui de son fils Florimont, héritier de sa faveur et de ses titres auprès des rois de France, a été gravé dans l'Histoire des secrétaires d'État de Fauvelet du Toc. — On le voit aussi sur une magnifique médaille en bronze, faisant partie de la collection des médailles à la Bibliothèque royale.

publié avec un ouvrage de Champier, dont voici le titre:

LA NEF DES DAMES VERTUEUSES, composée par maistre Simphorien Champier, Docteur en Médecine, contenant quatre livres : le premier est intitulé, LA FLEUR DES DAMES; le second, DU RÉGIME DE MARIAGE; le tiers est DES PROPHÉTIES DES SIBYLLES; le quart est le LIVRE DE VRAYE AMOUR, nouvellement imprimés à Paris, pour Johan de la Garde, libraire.

Ils se vendent à Paris sur le Pont Notre-Dame, à l'enseigne St-Jehan l'Évangéliste, et au Palais, au premier pilier.

La publication de cet ouvrag e de Robertet demande à être expliquée. C'était une affaire de Religion. Les Sibylles étaient honorées encore presque à l'égal des Saintes, et cette vénération pour elles existait depuis des temps très-reculés. Quand le Christianisme commença à se répandre, les Sectateurs de la nouvelle Religion cherchèrent à s'appuyer, pour combattre les Payens, sur toutes les traditions et sur tous les écrits profanes. On ne manqua pas de se faire une arme des Prophéties si révérées des Sibylles. La chose était d'autant plus facile, que leurs livres ayant été brûlés deux fois dans deux incendies de Rome, sous Sylla et pendant le règne de Néron, on put leur en substituer d'autres composés dans le sens des saintes Ecritures. C'est ce qui arriva en effet, si l'on s'en rapporte au témoignage de Saint-Augustin. Dans Eusèbe de Cesarée, on voit Constantin déployer toute son éloquence impériale pour établir que les vers Acrostiches, attribués à la Sibylle Erythrée, sont véritablement l'ouvrage de cette Devineresse. Jullien, au contraire, les combattit et fit rechercher les véritables livres Sibyllins. Du reste, cette foi à l'autorité des Sibylles s'est conservée dans l'esprit des Chrétiens jusqu'au seizième siècle. On les voit représentées dans plusieurs bas-reliefs, entre les Apôtres, et jusque dans la maison de Notre-Dame-de-Lorette et à la chapelle Sixtine. Plusieurs Livres d'Heures offrent leurs images à côté des emblèmes

de la médecine astronomique de Paracelse, ainsi qu'on peut le voir dans les *Heures de Paris*, publiées par Pierre Roffet. (1).

Ce sont ces Prophéties, conservées par les Chrétiens, que Jean Robertet a traduites ou plutôt imitées; elles sont au nombre de onze, et mises dans la bouche des Sibylles, Persique, Lybie, Delphique, Symerie, Erythrée, Séménone, Amalthéa, Hélespon, Phrygie, Tiburtine, Europe et Agrippe. Nous allons transcrire seulement les vers prononcés par la première et la dernière Sibylles, pour donner une idée de ce genre de poésie.

SIBILLE PERSIQUE.

Je fus de Perse née, d'où Persique apelée; Mainte chose future de Jésuchrist prédis, Vaticinant par loy au peuple de Judée; Car son Dieu ne congneut la séquelle dampnée, Qui très horriblement, comme portent nos dis Son très précieux chief d'espines couronnèrent Et du fiel et vin aigre emmes le abreuvèrent.

SIBILLE AGRIPPE,

Je fus Sibille Agrippe nommée par droit nom:

De mes dis prophétaulx par tout est grand renom.

De l'Incarnation du verbe, Dieu palpable

En visibilité j'escripts mains mots notables.

Que mes livres a leu entendra le mistère

Comment je prédisoye que Dieu naistroit de mère

Joinct à humanité et après mainte peine

Requérant à tousjours en gloire souveraine.

Tels sont les faits et les indications que nous avons pu recueillir

⁽¹⁾ Voici le titre exact de ce livre. • Les présentes heures à l'usage de Paris ou long sais requérir avec les figures et signes de l'Apocalypse, la vie de Thobie et de Judic, les accidens de l'homme, le triumphe de César, les miracles Notre-Dame: ont été faictes à Paris pour Pierre Roffet. • In-8° de 1500 à 1515.

sur la vie et les ouvrages de Robertet. Nous déplorons vivement que nos recherches aient été vaines pour tout ce qui regarde les détails de la biographie de Montferrand. Personne ne lui a consacré la plus légère notice; son souvenir n'existe que dans les Lettres et les Poésies qui composent la majeure partie du présent volume, ainsi qu'on peut en juger par la courte analyse que nous en allons faire.

A l'époque où eut lieu la Correspondance que nous reproduisons, Georges Chastellain devait avoir déjà un âge assez avancé, et être à l'apogée de sa gloire. Les Poètes de son temps exaltaient audelà de toute mesure son talent poétique; tous l'admiraient, chacun prétendait à l'honneur d'avoir été son Disciple. Robertet, au contraire, devait être jeune, et tout-à-fait ignoré. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait voulu se lier d'amitié avec un homme aussi illustre que Chastellain; il espérait sans doute que quelquesuns des rayons de la gloire du conseiller privé du Duc Philippe viendraient éclairer la vie obscure qu'il menait à la cour du Duc de Bourbon. Pour se mettre en relation avec Chastellain, Robertet s'adressa à Monseigneur de Montferrand qui était dans l'intimité de Georges. Montferrand se chargea, en effet, des négociations, et engagea son protégé à écrire à Chastellain auquel il devait le recommander chaleureusement. Aussitôt Robertet se met à l'œuvre, et pour ne pas manquer le but, il lui envoie trois lettres à la fois; une en prose très-bien faite, une autre en latin fort barbare, et la troisième en vers français, d'un sens souvent très-obscur. On voit qu'il a voulu emporter d'assaut l'amitié de Georges, qu'il a tenu à se montrer avec tous ses avantages, et à faire voir qu'il ne maniait pas seulement la langue Française, mais qu'il entendait aussi le Latin, et que Dame Rhétorique lui avait enseigné ses plus secrets Mystères. Dans ses lettres, il emploie toutes les formules de la louange, il s'épuise en admiration devant le génie de Georges, et ne reconnaît pas dans

l'Antiquité d'Auteur qu'on puisse lui comparer. Il ne se lasse pas d'exalter son mérite et de vanter ses ouvrages, qui sont impérissables. Il a un si vif désir d'obtenir un regard bienveillant de Chastellain, qu'il écrit à M. de la Rière pour avoir aussi de lui des lettres de recommandation.

Mais Georges a lu les épitres de Robertet, et il ne veut pas être en reste de bons procédés avec lui. Il envoie donc à Montferrand une réponse où il loue le talent de son protégé, et déplore avec une modestie exagérée le peu de talent que la nature lui a donné à lui-mème. Mais Montferrand voulait que Georges adressât quelques vers de sa composition à Robertet, et Georges s'y refusait nettement, et lui conseillait de « restraindre ces légiers dévolémens sur autrui fiance. »

Dans une seconde lettre, Georges reproche, avec encore plus de vivacité, à MM. de Montferrand et de la Rière, de l'avoir mis dans l'embarras. Car, en répondant à Robertet, il ne sagit de rien moins pour lui que de soutenir la gloire de la maison de Bourgogne, et il trouve la tâche trop difficile.

Montferrand ayant recu ces lettres à Bruges, résolut de répondre pour Georges. Il eut recours à une de ces fictions si généralement en usage à l'époque où il vivait. Il suppose que les Douze Dames de Rhétorique l'abordent dans son verger, et lui offrent de venir en aide à Georges, qu'elles plaisantent sur l'embarras où il prétend se trouver. Au contraire, elles font un éloge pompeux de Robertet, et prient Montferrand de lui envoyer leurs enseignes en Bourbonnais. Ces enseignes ne sont autre chose que la description de chaque Dame. Ces allégories étaient fort en vogue au quinzième Siècle. C'est ainsi que, dans le Bréviaire des Nobles, par Alain Chartier, on entend la définition de Foy, de Loyauté, d'Honneur, de Droicture, de Prouësse, etc.

Dans ce livre, Noblesse, par exemple, commence ainsi sa définition:

Je, Noblesse, dame de bon vouloir, Royne des Preux, princesse des hauts faictz, A ceux qui ont voulenté de valoir, Paix et salut; par moy sçavoir vous fais.

On peut voir que c'est ici le même procédé littéraire que dans les descriptions des Douze Dames.

Montferrand ne pouvait manquer de répondre aux compagnes de Dame Rhétorique, et devait évidemment prendre la défense de Georges. C'est, en effet, ce qu'il fit; il envoya bientôt à Chastellain le récit de cette rencontre toute poétique, et y joignit les descriptions des Douze Dames, lui demandant s'il jugeait à propos qu'elles fussent adressées à Robertet. Georges voulut bien que les devises des Dames fussent données au secrétaire du Duc de Bourbon. Montferrand fit donc son envoi, auquel il ajouta une fort belle Epître en vers de Chastellain luimême. En recevant toutes ses richesses inattendues, Robertet ne se sent pas de joie. Et vite! le voici, la plume à la main, pour remercier MM. de la Rière et de Montferrand, de l'insigne faveur qu'ils ont obtenue pour lui de l'indulgence de Georges, dont il fait un éloge encore plus pompeux et plus outré que la première fois. Chastellain, à qui ces lettres furent communiquées, s'en fâcha sérieusement. Il eut l'extrême bon sens de ne point accepter les louanges qu'on lui prodiguait, et d'écrire une lettre pleine d'esprit et de dignité, dans laquelle il reprochait avec amertume à Robertet son aveugle enthousiasme, et où il lui demandait son amitié simple et franche. C'est là que se termine cette Correspondance, la seule de ce genre qui nous soit restée; elle méritait, il nous semble à tous égards, d'être livrée à la publicité.

N'est-ce pas d'ailleurs ici une histoire de tous les temps, une peinture des mœurs littéraires à toutes les époques? Il est si difficile d'un côté de ne pas se laisser prendre à l'appât de la louange, et de l'autre côté de ne pas accorder un regard d'orgueilleuse bienveillance à ceux dont on est admiré, qu'on ne doit pas être étonné de voir, de nos jours encore, se former ces petites cours, humbles et soumises, qui courtisent quelques-unes de nos Célébrités, se font l'écho de leurs moindres paroles, et courbent la tête sous le joug de leurs volontés les plus ridicules et les plus capricieuses. Convenons aussi qu'il en est peu, parmi nos poètes et nos savans, qui ne tirent vanité des Satellites plus ou moins obscurs qui gravitent autour d'eux; qu'il en est bien peu qui montrent dans de telles circonstances plus de dignité et plus de noblesse que Georges Chastellain. Combien d'hommes encore trouveraient d'utiles leçons dans la lettre où cet Auteur conseille à Robertet d'aimer avec mesure : Ama ad modum.

Il existe à la Bibliothèque royale deux Manuscrits renfermant la Correspondance de Robertet et de Chastellain.

Le plus beau et le plus précieux, est un Manuscrit sur Vélin, du quinzième Siècle, de format petit in-folio. Il se compose de quarante-six feuillets, écrits en ronde, et illustrés de lettres ornées et de quatorze Miniatures. Il porte le n° 7392, et sa conservation ne laisse rien à désirer. C'est sans doute par une erreur du copiste, que la description de l'une des Douze Dames a été omise, car il n'y a aucune lacune dans la série des pages du Manuscrit.

Le numéro 208, suppl. Franc, a été donné à la Bibliothèque par l'abbé Lenglet, le 25 avril 1744. Ce manuscrit renferme la correspondance de Robertet, de Chastellain et de Montferrand, moins les deux premières et les deux dernières Lettres; on y trouve encore une foule de compositions de différens auteurs dont nous allons parler. L'écriture du n° 208 est une écriture cursive du seizième Siècle; c'est dans ce Manuscrit que sont rassemblées la plupart des œuvres poétiques de Robertet.

Nous y avons lu:

- 1° Les Doléances de Mégère..., grand poème Allégorique ou l'on voit paraître Persée, Alexandre, Nestor, Ulysse, etc., et qui ne comporte pas moins de mille vers.
- 2° Une Réponse à des vers adressés par le grand Sénéchal de Normandie, à Anne de France.
 - 3° Un RONDEAU fait par Robertet le Père.
- 4° Ballade faite par M. J. Robertet, notaire et secrétaire du Roi, et de Monseigneur le duc de Bourbon.

Il y a encore, dans ce Manuscrit, un grand nombre de pièces de vers de Chastellain, Villon, Crétin, Molinet, Octavien de Saint-Gelais, Marot, etc.

C'est d'après ces deux Manuscrits, que nous avons publié les Douze Dames; et pour donner à ce Livre tout le caractère d'art qu'il comportait, nous n'avons négligé aucun détail d'exécution. Le texte a été revu avec soin, et imprimé avec une scrupuleuse exactitude; nous nous sommes permis seulement d'accentuer les mots et de ponctuer les phrases de manière à rendre ce texte plus clair, et afin que la lecture en fût plus facile aux personnes qui ne sont pas versées dans les études philologiques. Sans doute il nous est échappé bien des fautes, bien des incorrections; mais on nous tiendra compte des difficultés sans nombre qu'on rencontre à reproduire en Province un livre dont le manuscrit original ne peut quitter Paris. Nous avons

voulu faire un essai qui profitera peut-être à l'Art provincial, et qui, pour cela, mérite quelque indulgence. Les Miniatures qui décorent le Manuscrit n° 7392, ont été gravées avec une fidélité consciencieuse, qu'on ne retrouve dans aucun autre ouvrage de ce genre. Nous avons même fait dessiner les lettres ornées, et elles enrichissent maintenant notre Volume; l'entourage qui en rehausse chaque page est une copie exacte de celui qui est à la première feuille du Manuscrit. Rien de plus délicat et de plus élégant que ces légers Rinceaux qui s'entrelacent avec une grâce parfaite, que ces Oiseaux au plumage éclatant qui becquètent des fruits et qui dorment dans le feuillage; n'est-ce pas une composition ravissante que cet homme encapuchonné, perdu au milieu des fleurs et des feuilles, et qui souffle dans une longue trompette? Il est facile de juger que cet entourage échappe au Moyen-Age: il y a déjà quelque chose des caprices de la Renaissance, quelque chose de la science et de l'harmonie qui caractérisent l'exécution des œuvres d'Art à cette époque. Les Sujets composés des Douze Dames ne sont pas faits avec moins d'esprit ni moins d'habileté. L'Ecole froide et raide du quatorzième Siècle a perdu de son empire. La disposition des Figures est sage : il y a de plus une naiveté d'expression, un sentiment de Beauté qui n'appartient plus à l'enfance de l'Art. On y trouve des intentions de dessin trèsheureuses; et le jet des Draperies est quelquefois d'une rare élégance. On ne peut joindre, à une plus noble simplicité, un choix de types plus charmants. Il y a bien quelques figures nues, mais elles ne sont pas traitées avec autant de succès que les figures drapées. Cependant, on remarque que l'Artiste a toujours mis le plus grand soin à bien dessiner les extrémités; les mains les têtes et les pieds sont en général faits avec une véritable adresse. Toutes ces Femmes sont calmes et pleines de sévérité. Les unes sourient avec douceur, les autres semblent plongées dans de profondes pensées. On trouve dans ces Compositions toute la sévérité de l'art Chrétien, jointe à la grâce des Peintres les plus savans du seizième Siècle.

La première de ces Gravures représente Monseigneur de Montferrand et sa Femme à la porte de leur hôtel, recevant, des mains d'un messager, les lettres de Robertet. Au second plan, on remarque un personnage, qui est évidemment G. Chastellain, puisqu'il porte le collier de la Toison d'Or. Nous le retrouvons, du reste, dans les deux gravures suivantes, encore à la suite de Monferrand, qu'il semble ne pas quitter plus que son ombre.

Le second Sujet nous montre les Douze Dames venant arraisoner Montferrand. Quel groupe charmant de Femmes! Comme elles sont toutes belles, toutes élégamment vêtues! leur costume est aussi varié que leur âge et que l'expression de leur visage. Comme tous ces fronts sont intelligens! Comme il y a de la candeur, de la réflexion, de la dignité dans le regard et sur les lèvres des heureuses Compagnes de Dame Rhétorique! Aussi, quelle coquetterie l'Artiste n'a-t-il pas mise à peindre le verger où Montferrand les reçoit? On voit qu'elles foulent de tendres gazons, qu'elles respirent le parfum de mille fleurs des champs; on comprend que ces beaux lieux ne pouvaient être clos que par une haie de rosiers, dont les boutons s'épanouissaient sous un ciel fortuné. C'est dans le même verger que Montferrand leur répond, et pour parler à ces doctes Dames, il ne saurait montrer trop de respect : il a donc la tête découverte et les genoux en terre. Les Dames ont affaire à un galant Homme et peuvent lui confier leurs enseignes. A l'écart, on aperçoit encore Chastellain, dont l'attitude calme et recueillie semble révéler l'habitude de la méditation. La présence du Pannetier du Duc Philippe dans le Vergier de Montferrand, est sans doute un hommage rendu par l'Artiste à la grande réputation du Poète.

Chaque Dame est ensuite représentée à part, avec les Attributs

et au milieu des Emblêmes qui peuvent la faire reconnaître. Un trait partant de leur bouche, et aboutissant à une légende, fait connaître les Devises de chacune d'elles.

La Science, Dame sévère et pensante, est revêtue d'une robe ornée de mille beaux dessins d'une riche élégance et d'un goût exquis. Elle tient à la main un Livre où ce mot est inscrit: Conclusion. Sur un pupitre gothique, découpé de rosaces, sont posés deux Volumes, séparés par cet autre mot: Démonstrance; une main, l'index allongé, est figurée sur la couverture d'un des livres et traduit cette dernière pensée. Démonstrance et Conclusion: toute la sagesse n'est-elle pas contenue dans ces deux mots? la Preuve et l'Explication de la Vérité, n'est-ce pas le but unique de la Science?

ÉLOQUENCE est assise au milieu d'une campagne émaillée de fleurs, et tout ombragée par des pampres pendans d'une immense treille: elle tient à la main un compas, et a cette sentence pour Devise: Diffusa est gratia in labiis meis.

La Profondité a les bras étendus comme si elle était crucifiée. Un trait passant sur les deux bras joint deux médailles : sur l'une, on lit le mot Longitudo, sur l'autre, le mot Latitudo. Un second trait sortant de sa bouche aboutit à cette légende : Girum celi circuivi et in fluctibus maris ambulavi. — Profondité! c'est l'intelligence allant au fond de toute chose, déchirant le voile qui couvre toutes les mystérieuses lois de la nature; c'est l'Espace et le Temps; c'est l'Infini!

Gravité de Sens peut être regardée comme la plus charmante vignette de notre Recueil. Elle est admirablement posée, et le long manteau dont elle est revêtue est drapé avec un art infini. L'expression élevée de la tête s'y joint à une harmonieuse beauté de formes. Elle dirige dans des campagnes désertes, dans

des sentiers rapides, un char traîné par un taureau, que Raison et Entère Vertu, deux sérieux personnages, retiennent par les cornes. Ce char, qui porte cette inscription non terminée: Vehor in agilibus (le mot viis est sans doute sous-entendu), représente ici, probablement, la Philosophie, ou mieux l'Esprit humain. Gravité de Sens a pour devise ces mots: Dirigit Dominus gressus meos in semitis suis. Sur les roues du char sont écrites des Inscriptions qu'il nous a été impossible de lire, et qui ne sont pas d'ailleurs dans toute leur intégrité.

Multiforme Ricesse est assise sous un dais, et a les pieds appuyés sur un sac, d'où s'échappent des pièces d'or. Sa tête est environnée d'une auréole rayonnante comme celle d'une Sainte, et sa robe est couverte de perles et de diamans. Son visage est d'or ainsi que sa chevelure, éparse sur ses épaules. Elle tient une cassette dans chaque main, et on y lit ces mots: Biens de nature. Sa devise est ainsi conçue: « Multe filie congregaverunt divitias, ego supergressa sum universas.

Quelle composition bien entendue et d'un beau style que celle qui nous montre Flourie Mémore? Elle inscrit en traits ineffaçables, sur son Livre éternel, les Pensées des Hommes et les Événemens du Monde: dans ces deux mots, Vetera, Nova, il y a l'histoire de toute l'Humanité. Elle dit comme l'Évangile: Sum quidem similis patri familias, qui præfert de Thesauro suo nova et vetera.

Le manteau de Noble Nature est azuré comme la voûte du Ciel, et comme elle étincelante d'étoiles. L'espèce de croix qu'elle porte à la main, nous présente ces mots: A Dieu; à honneur; à propre faict; à bien commun! Devant elle, et à ses pieds, on lit cette inscription: Molles quidem carne aptos mente dicimus.

CLÈRE Invention a vieilli, en apprenant les secrets de la Nature.

La voici au milieu des rochers qu'elle ébranle et disloque, rerecueillant des perles, des diamans et des métaux précieux; quelques livres jonchent le sol, et elle a rassemblé dans une hotte des vases rares et antiques. Qui petit, dit-elle, accepit, qui querit invenit; petenti dabitur et pulsanti aperietur.

Une des bonnes compositions de notre recueil est sans contredit celle qui personnifie Précieuse Possession. Elle est portée, la tête échevelée et la robe au vent, sur un arc-en-ciel, et elle plane au-dessus de l'immensité des mers. Elle soutient le globe du Monde dans son giron; des livres dans une main sont accompagnés de ces mots: Toutes Sciences; on voit dans l'autre main deux cœurs avec ces mots: Toutes Cognoissances. Sa devise est celle-ci: At qui creavit me requiescat in tabernaculo suo.

La résignation et les emblêmes du Travail, voilà ce qui distingue la figure représentant Déduction Loable. Le travail de l'Intelligence et le travail du Corps ont l'un et l'autre leurs attributs : Et deducet me mirabiliter dextera sua.

GLORIEUSE ACHEVISSANCE, nue et voilée, tient une couronne et une espèce de pennon, sur lequel on lit Loenge et Gloire. Son corps est tout doré, pour signifier sans doute la récompense réservée à toute œuvre heureusement accomplie. Sa sentence est ainsi conçue: Vultum meum admirabantur divites plebis, quia speciosa in formá præ filiabus hominum.

Ainsi que nous l'avons dit, il y a une lacune dans le manuscrit N° 7392. La représentation de la dame appelée VIELLE ACQUISITION manque, et n'y a jamais été faite. Sa légende à elle, comme nous l'apprend le manuscrit N° 208, est celle-ci : Ex actibus multociens reiteratis generatur histus.

Bien que VIELLE Acquisition n'ait pas été peinte à part dans le Manuscrit n° 7392, cependant on en peut prendre une légère idée,

dans la troisième planche de ce Livre, où les douze Dames sont représentées, recevant la réponse de Montferrand. Il est facile de vérifier que Vielle Acquisition est la figure que l'on aperçoit entre les Dames Science et Gravité de Sens. Elle porte un voile qui descend jusque sur les yeux. Elle a un air profondément sérieux, et un front très-développé. (1).

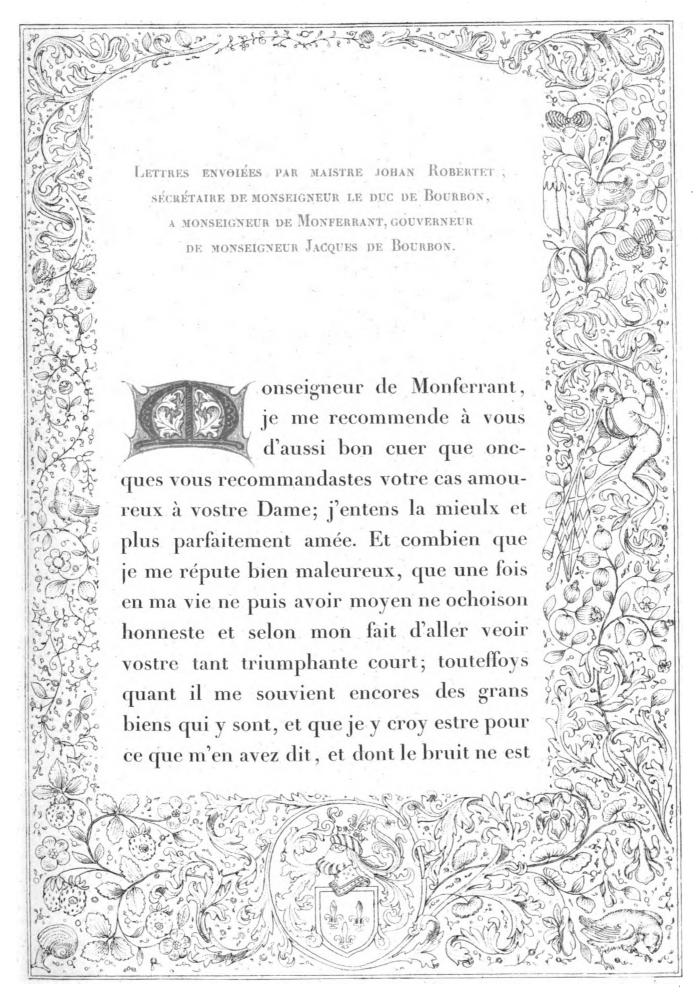
Il est inutile sans doute que nous fassions remarquer quel soin extrême M. Schaal a apporté dans la reproduction des vignettes des Douze Dames. Tout le monde admirera, comme nous, avec quelle intelligence parfaite, avec quelle merveilleuse habileté, ces compositions de l'Artiste du quinzième Siècle ont été rendues. M. Schaal semble être initié à tous les secrets de cet Art; et il en comprend profondément l'esprit et le caractère. Nous nous estimons heureux d'avoir eu cette occasion d'associer notre nom à celui d'un Artiste du talent de M. Schaal, qui aura contribué à donner à notre publication provinciale, plus de prix et plus d'intérêt.

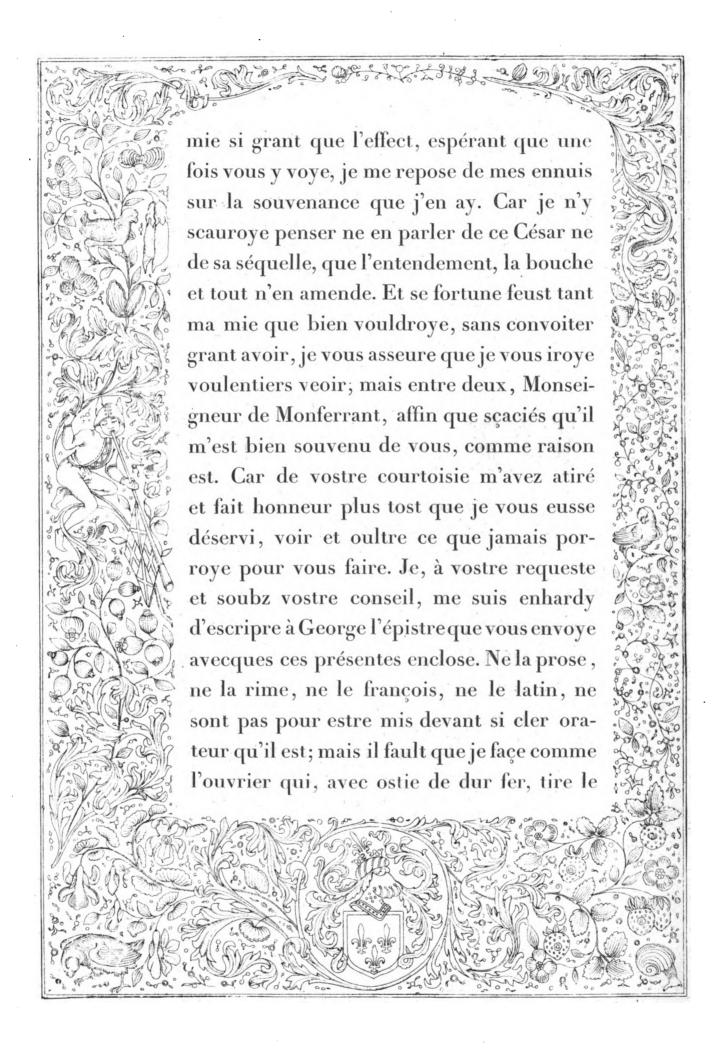
Pour nous Bourbonnais, nous avons pensé que la Correspondance de Robertet, de Montferrand et de Chastellain, recevrait dans notre Pays un accueil plein de sympathie. Des trois personnages qui jouent un rôle dans ce livre, deux appartiennent à notre Province, sinon par leur naissance, au moins par les emplois qu'ils y ont remplis, et par le long séjour qu'ils ont dû y faire. Ce fut pour eux une patrie adoptive, et ils ont pris avec une prédilection trop marquée, le titre de Bourbonnais, pour que nous ne les regardions pas comme nos compatriotes. Et d'ailleurs, ainsi que le remarque Georges, ce ne sont pas

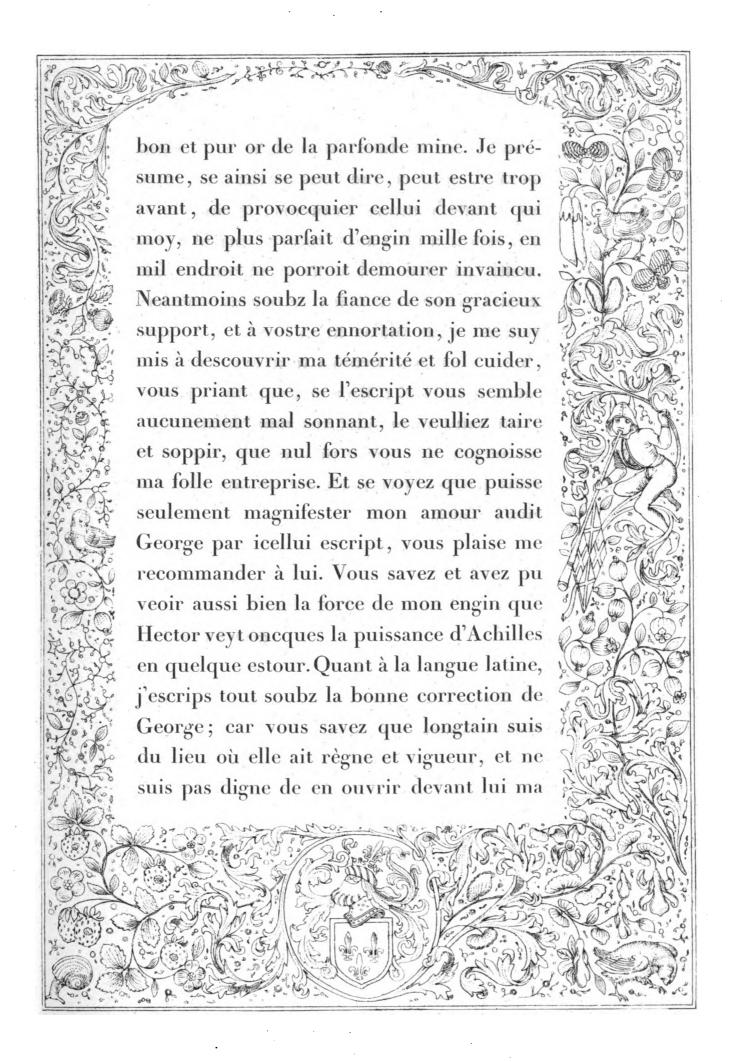
⁽¹⁾ M. de Kéralio, qui a publié un travail sur la correspondance de Robertet, dans le 5° volume des Notices et Extraits des Manuscrits (au 7), 'n'a pas eu connaissance de la Description de Vielle Acquisition, contenue dans le manuscrit n° 208.

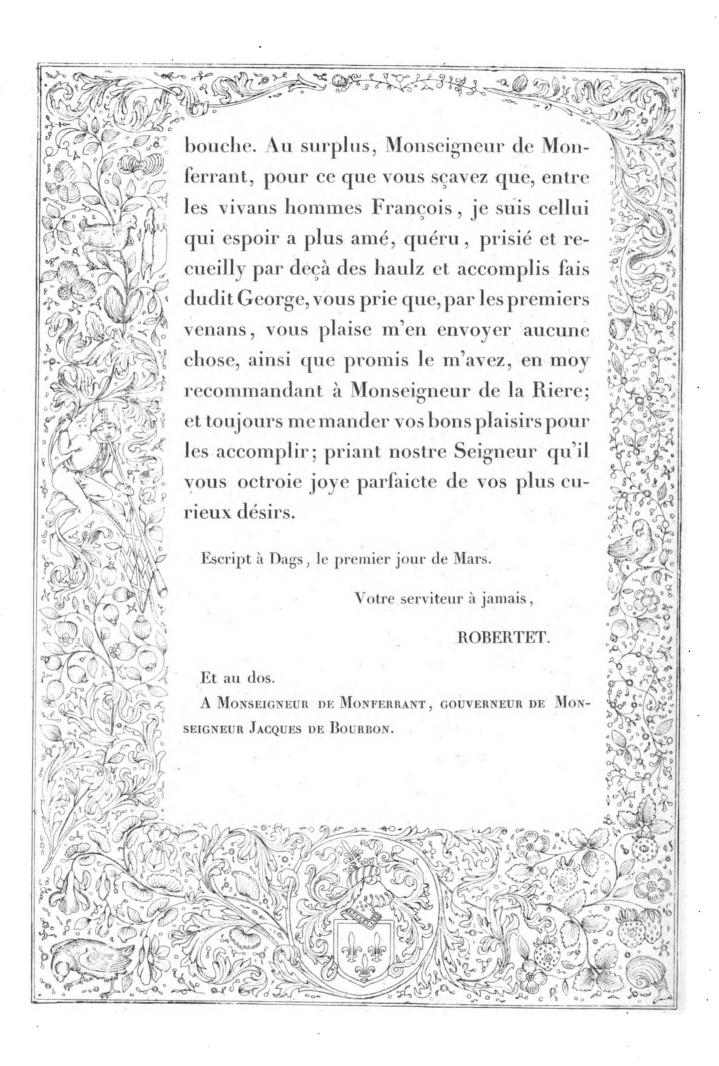
seulement les deux Poètes qui sont en cause dans cette affaire, mais bien les Princes auxquels ils sont attachés. Est-ce le duc de Bourgogne qui compte parmi ses serviteurs le grand Poète, ou le duc de Bourbon, au contraire? Lequel des deux princes est le mieux chanté? De quelle Cour partent les plus belles inspirations? ou la Poésie exhale-t-elle ses plus doux accords, ses chants les plus dignes de mémoire? Quant à nous, nous n'osons décider lequel des deux Poètes a mérité d'être couronné par les Muses; mais à prendre la chose au sérieux, nous faisons, à la vue de cette lutte entre deux hommes de cœur, cette triste réflexion: c'est qu'à ces époques de toute-puissance féodale, un Poète n'avait rien de populaire; il faisait partie de la domesticité du Prince, et était rangé dans la classe des valets; bien plus, le Poète était aussi indispensable à la Cour et n'était guère plus honoré qu'un Nain ou qu'un Bouffe; et encore le Fou, qui avait le privilége exclusif d'être insolent et de montrer de l'indépendance pour dérider le front soucieux du Maître, avait-il presque toujours le pas sur le Poète. Aujourd'hui, grâce à Dieu, la Poésie s'est un peu affranchie de cette honteuse servitude; peu de Poètes brigueraient encore l'honneur d'avoir, comme le grand Molière, le titre de valet-de-chambre du glorieux roi Louis XIV.

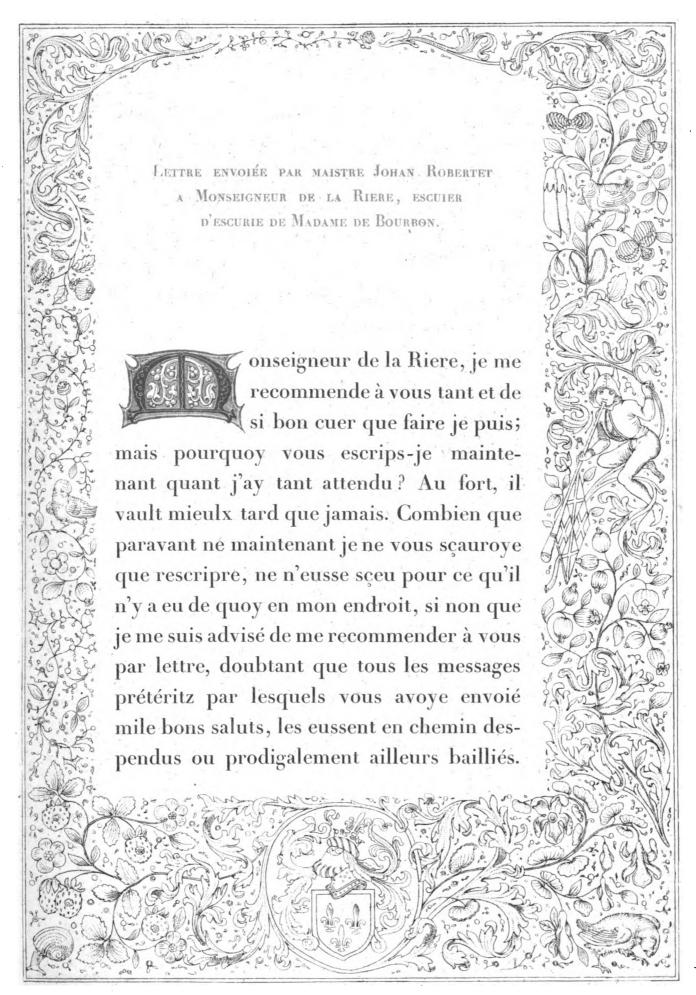


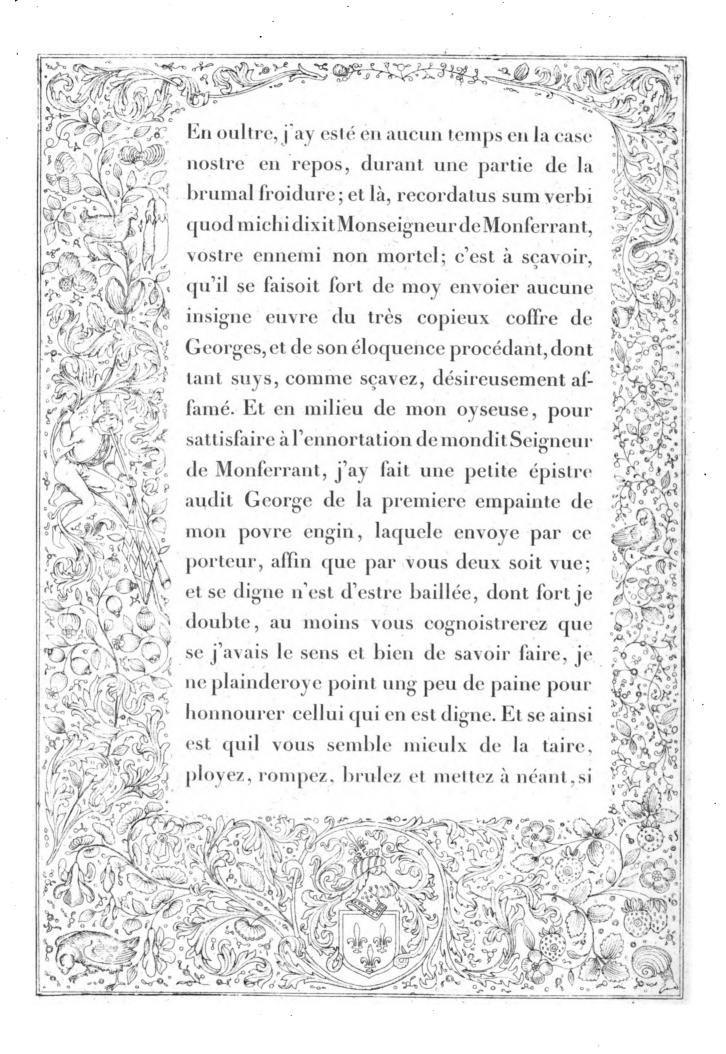


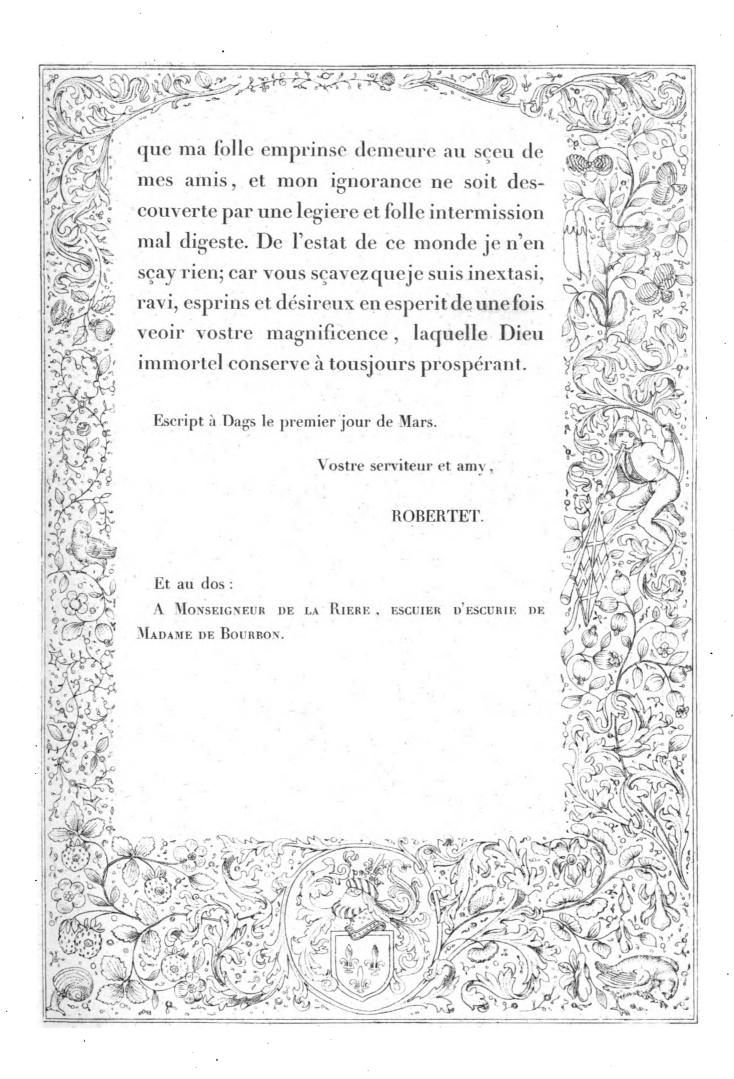


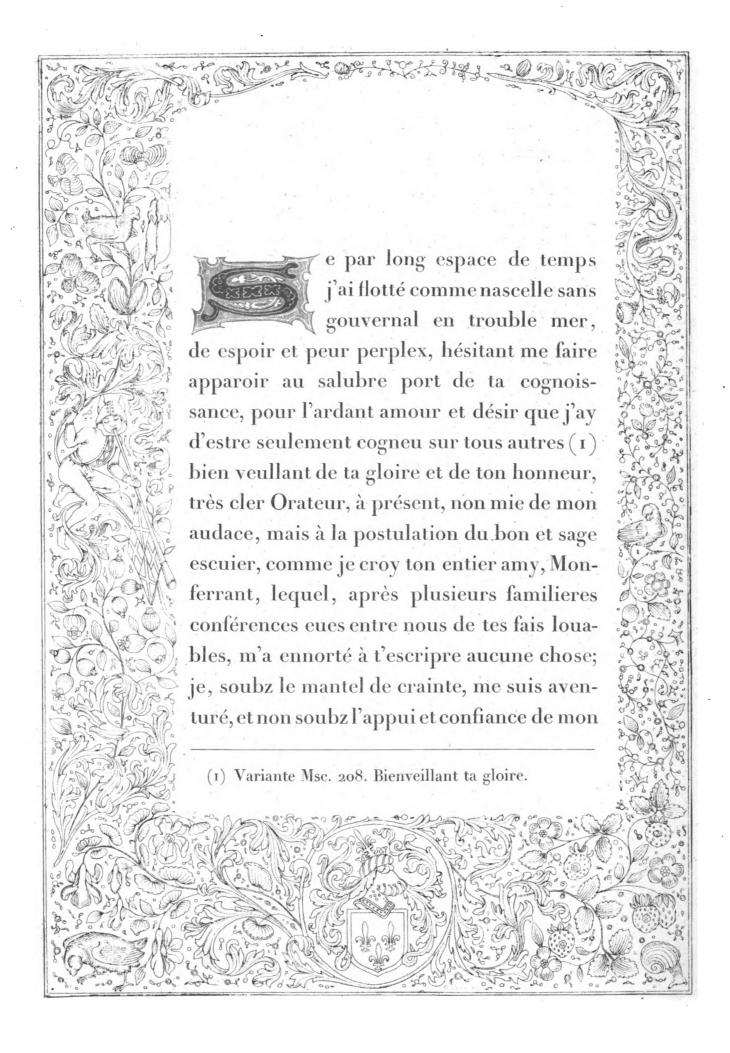


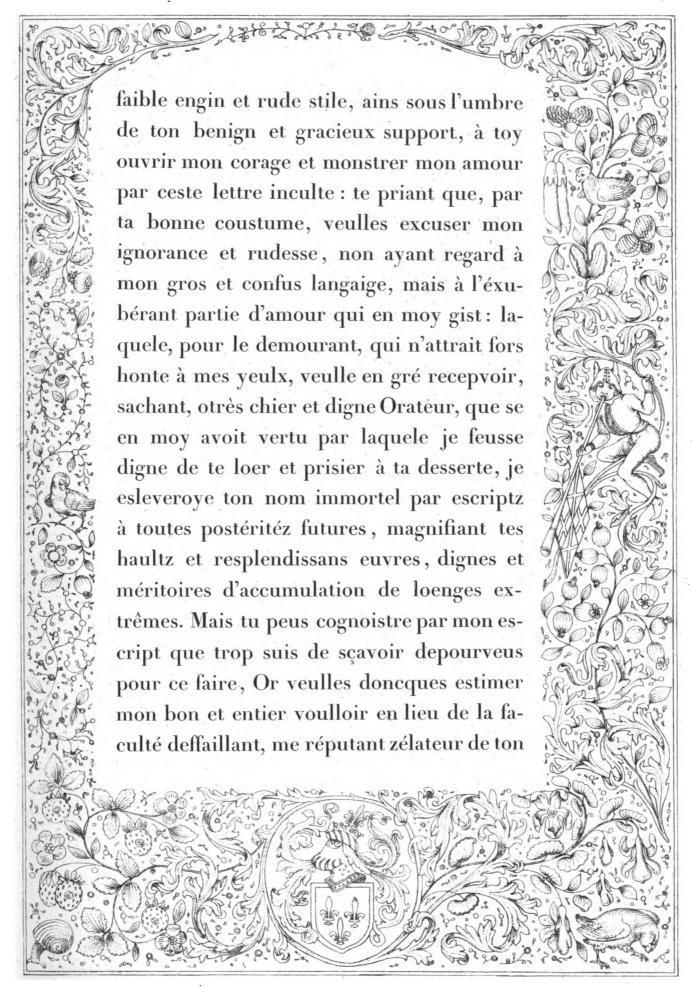


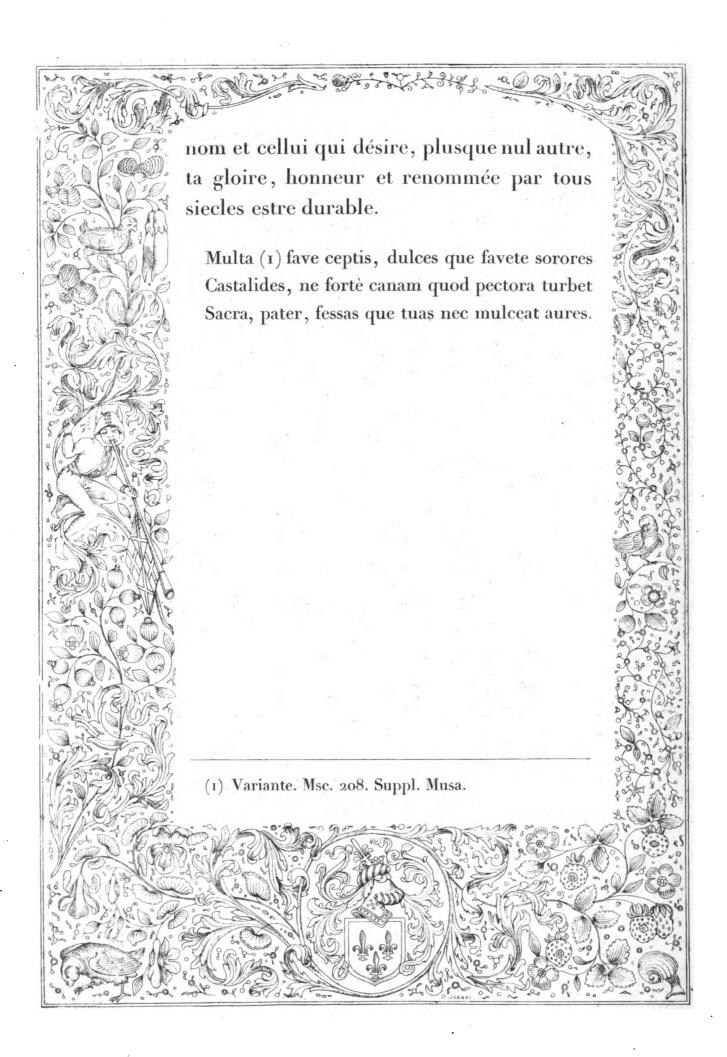


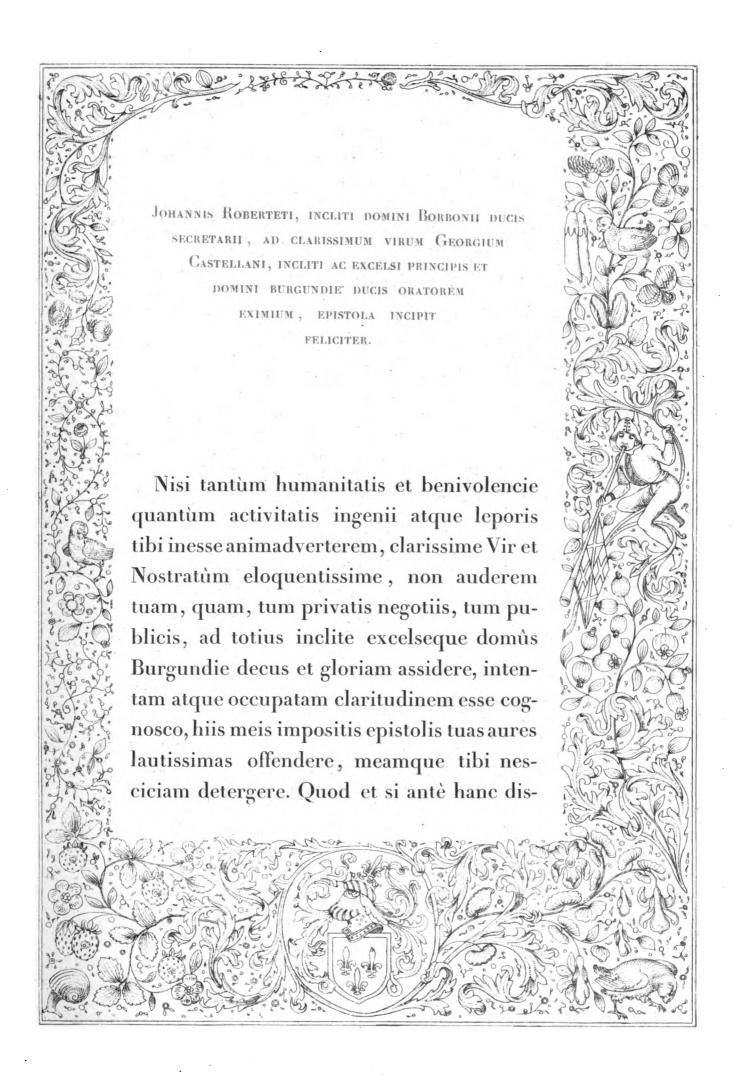


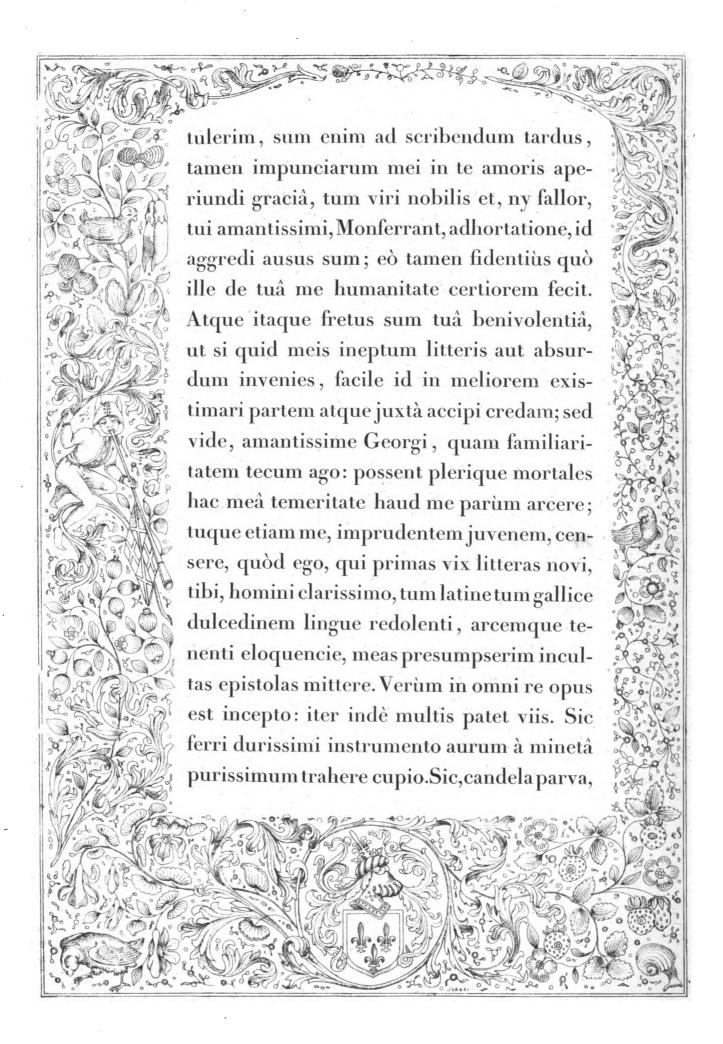


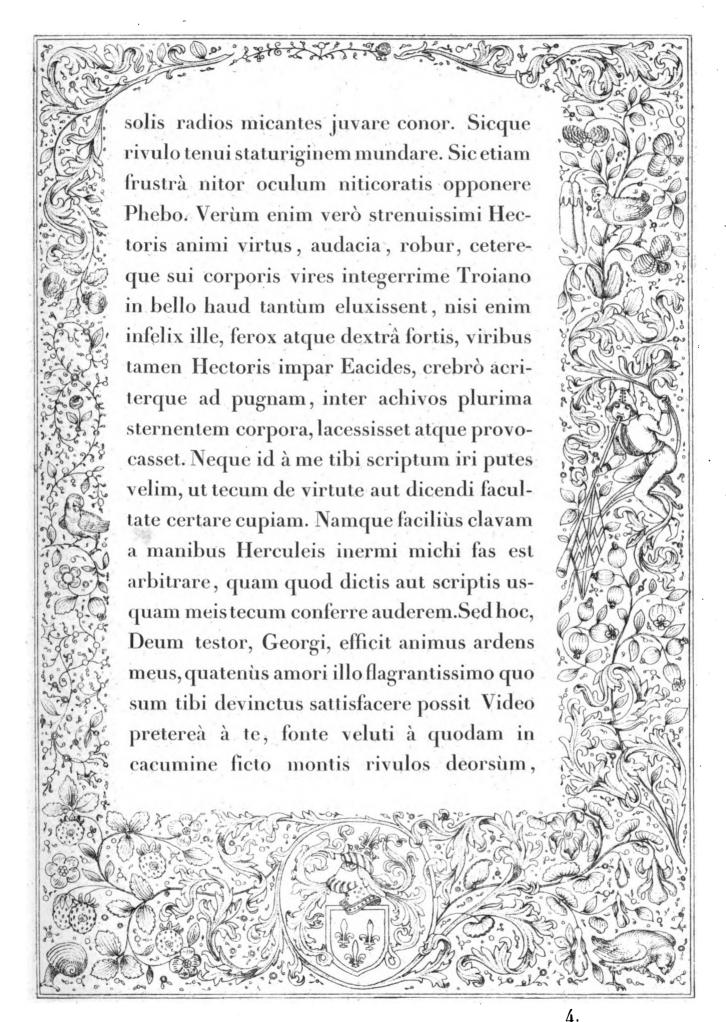


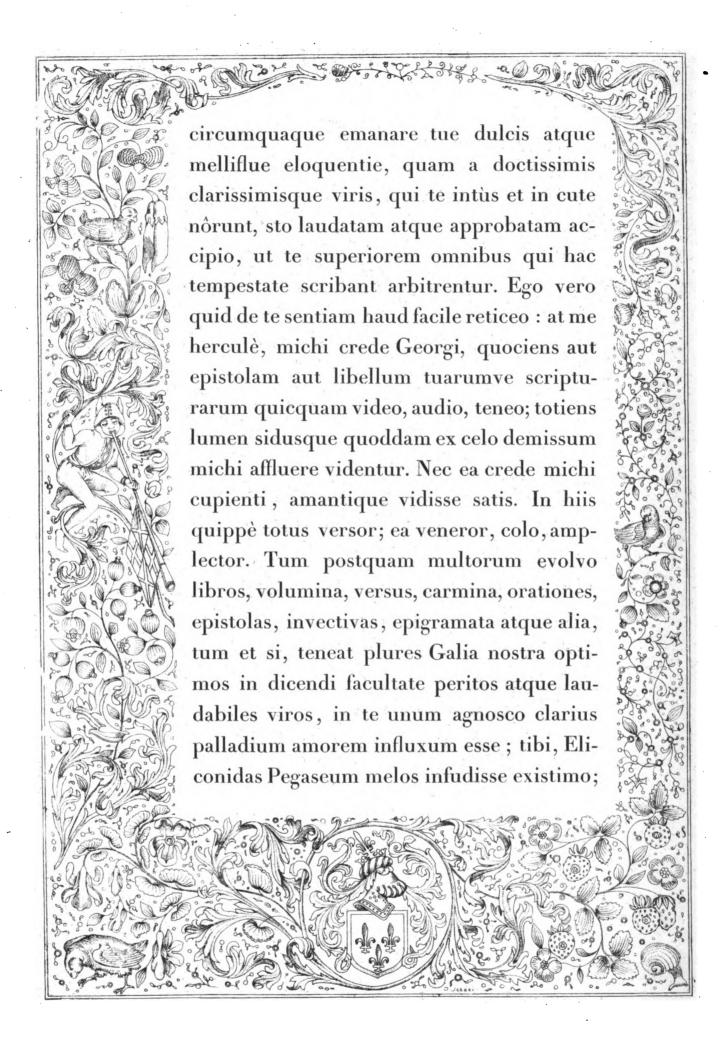


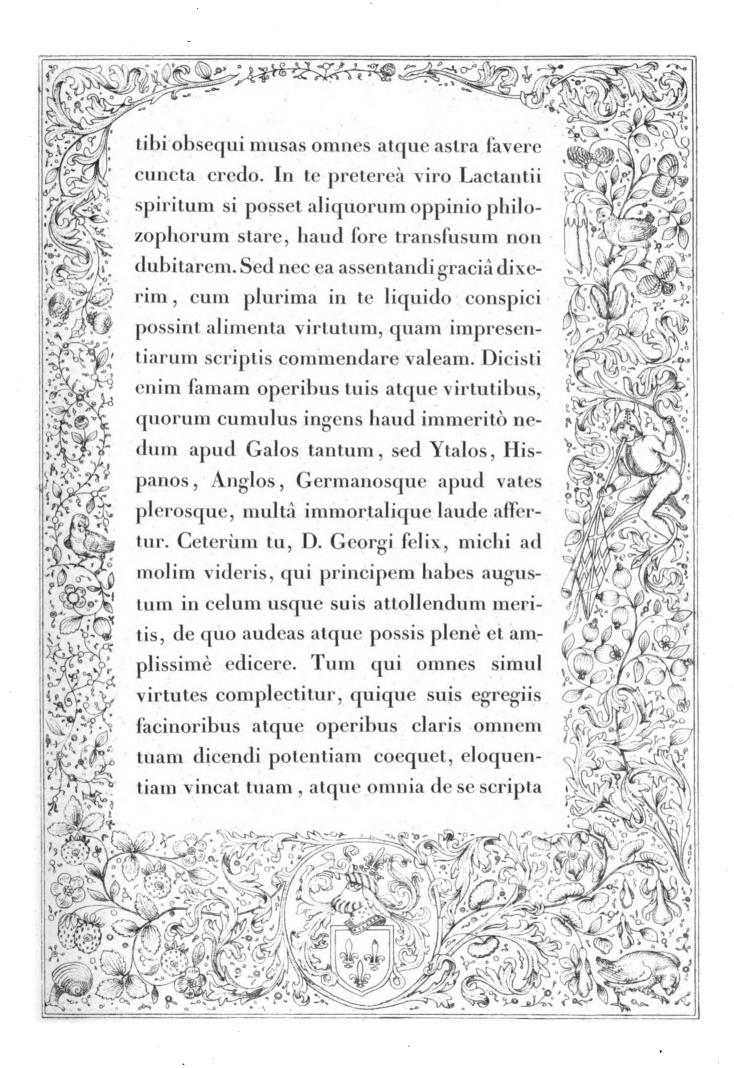


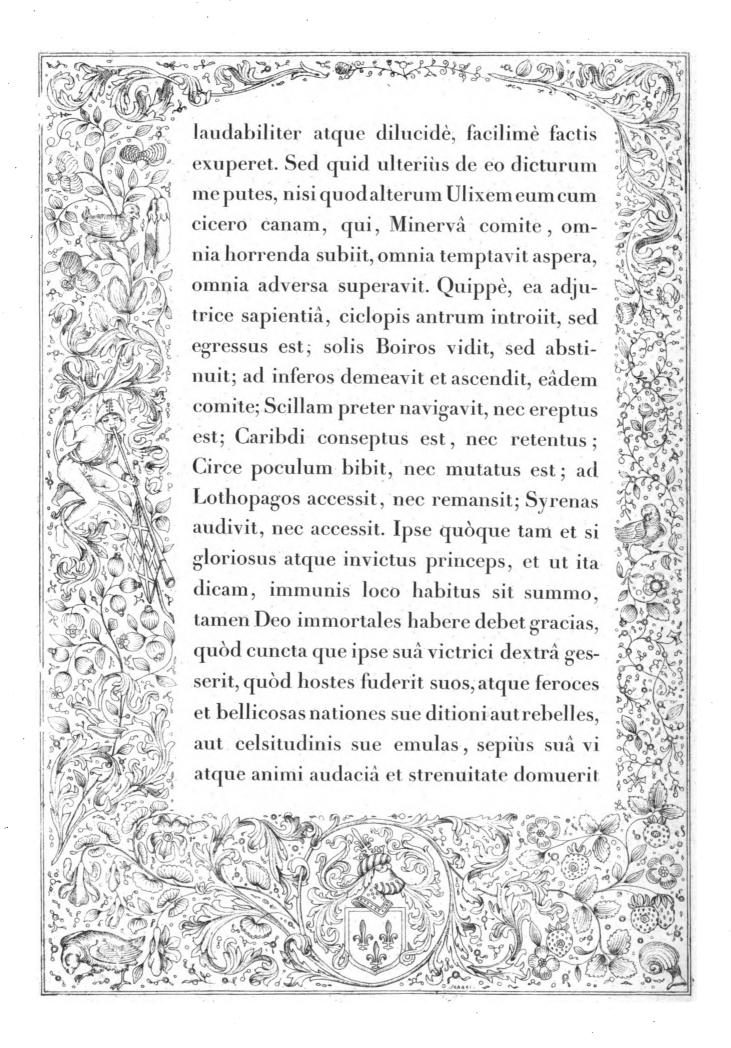


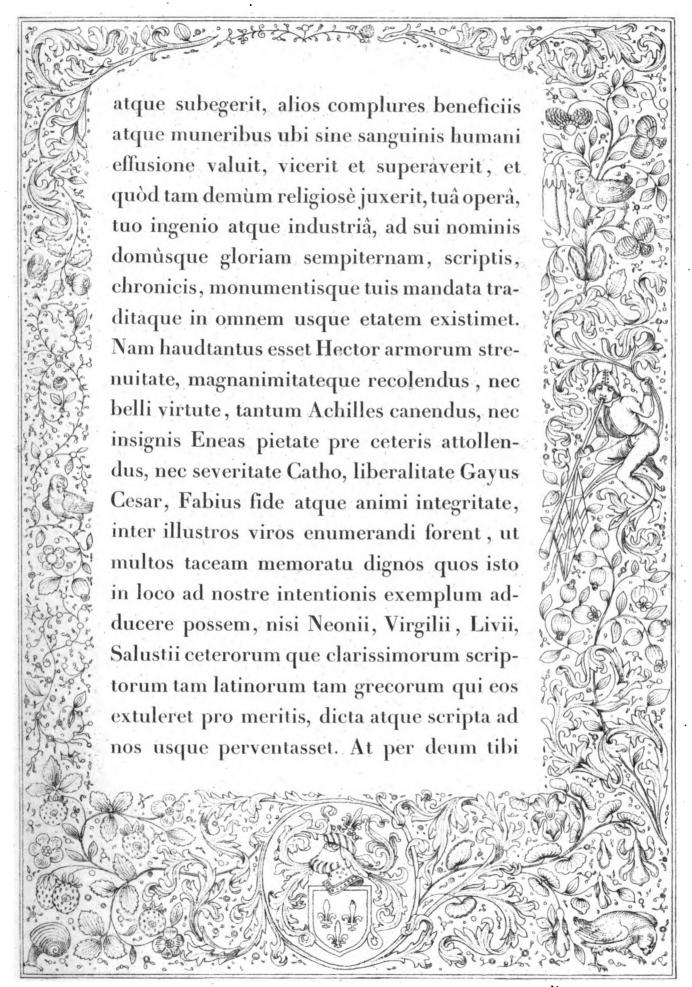


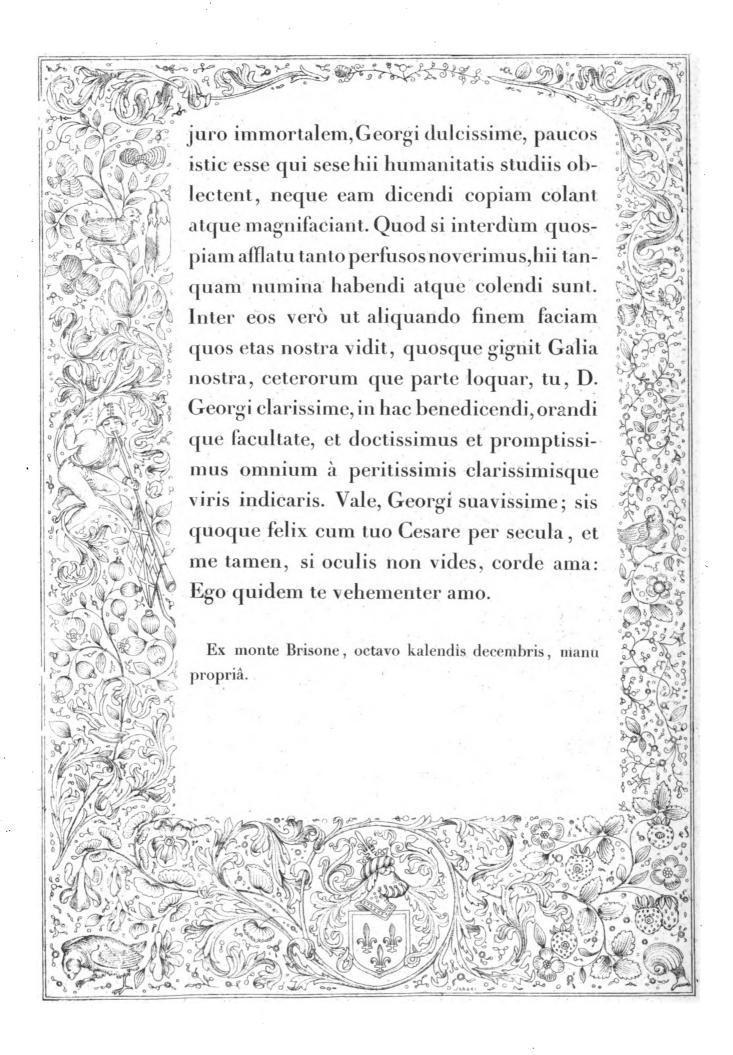


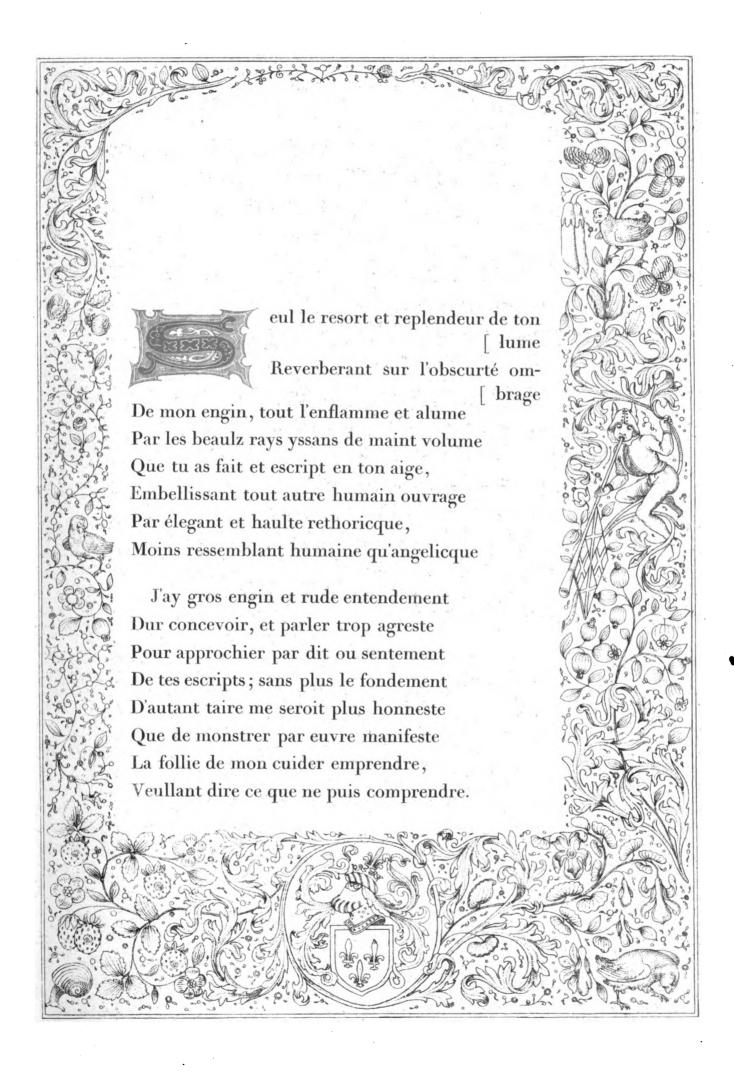


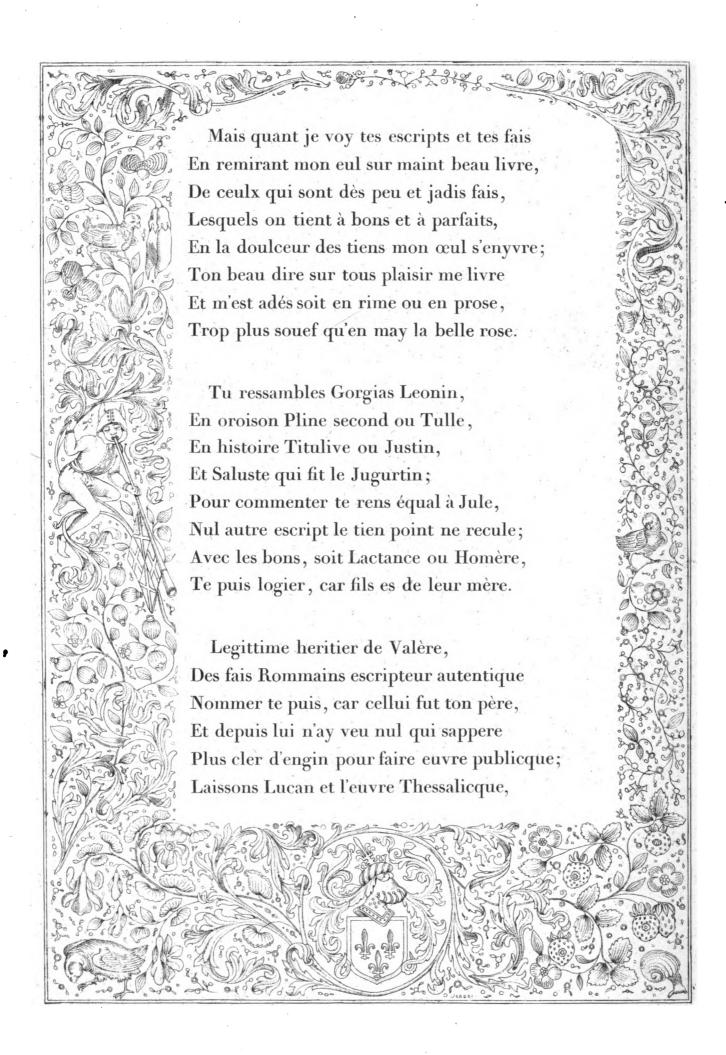


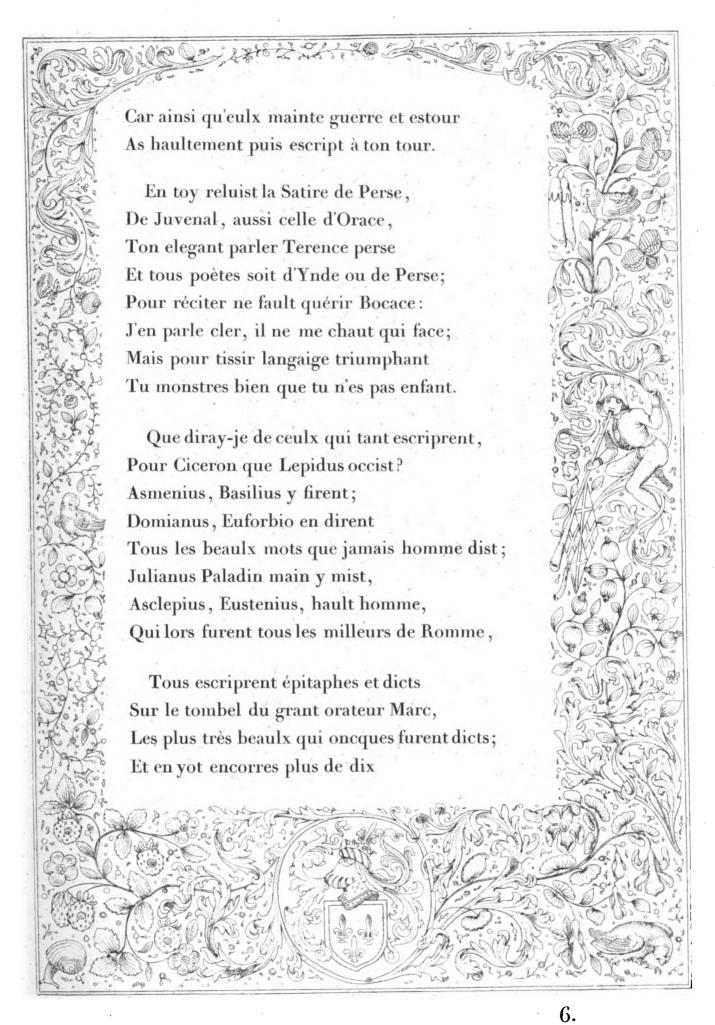


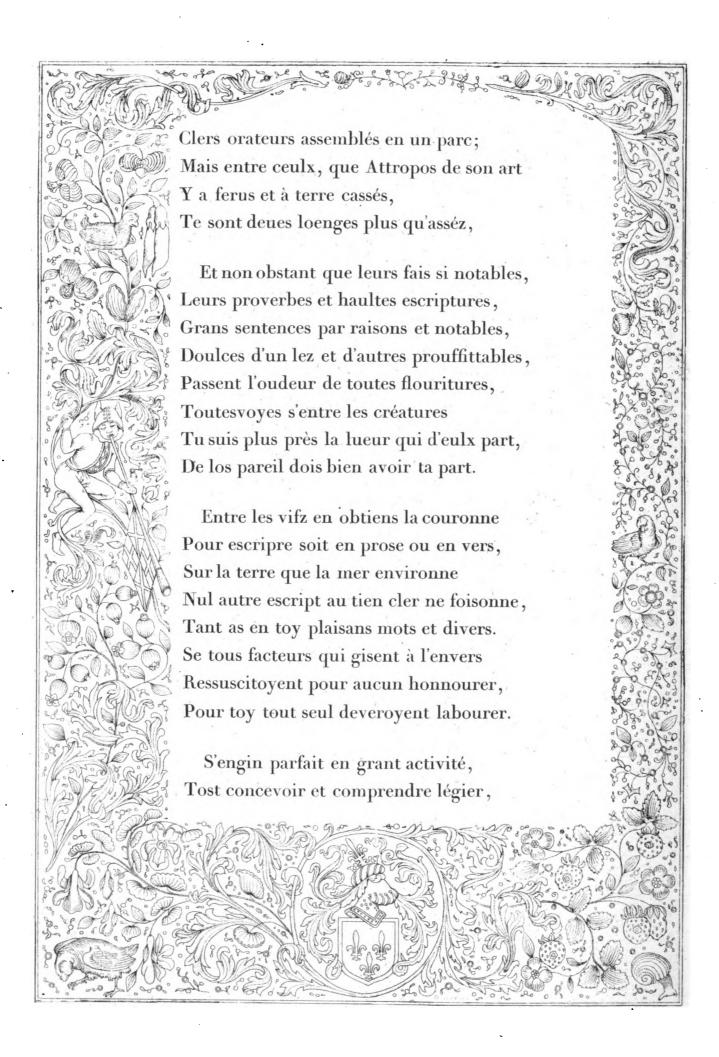


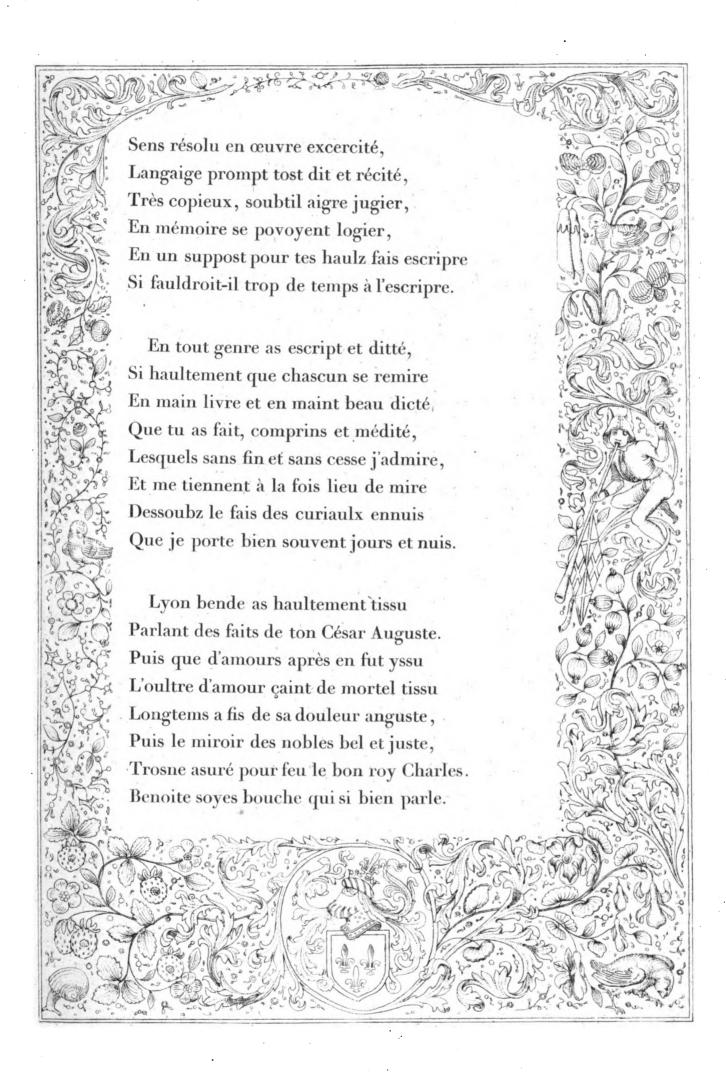


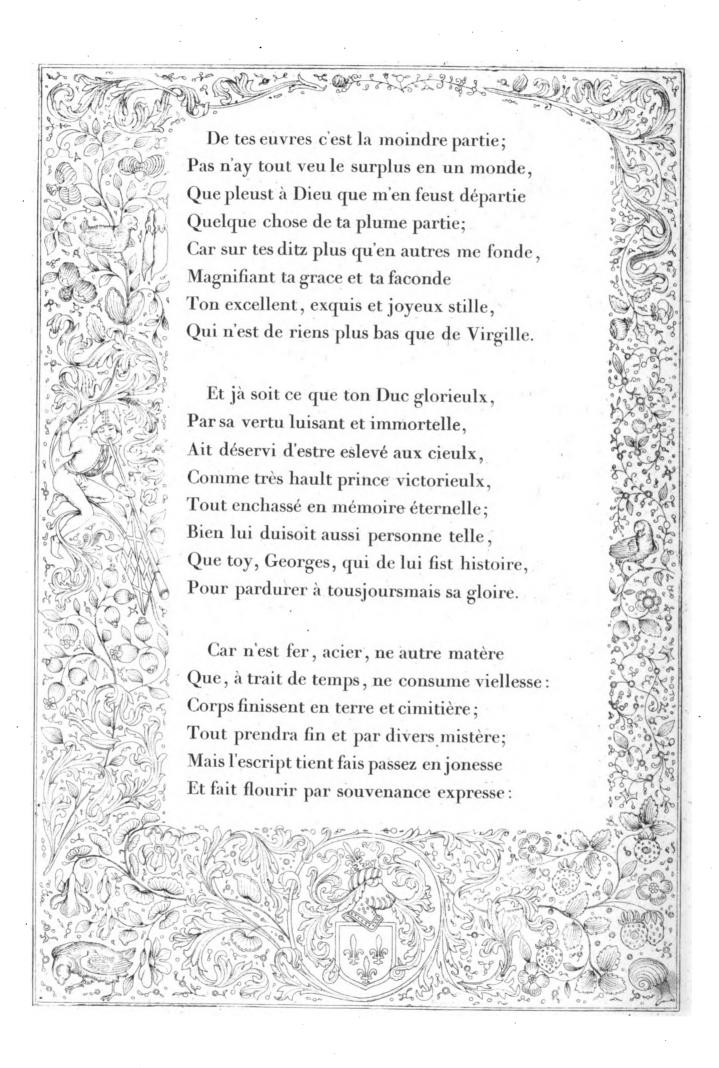


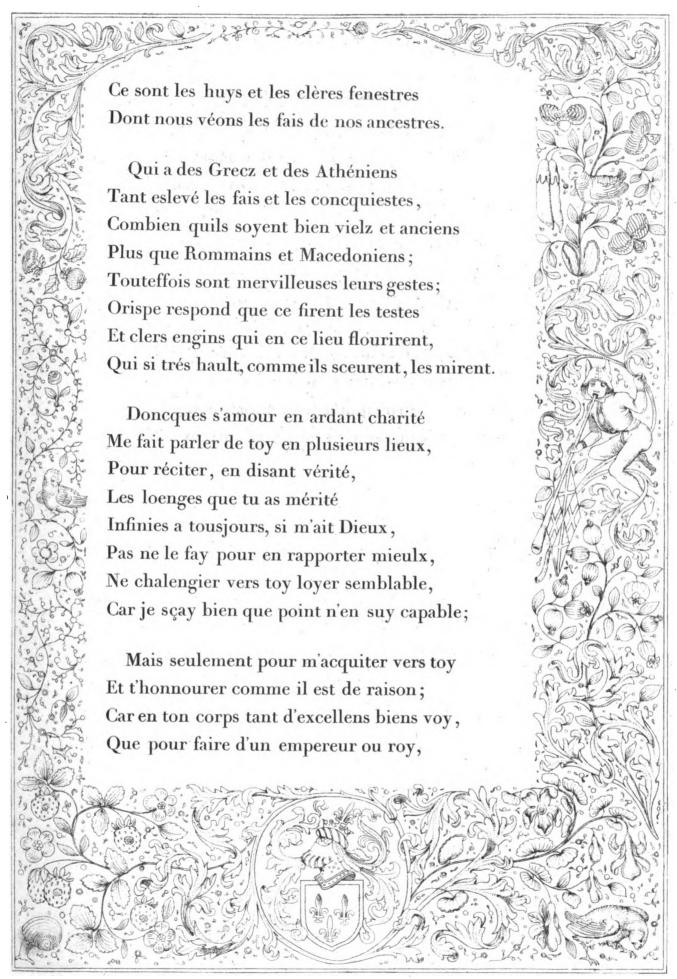


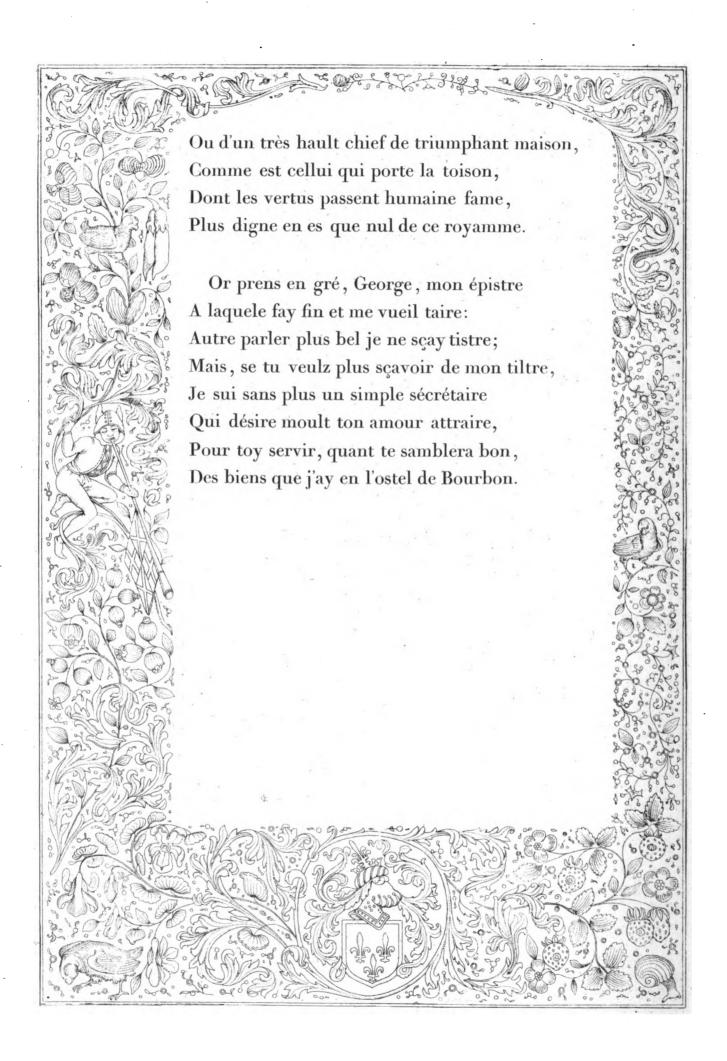


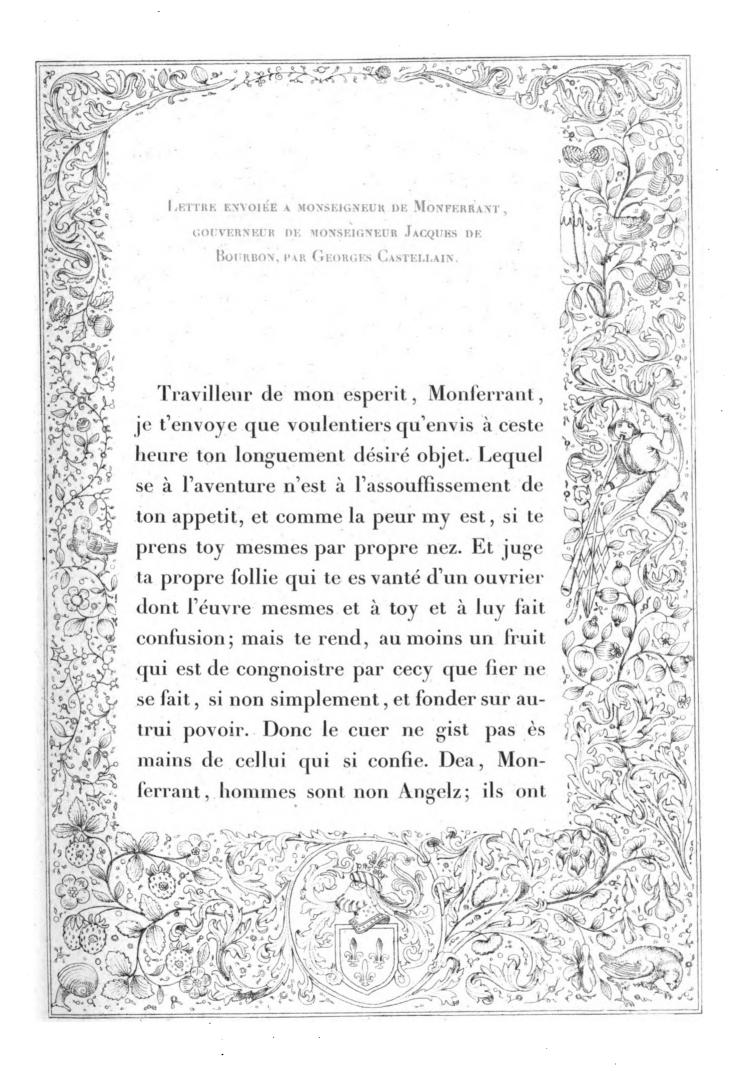


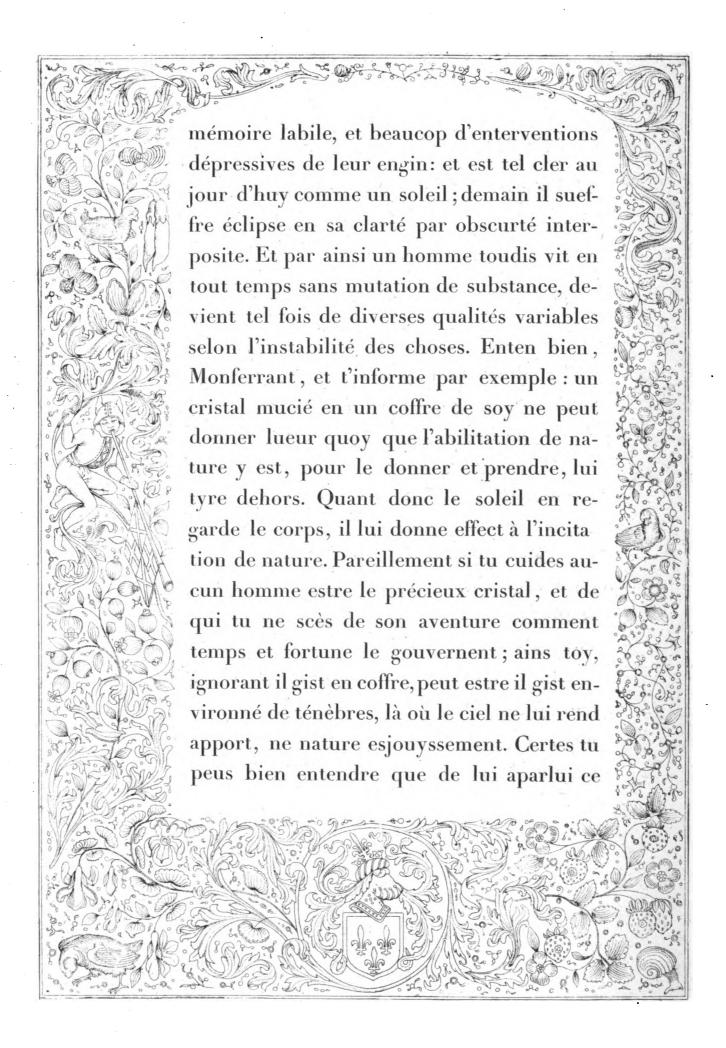


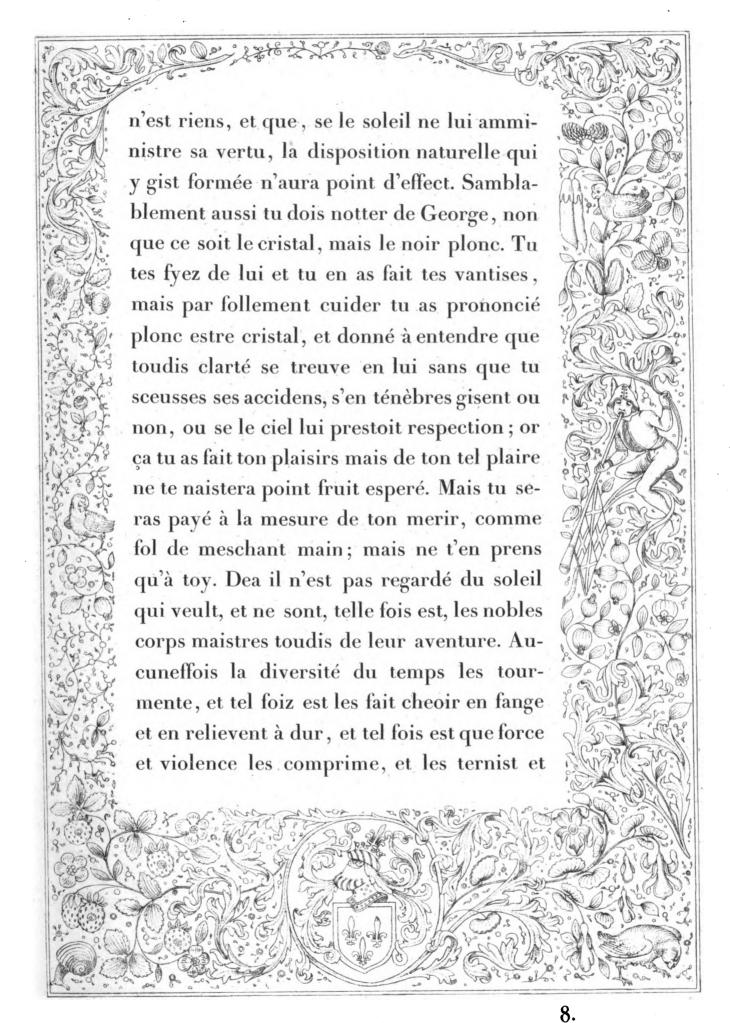


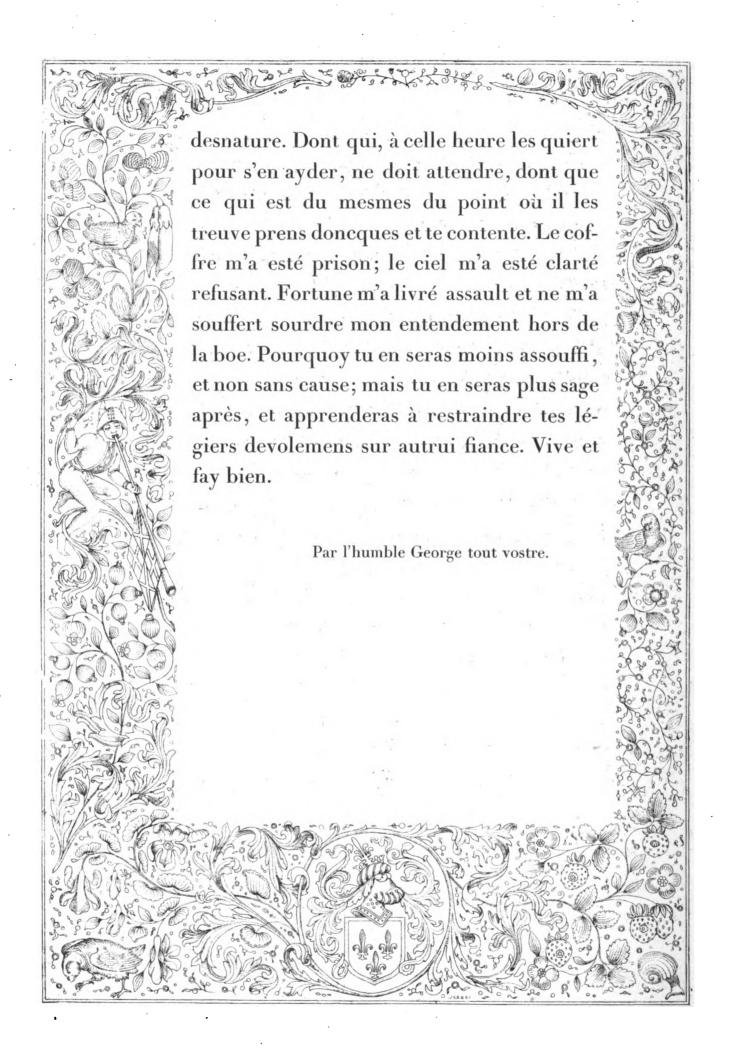


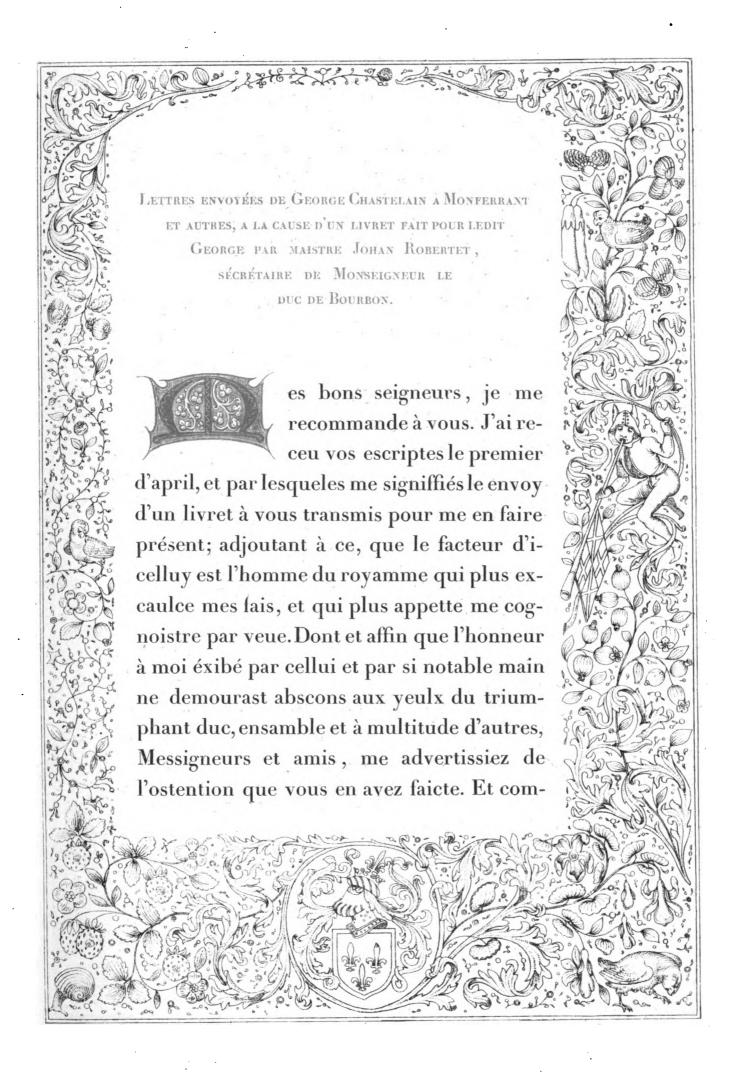




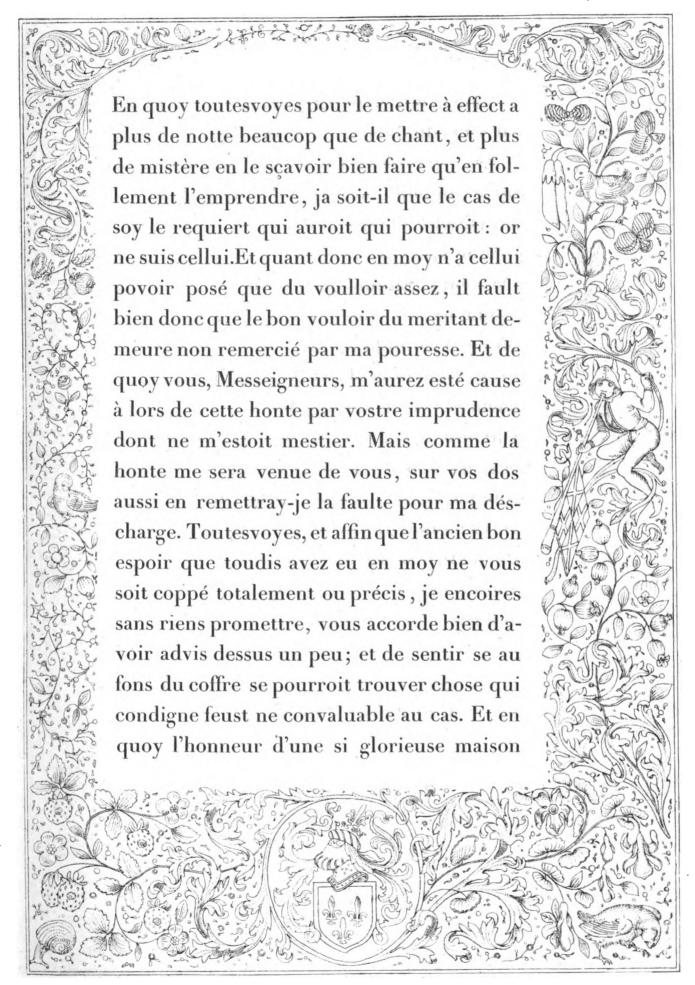


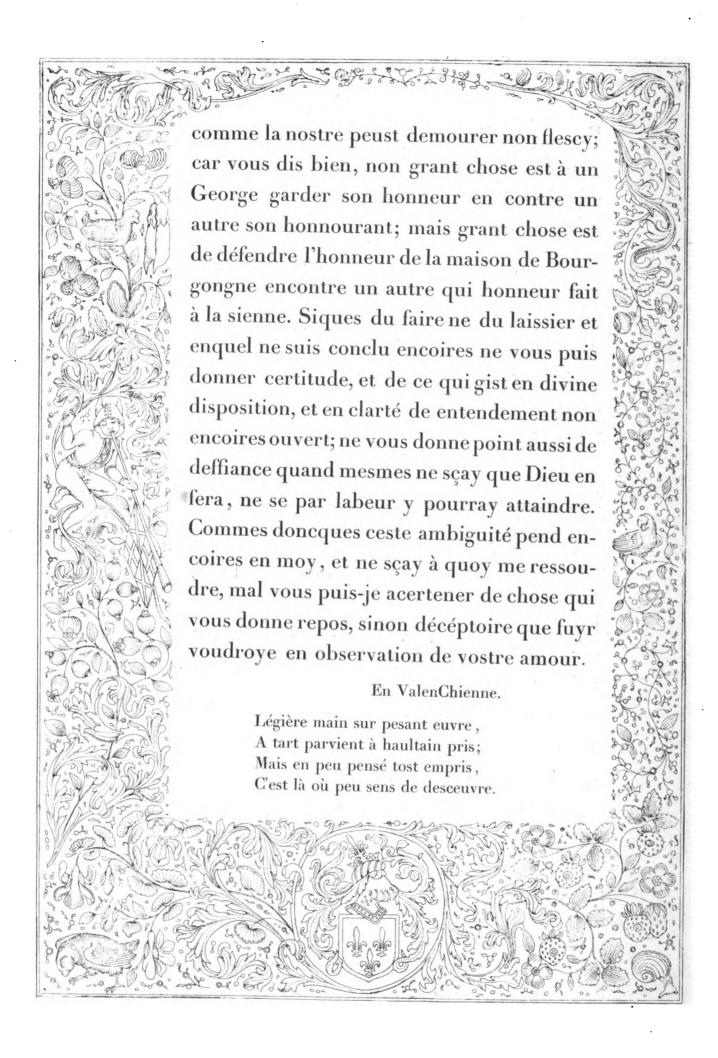


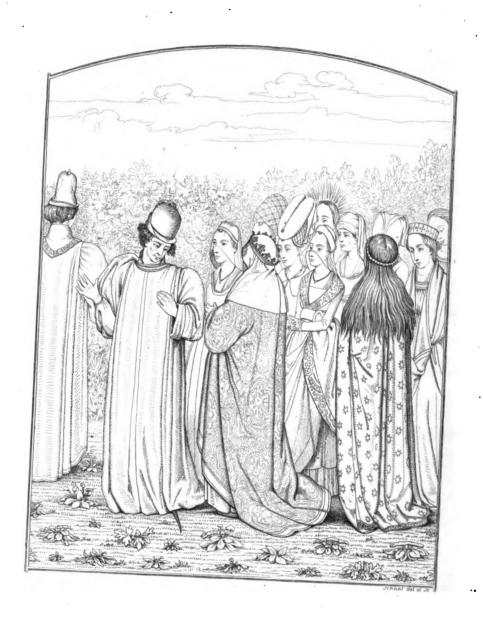


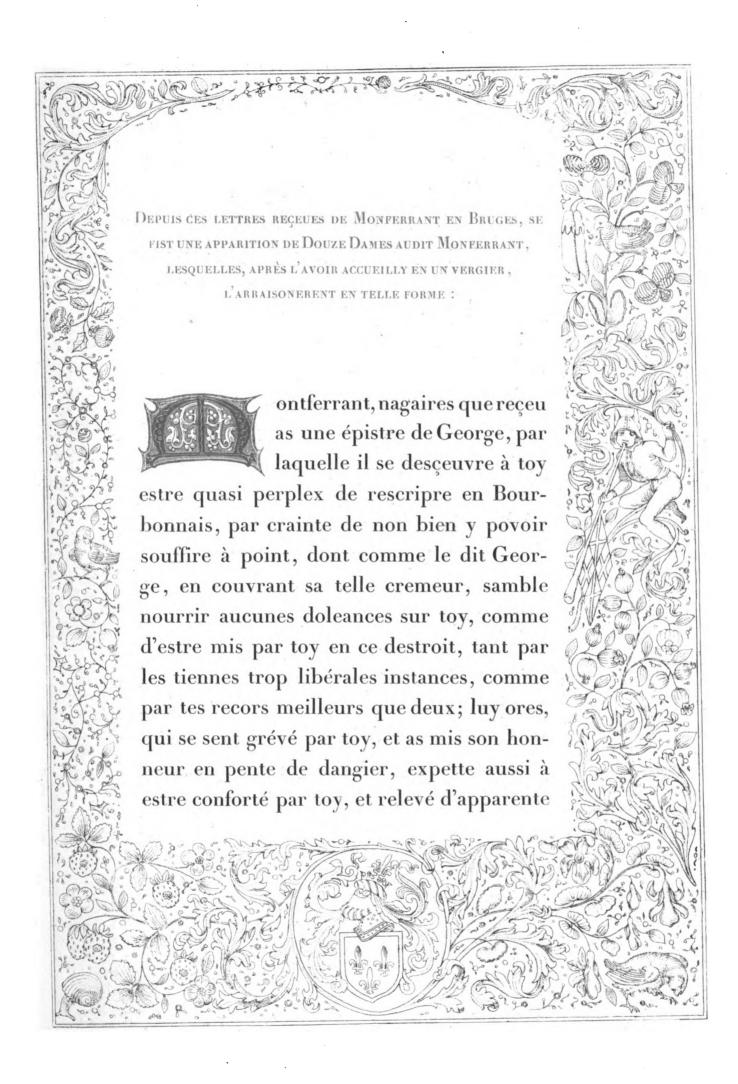


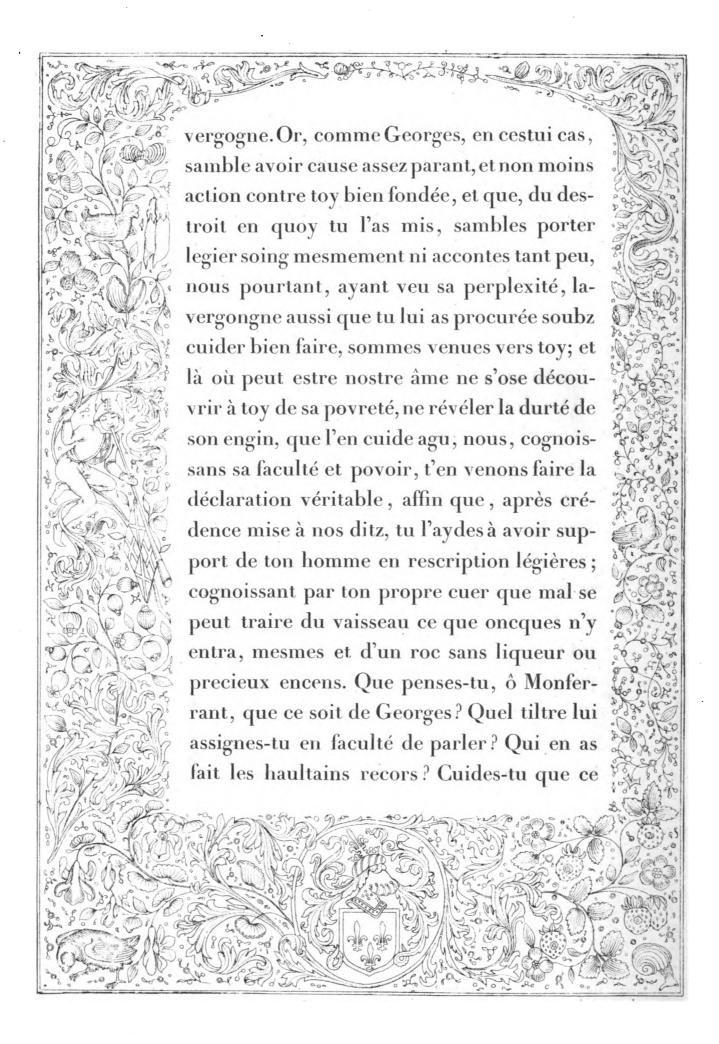
ment après l'euvre veue et oye en tous est demourée une oppinion commune, c'est que tenu suis de y respondre si congruamment que la satisffaction en appere par devers l'envoyeur à l'équivalent de son mérir. Or, Messeigneurs, droit cy loist bien vous remercier. Et après avoir usité aussi et conceu l'effect de vostreenvoy non moins me loist-il faire grant pois de ceste besongne et de varier en la acceptation aggréable ou non pour cause du mistere. Car n'est chose veue autreffois ne gaires coustumiere de telles loenges transmettre à homme, et dont les Deificques natures competamment s'assouffiroyent de l'honneur. Et partant qui à vostre pourchas et instance, comme il appert me treuve eslevé en siège à moy non décent, et lequel que plus est me certiffie confusion; doy bien différer donc de vous rescripre sur ce, quant je ne sçay a quel tiltre faire le peusse bon ou autre souverainement, et de respondre à cellui dont vos lettres font mention que je le doy.

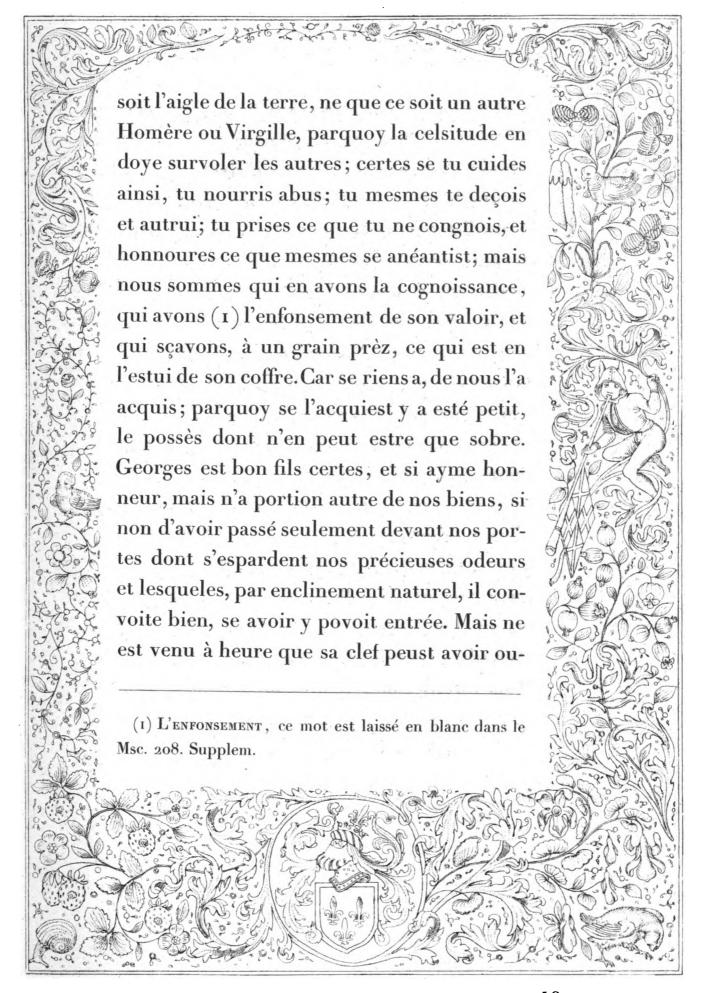


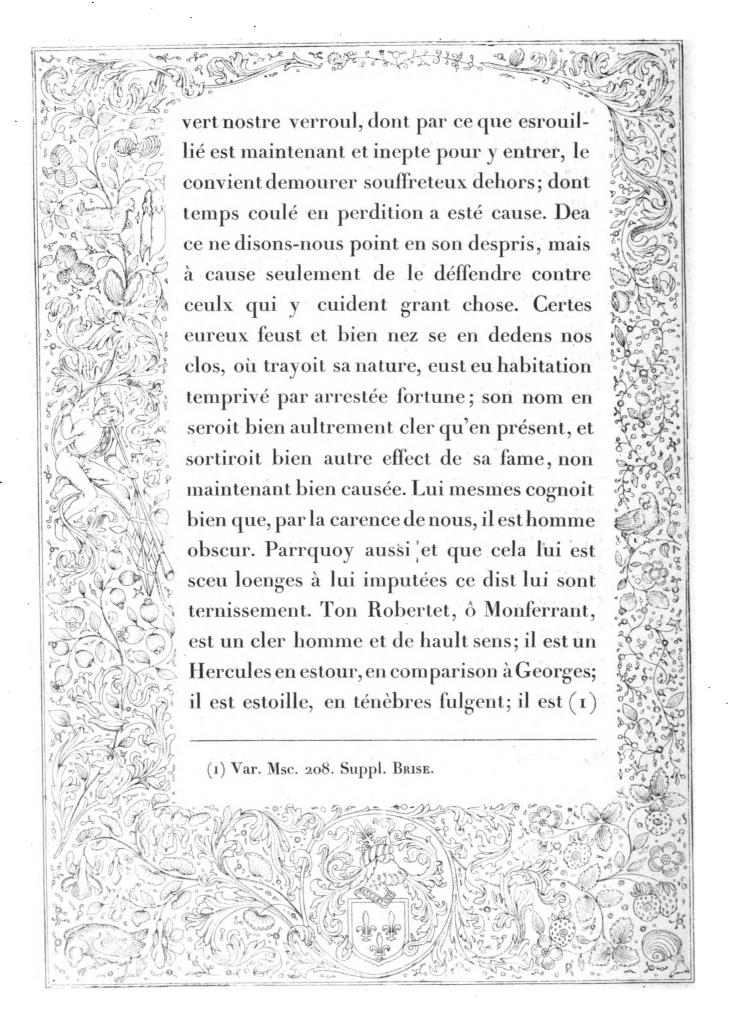




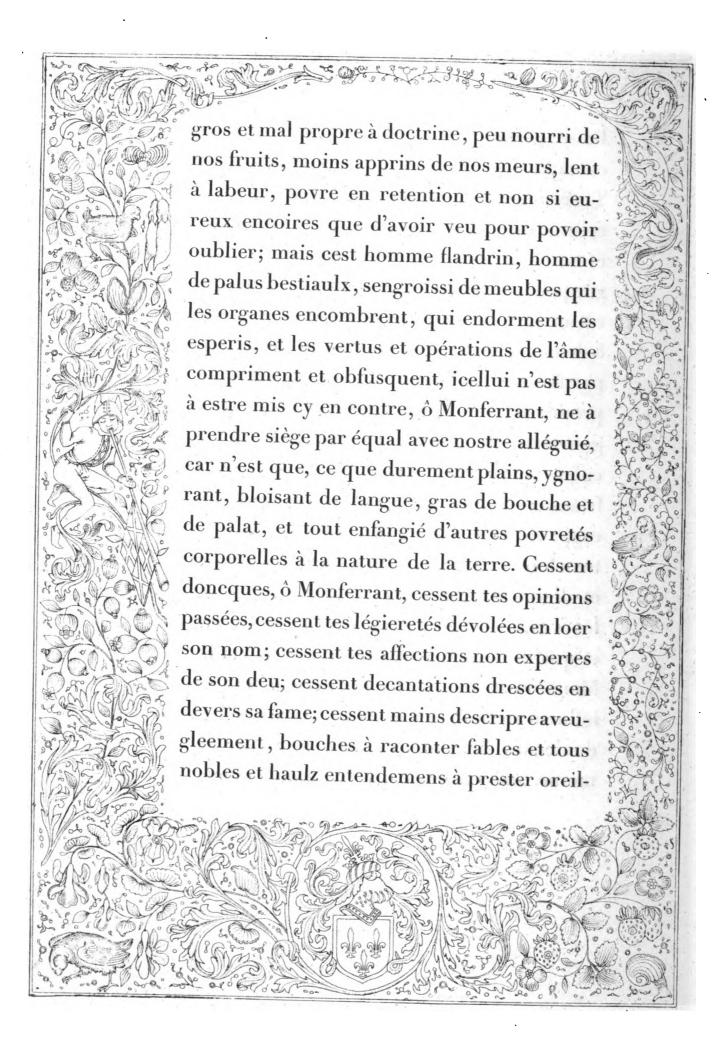


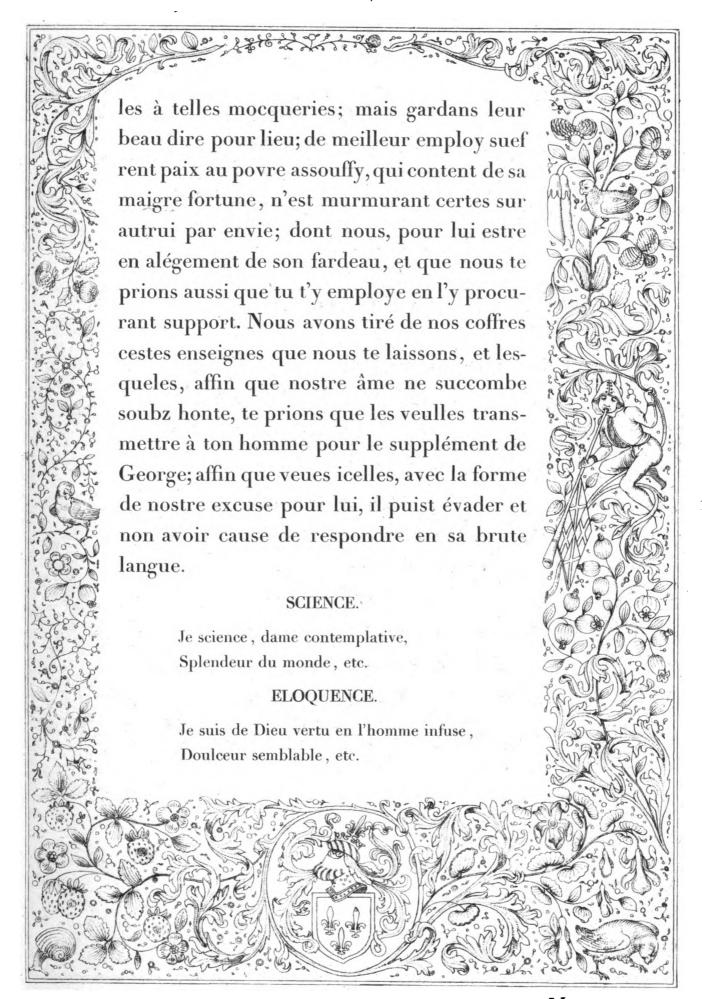


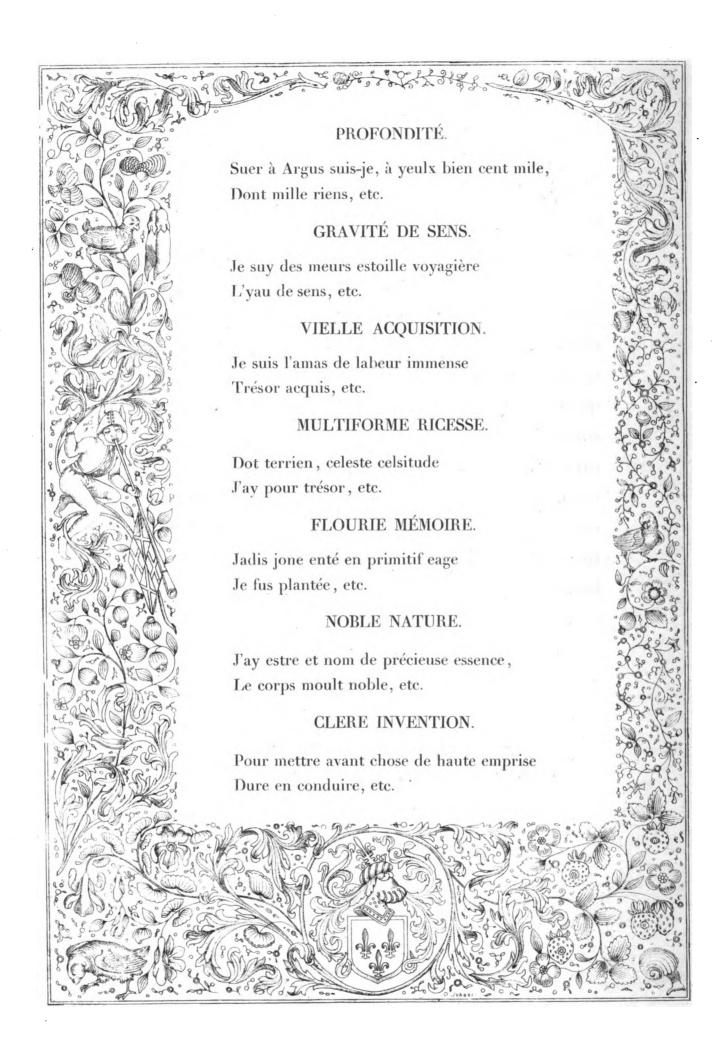


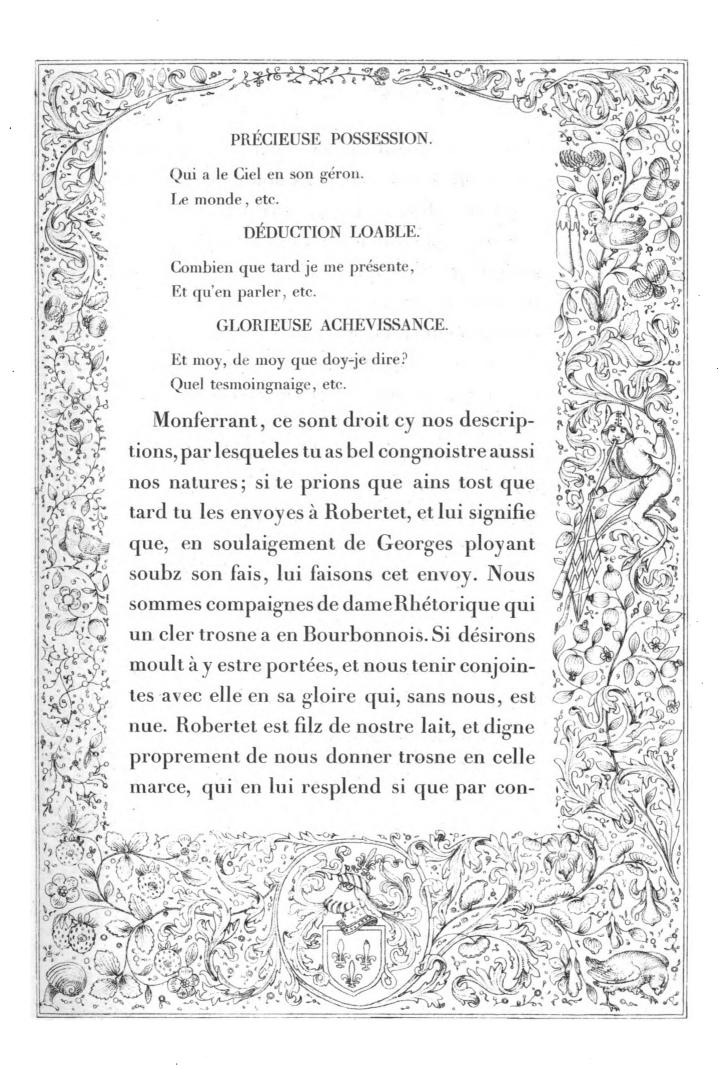


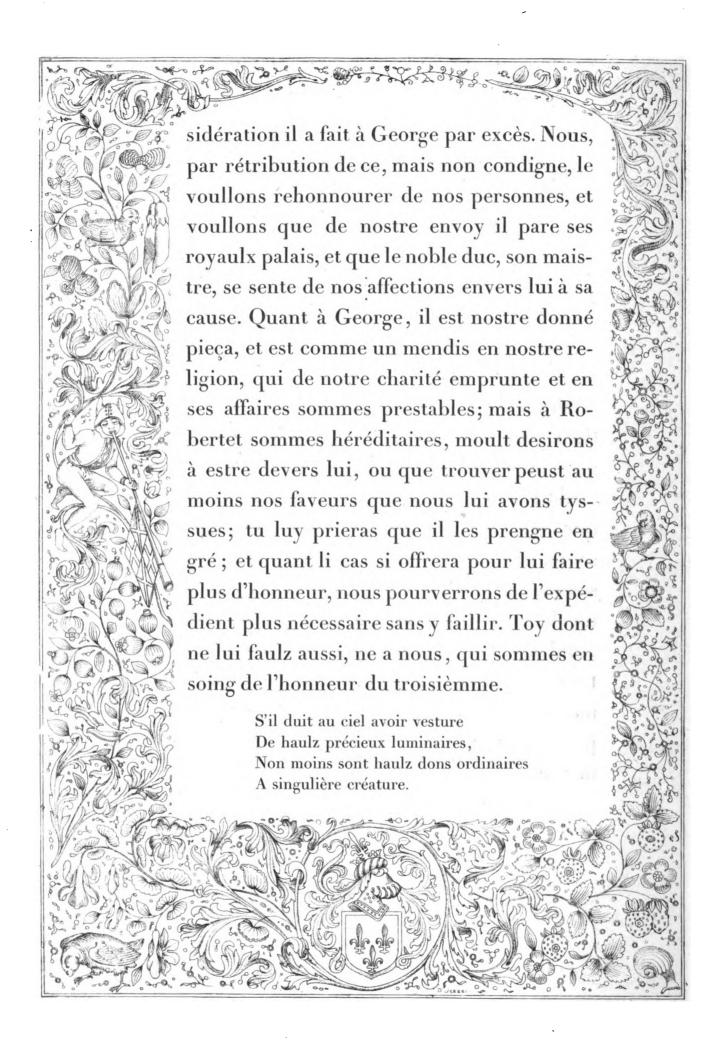
buise plaine d'armonie en oreille; il est exemple de Tullian art, et forme de subtilité Therencienne dont naist éloquence; il est, comme bien digne, le trésor de Bourbonnois, et est l'estorement des montaignes d'Auvergne pour les circonferer de gloire; qui nourri est et tout parcreu de notre lait; qui succié a de nos seins notre plus interiore substance par faveur; qui, oultre la grâce donnée en propre terroir, se est allé vendre en pays gourmant pour réfection nouvelle, là où enfans parlent en aubes à leurs mères, et frians descole en docteur sur permission de eage; la s'est allé rendre icestui ; là s'est tenu long temps a l'emblée, soubz les arbres, et desquelz, après avoir prins l'umbre de leurs rainsseaulz, en a rapporté aussi la vertu et qualité de leurs natures. C'est en Ytalie, Monferrant, sur qui les respections du Ciel influent aorné parler, et vers qui tyrent toutes doulceurs élémentaires pour la fondre armonie. Mais Georges, qui est homme indoct,

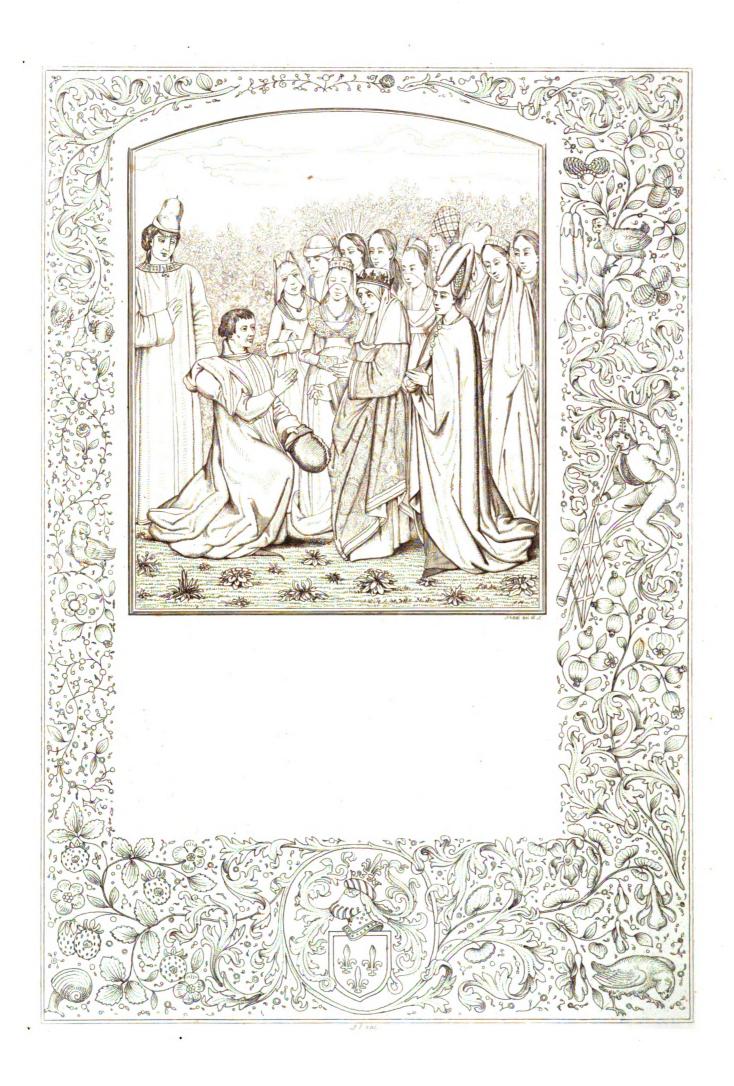


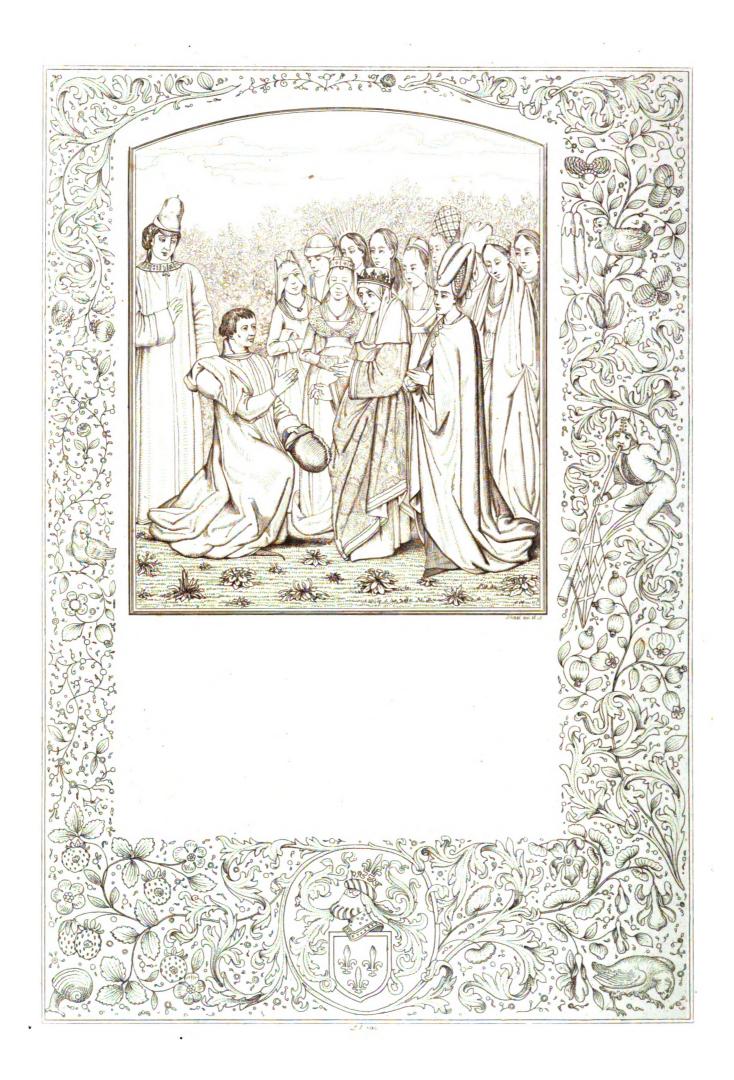


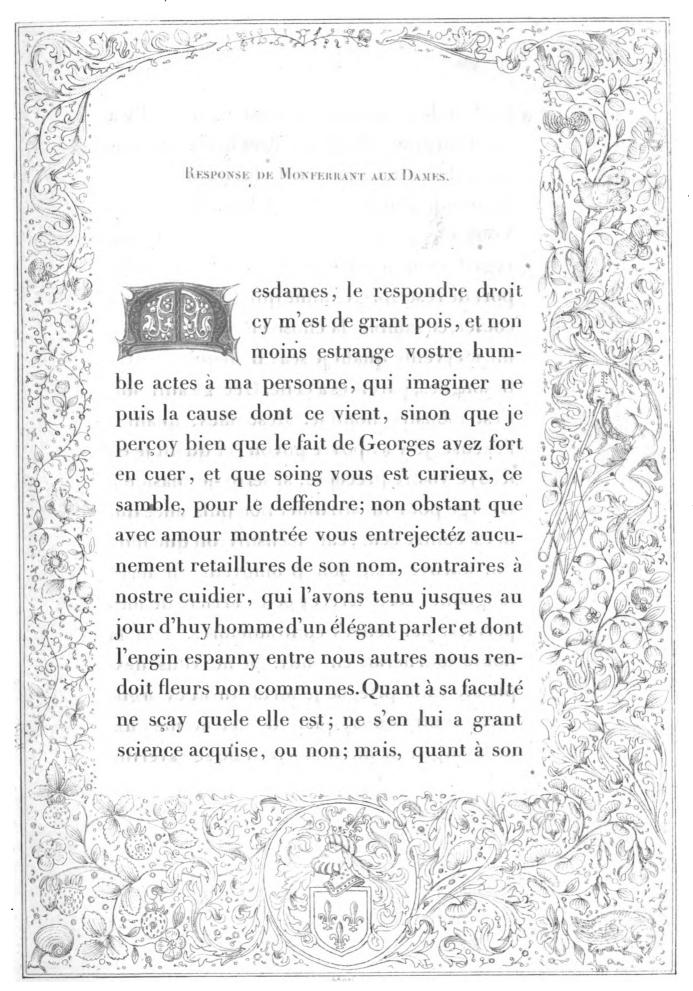


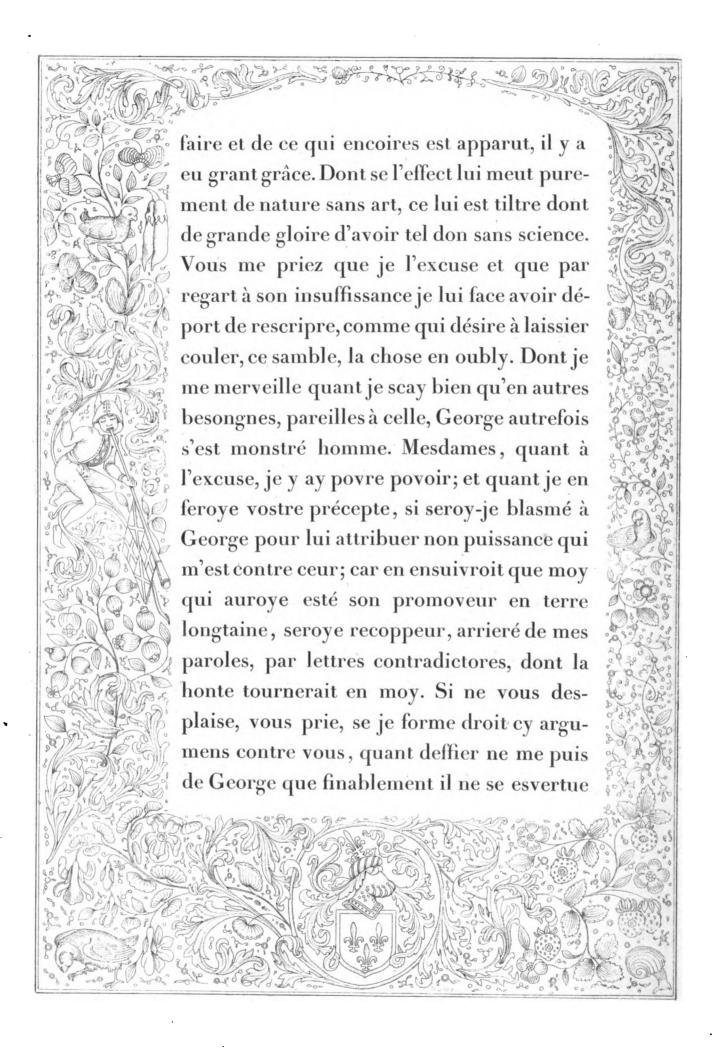


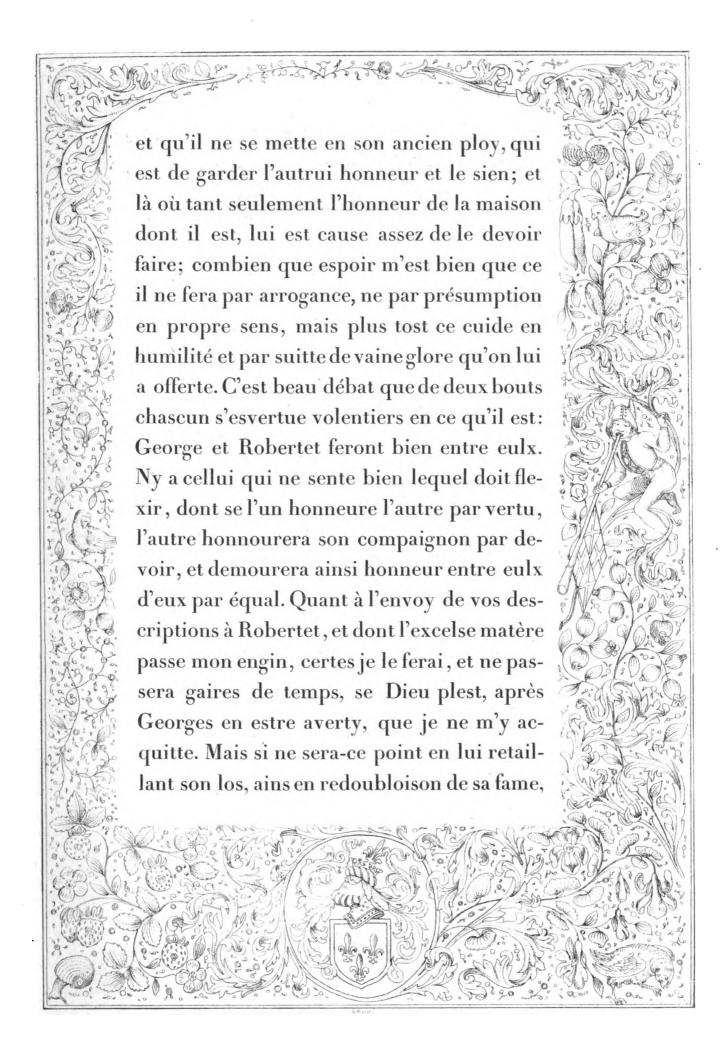


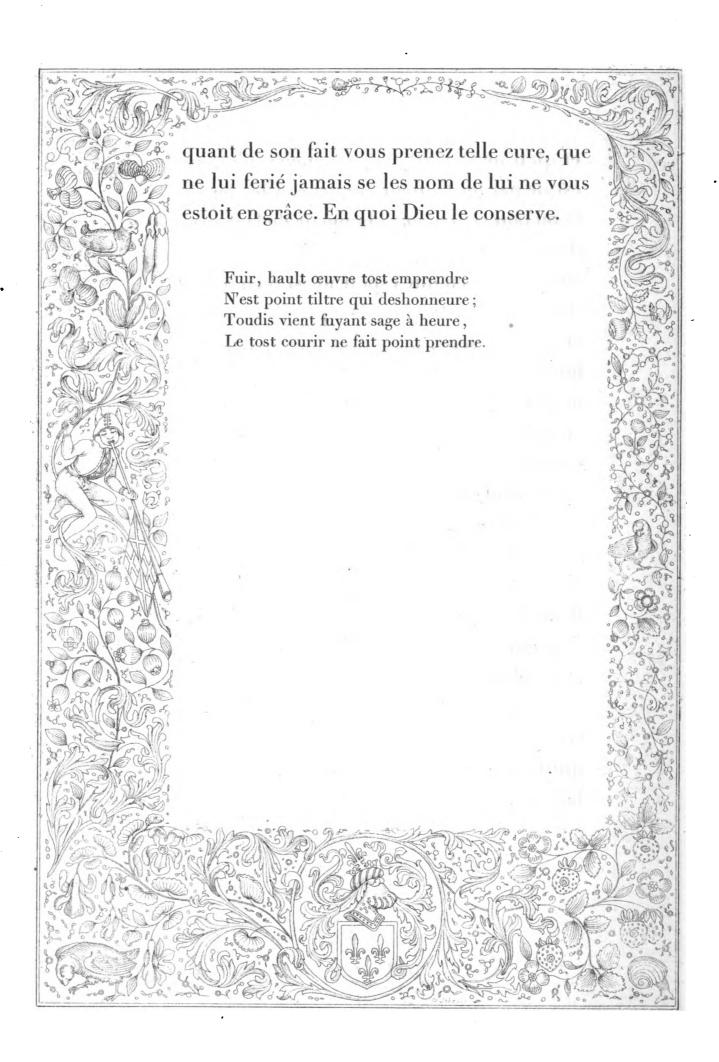


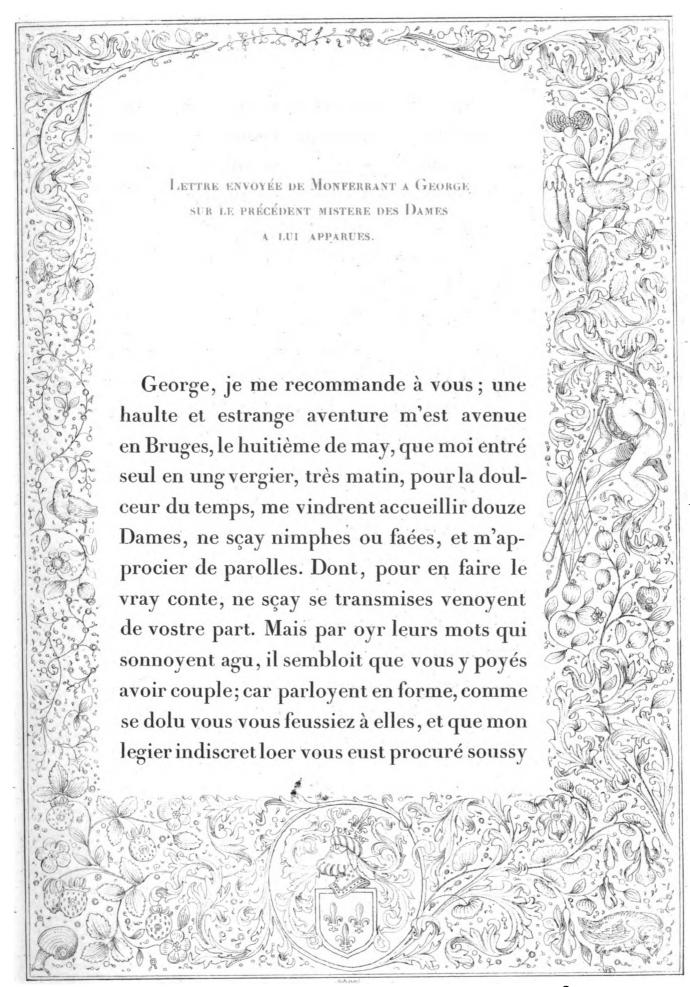


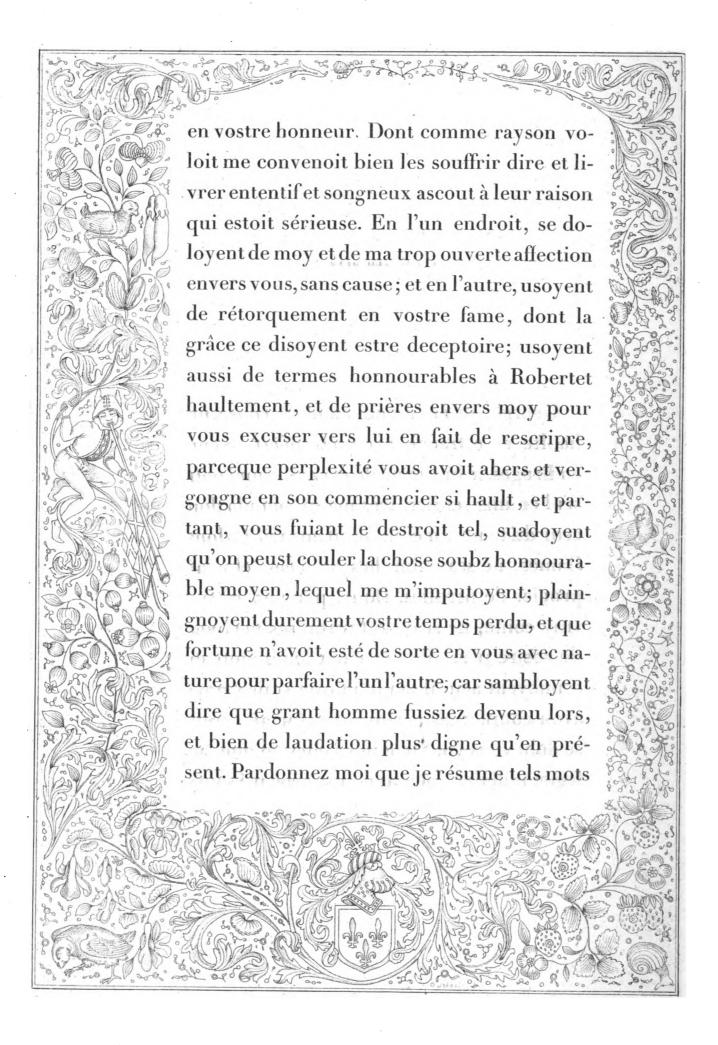


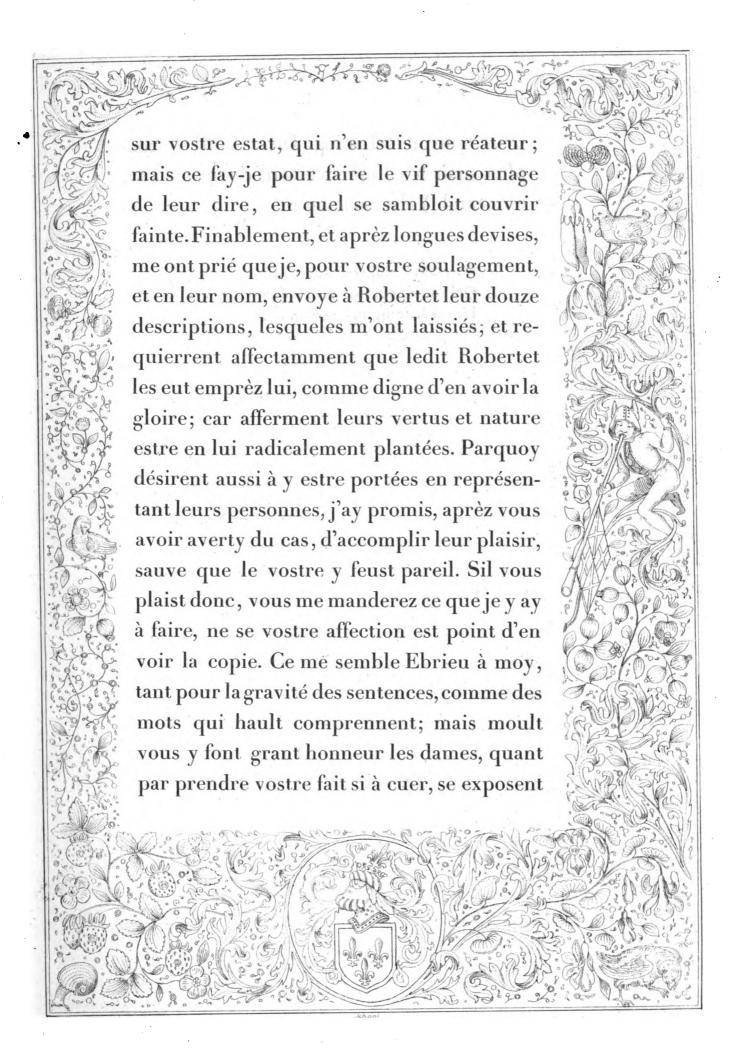


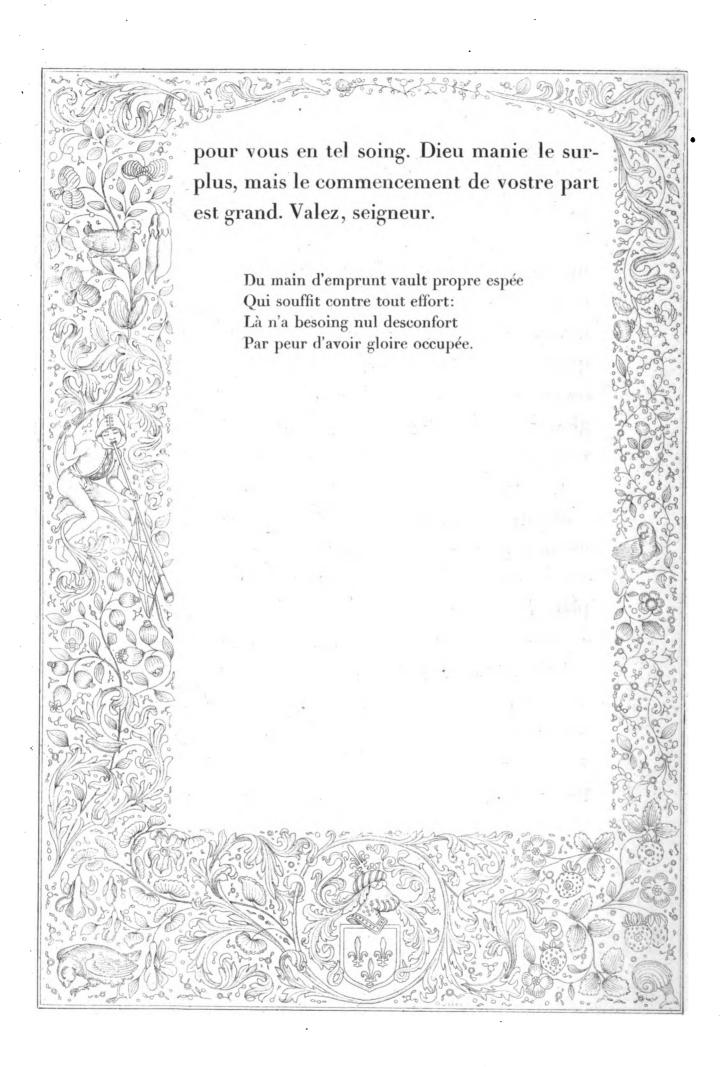


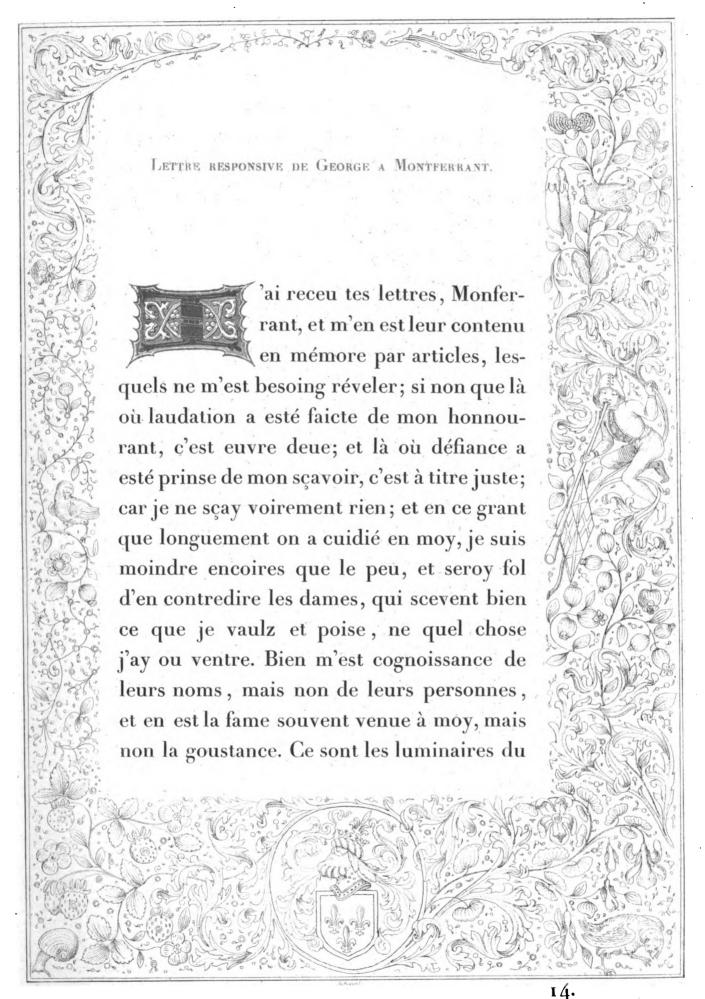


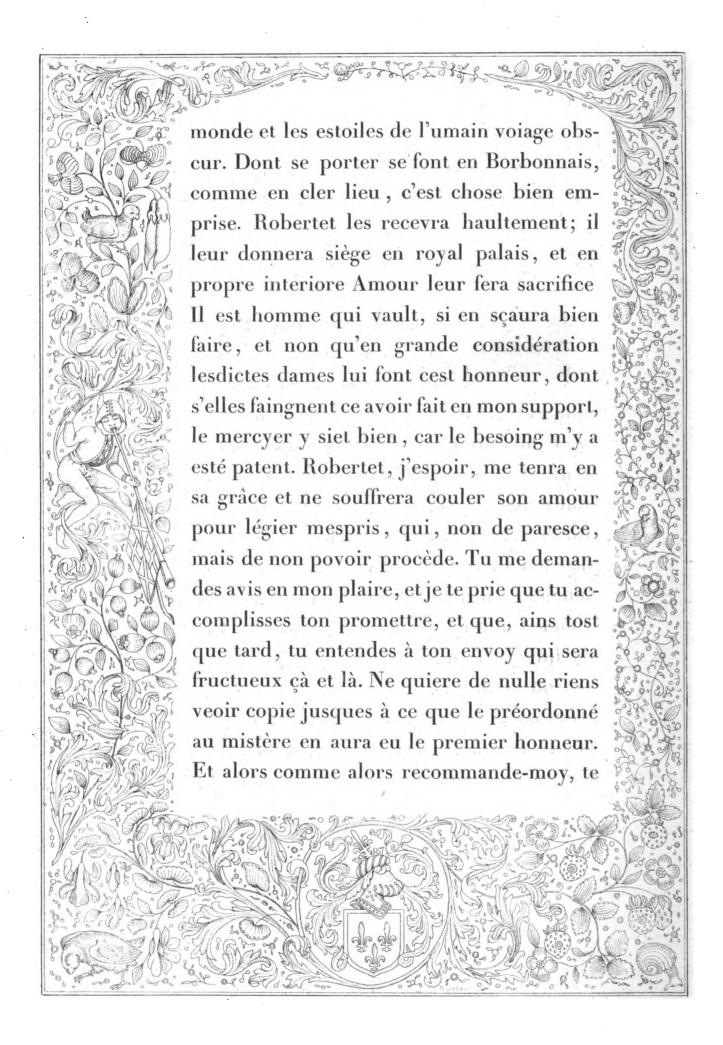


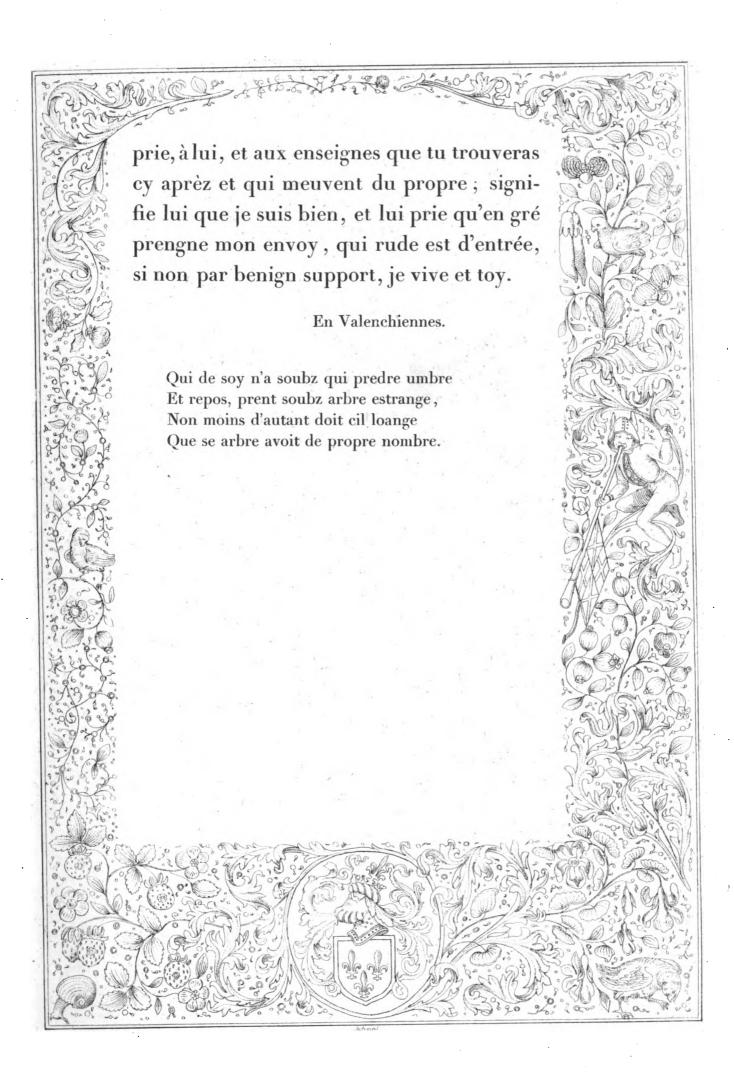


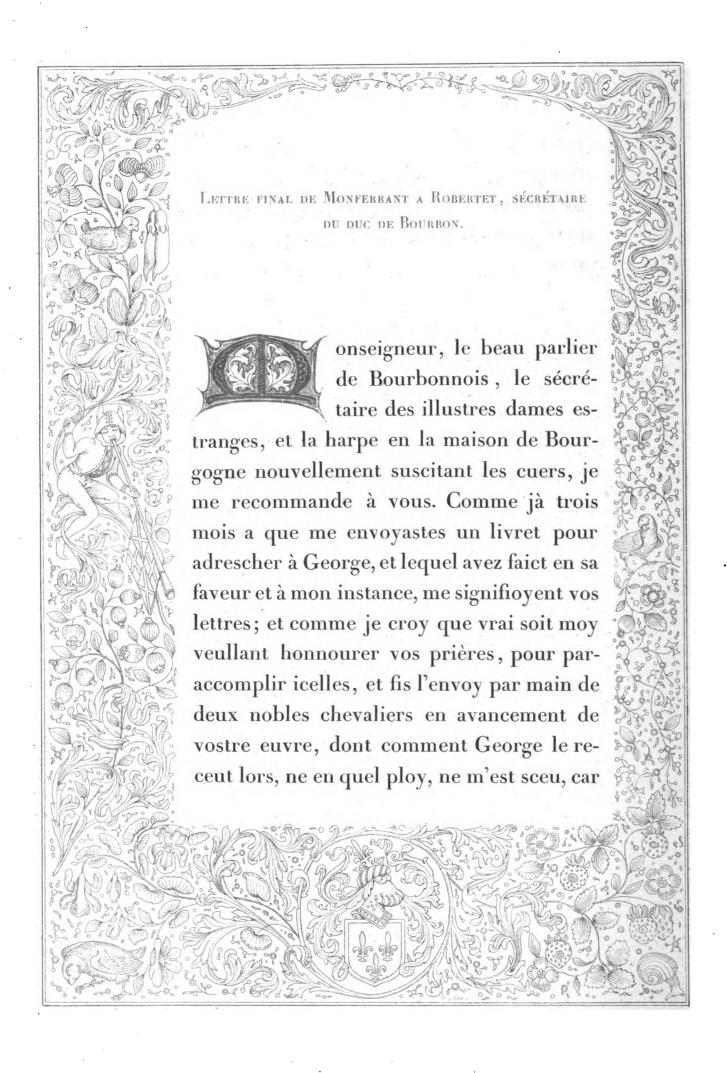


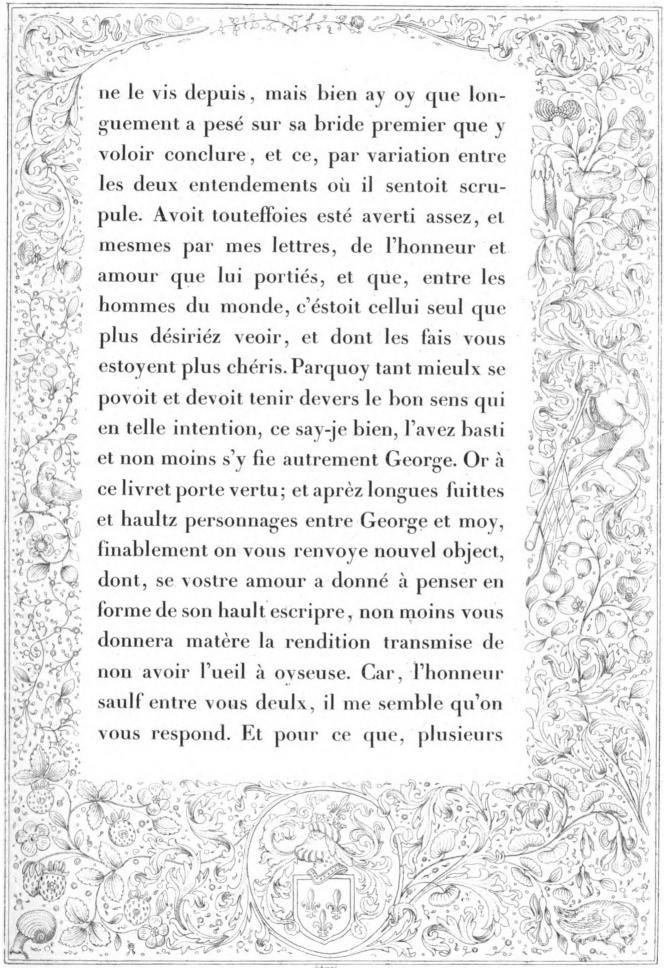


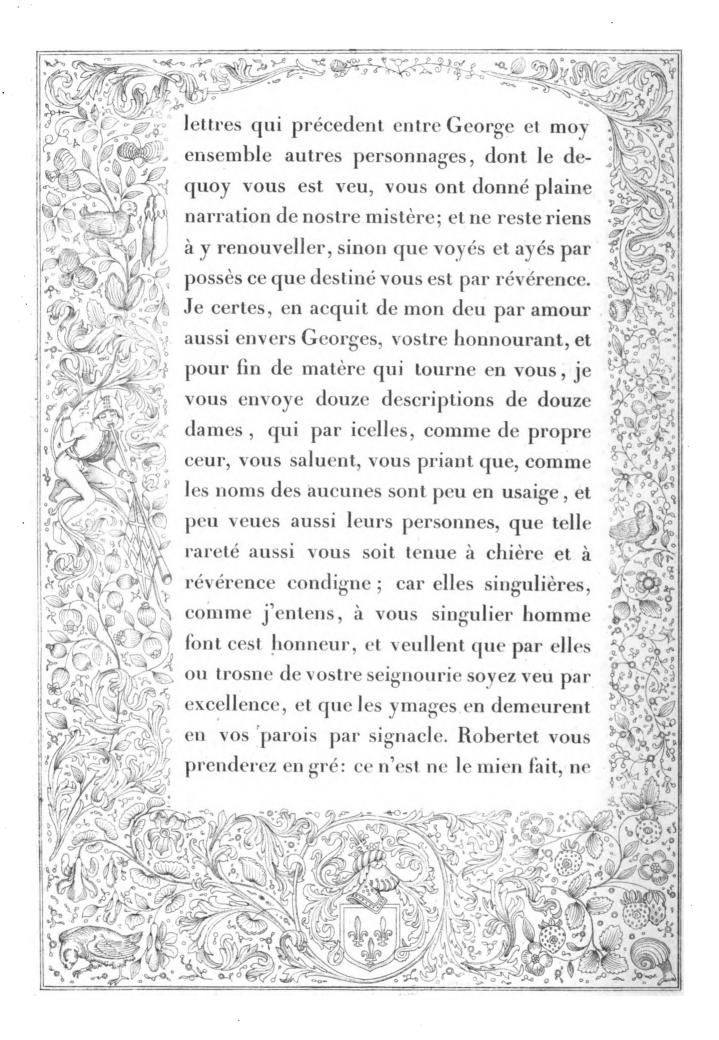


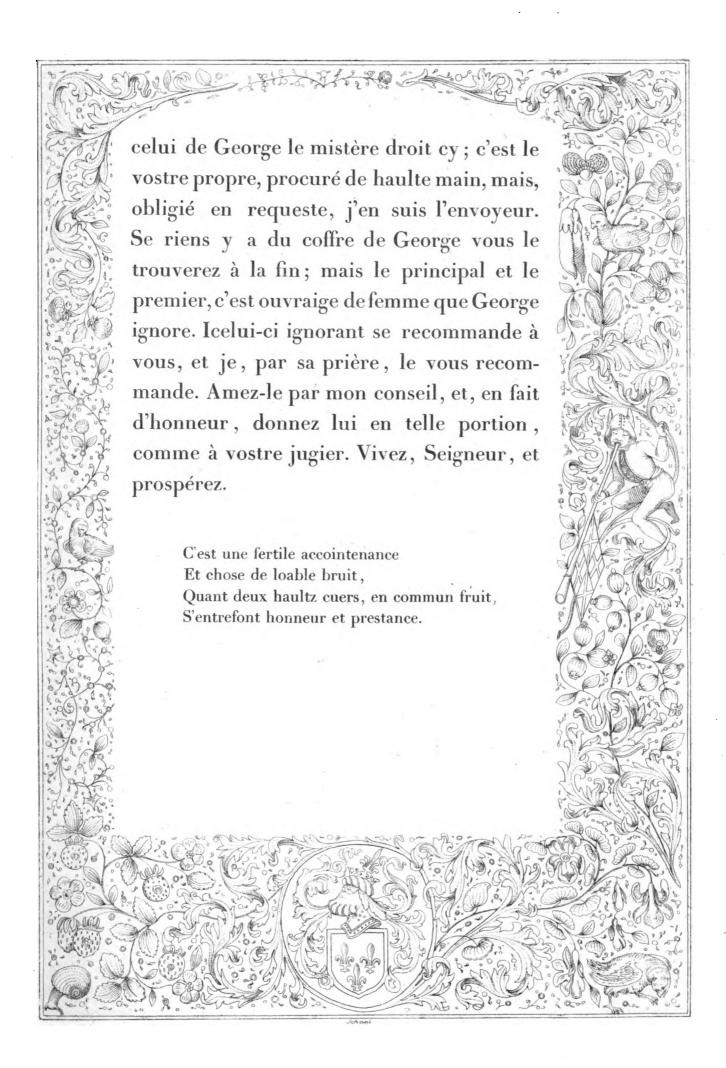


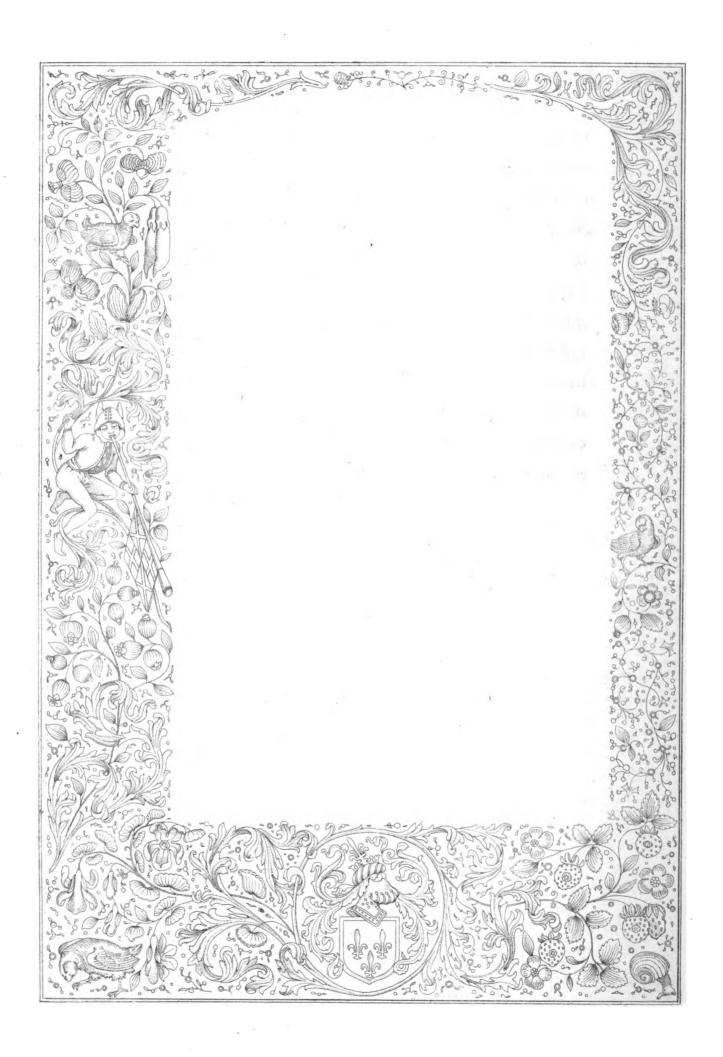


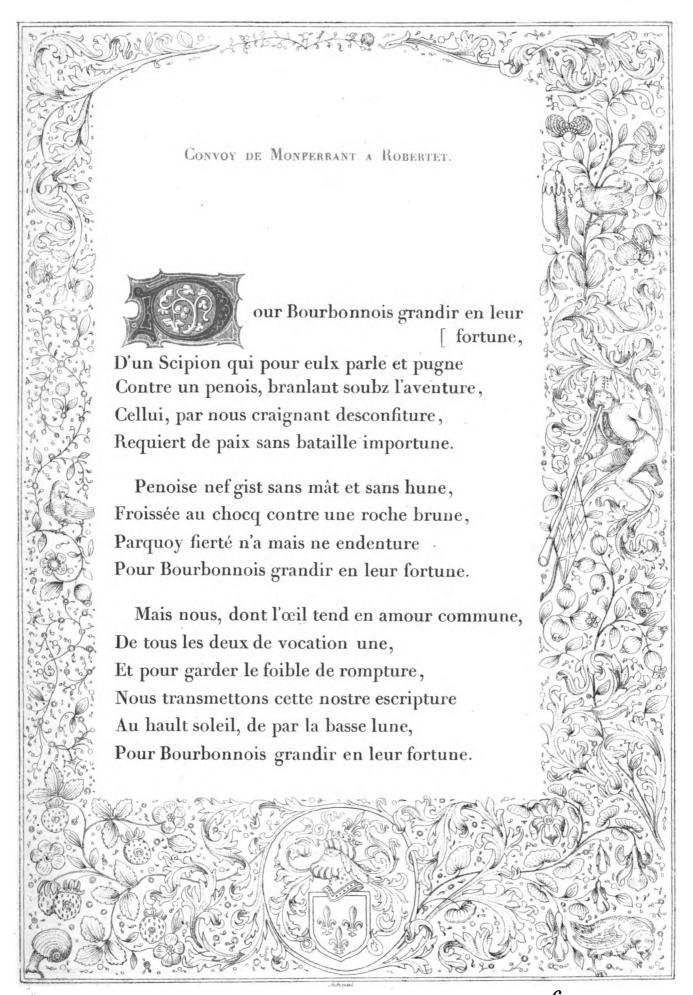


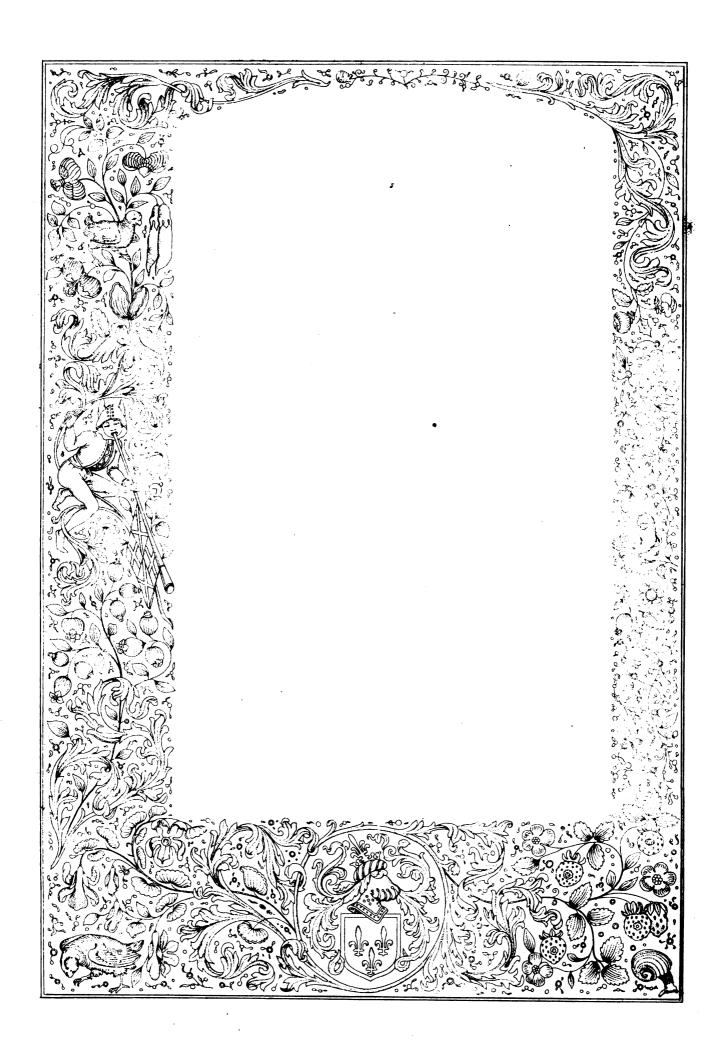


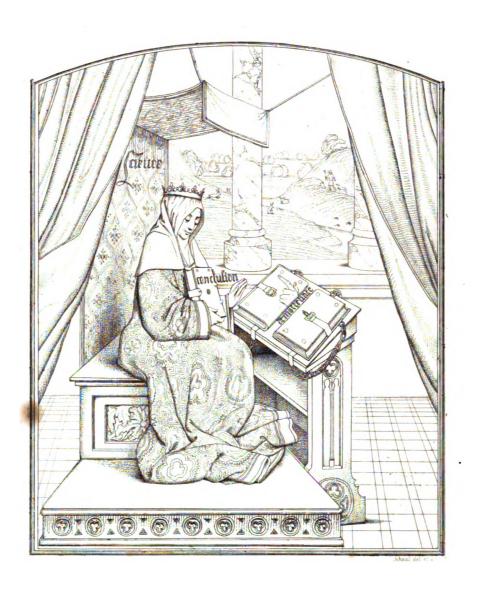


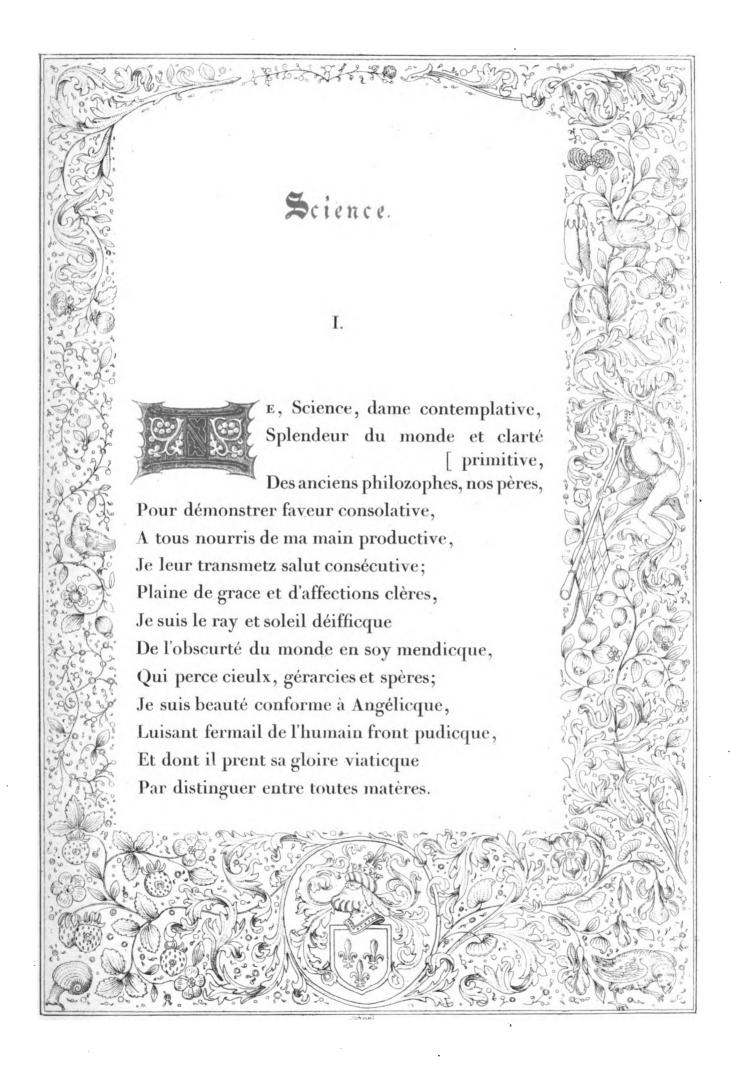


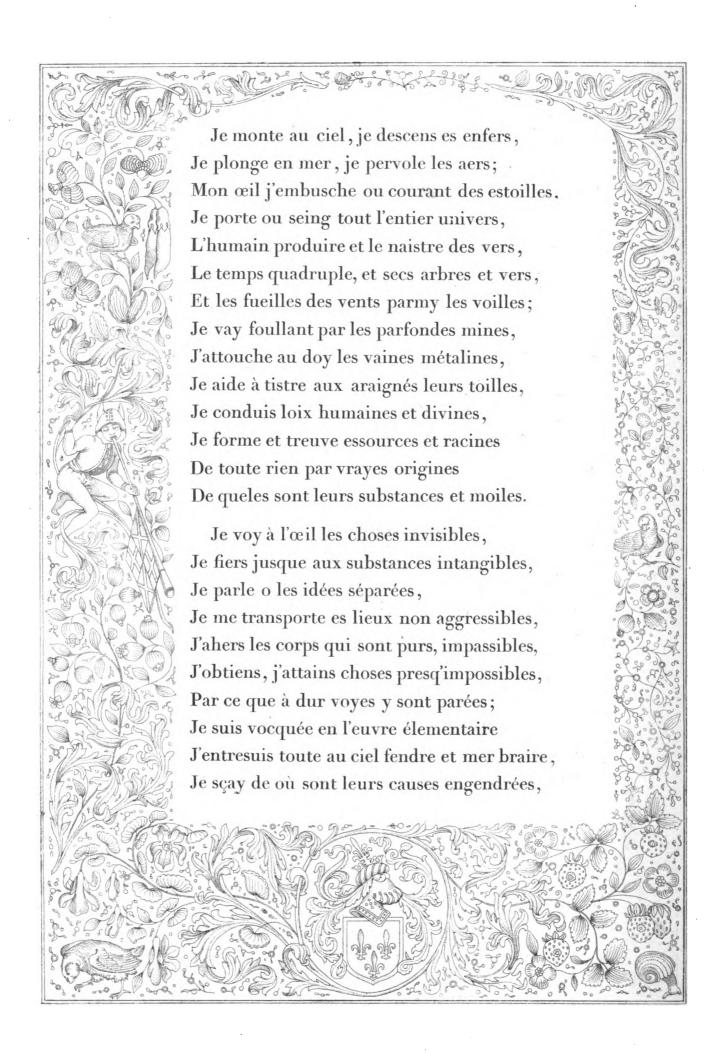


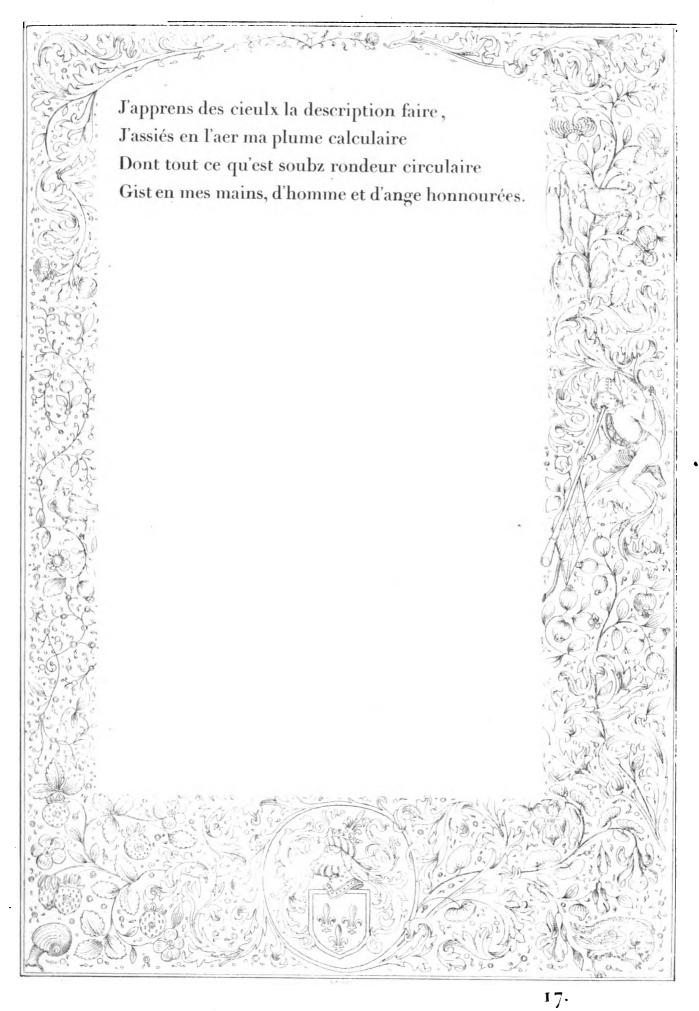


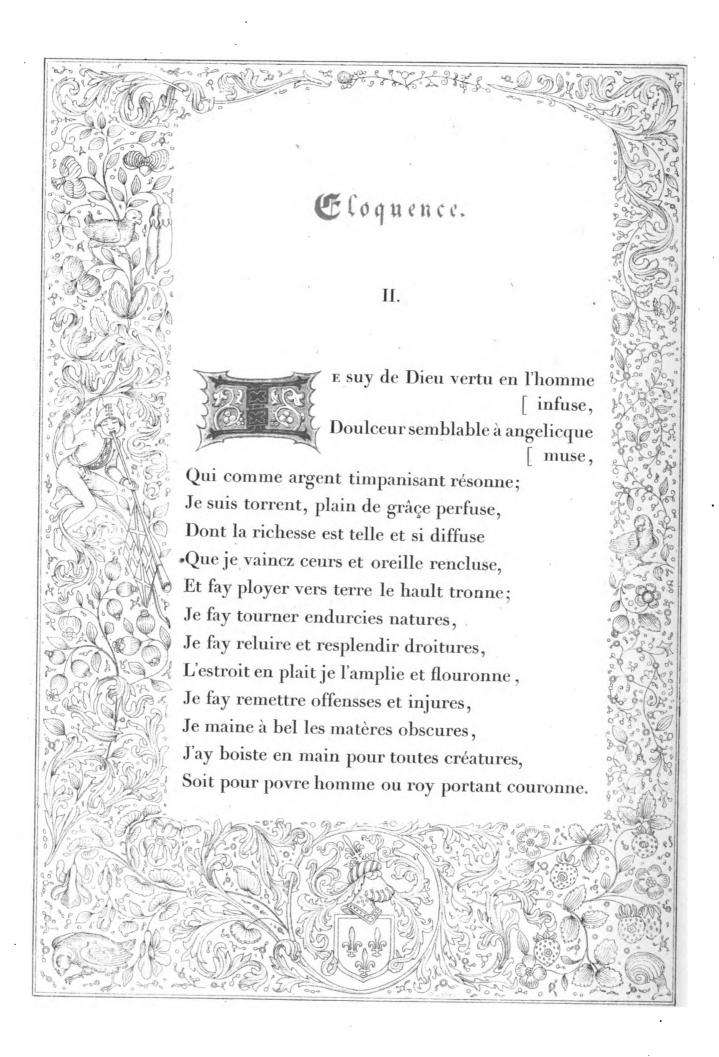






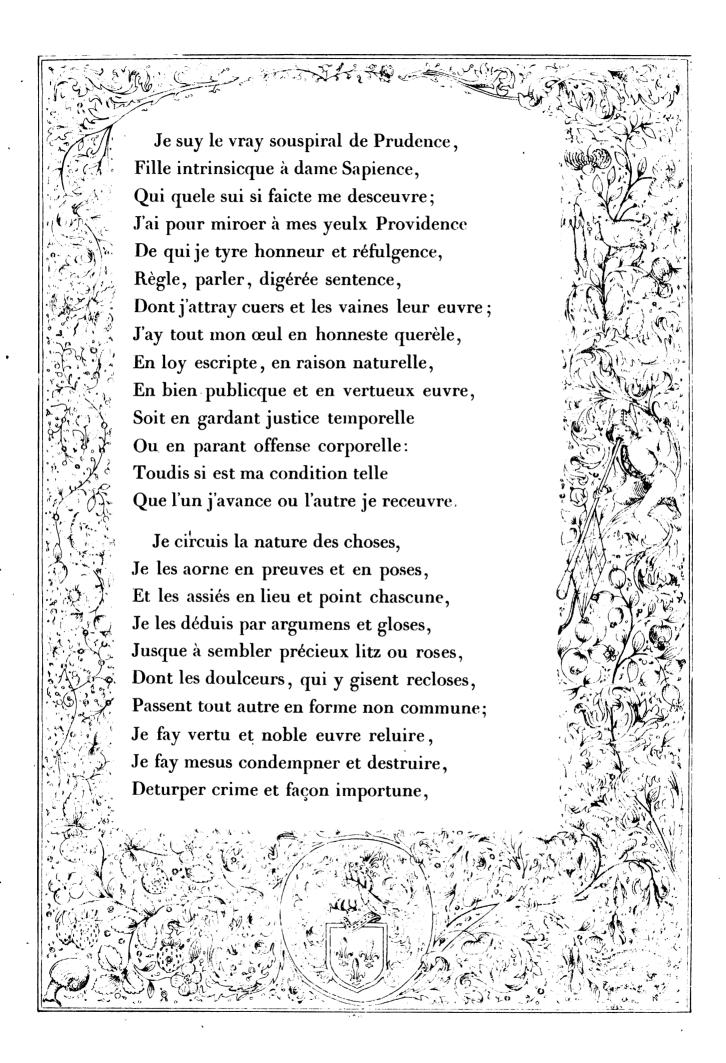


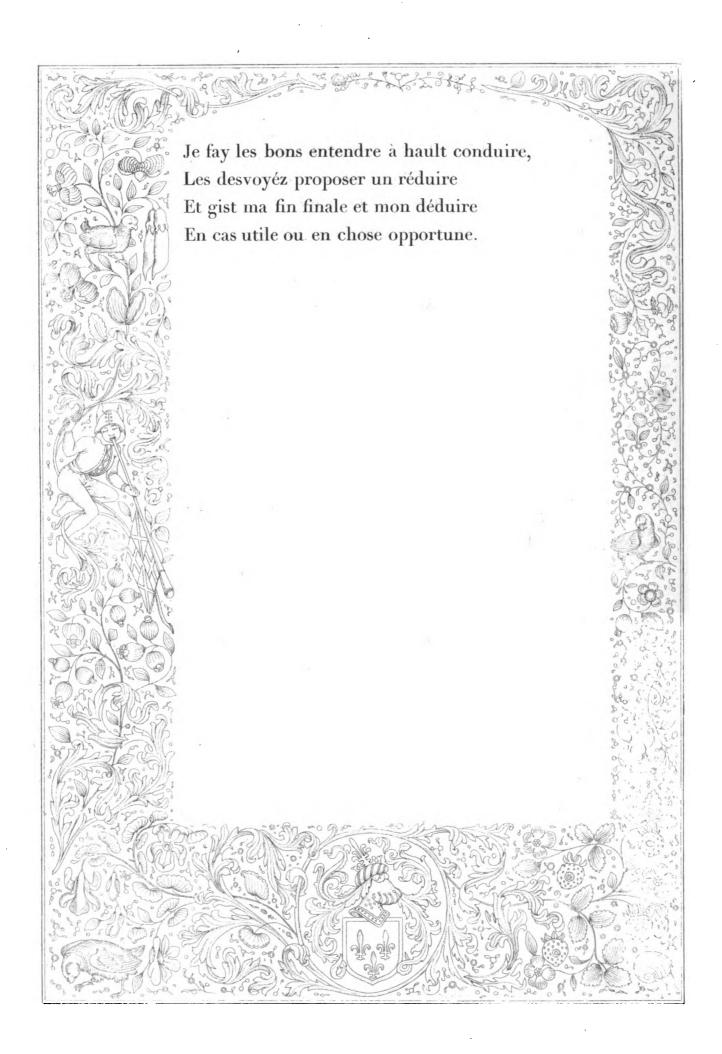


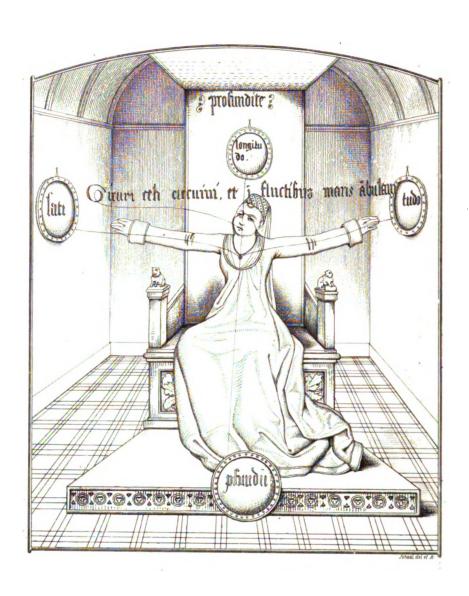


Lloquance_

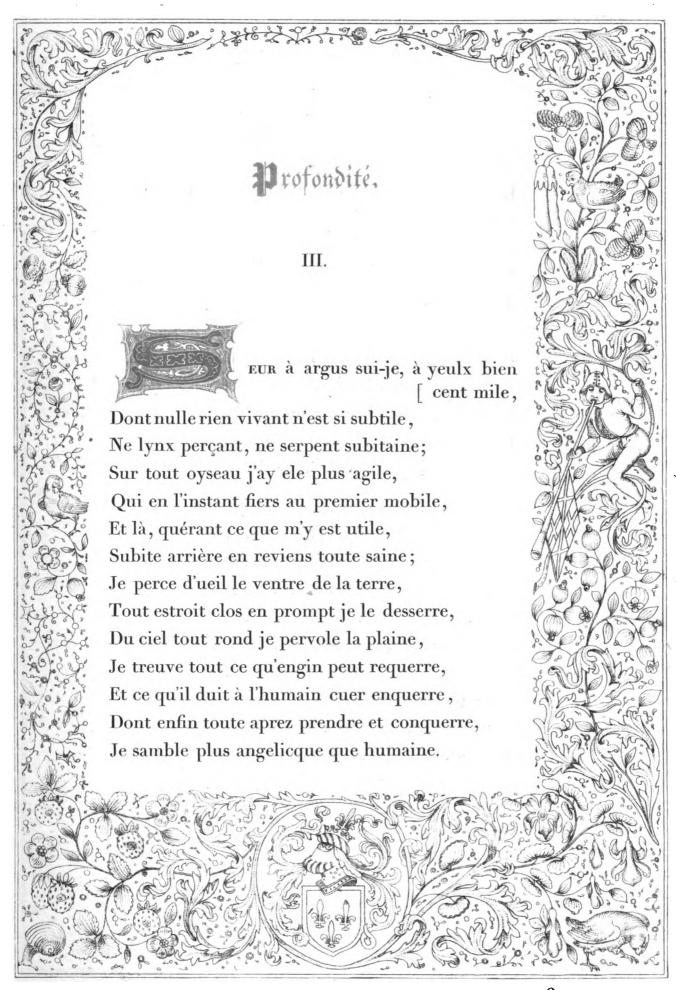


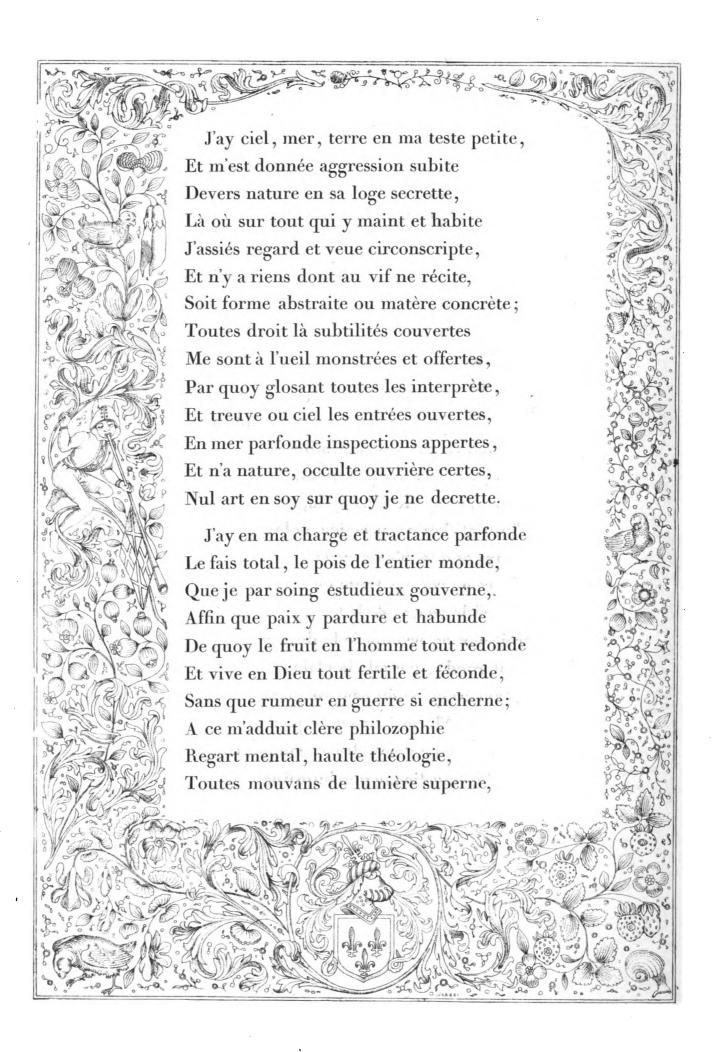


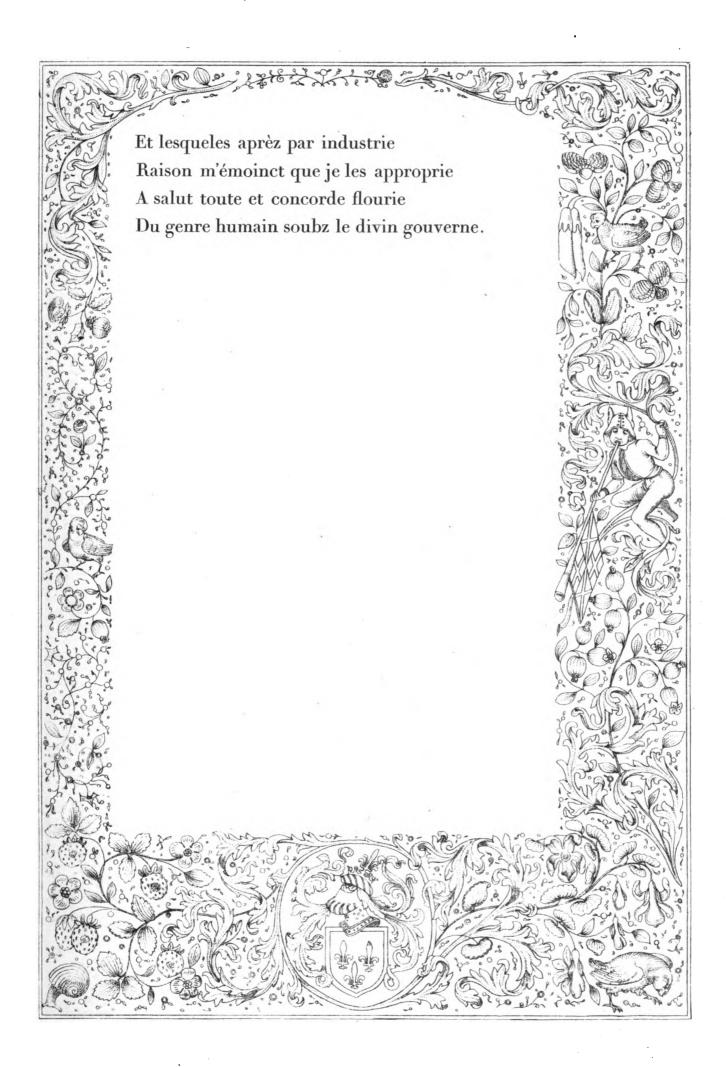


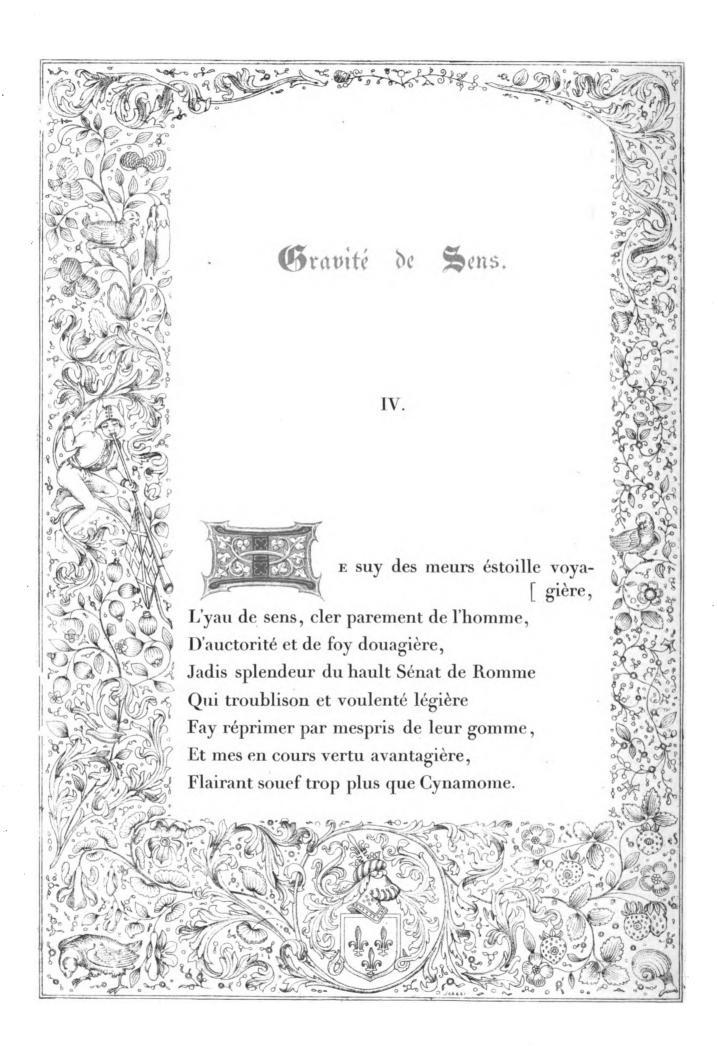


. .

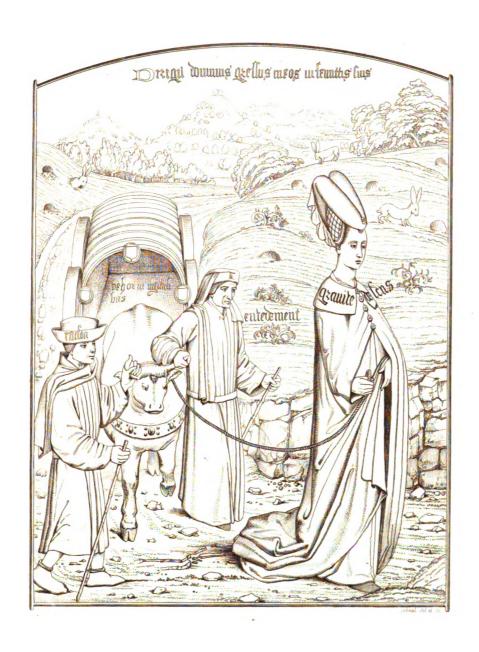




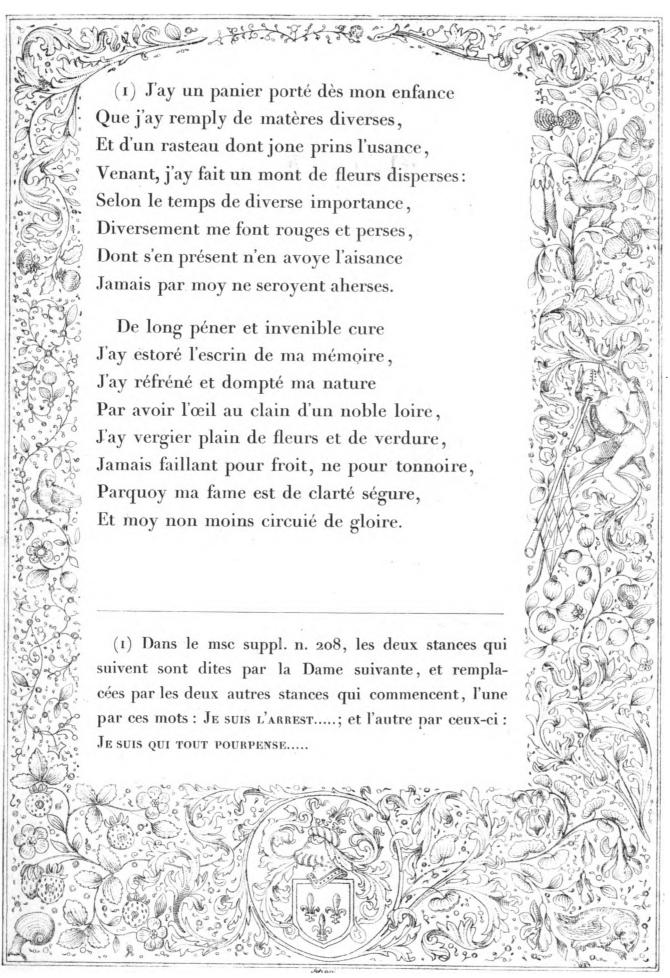


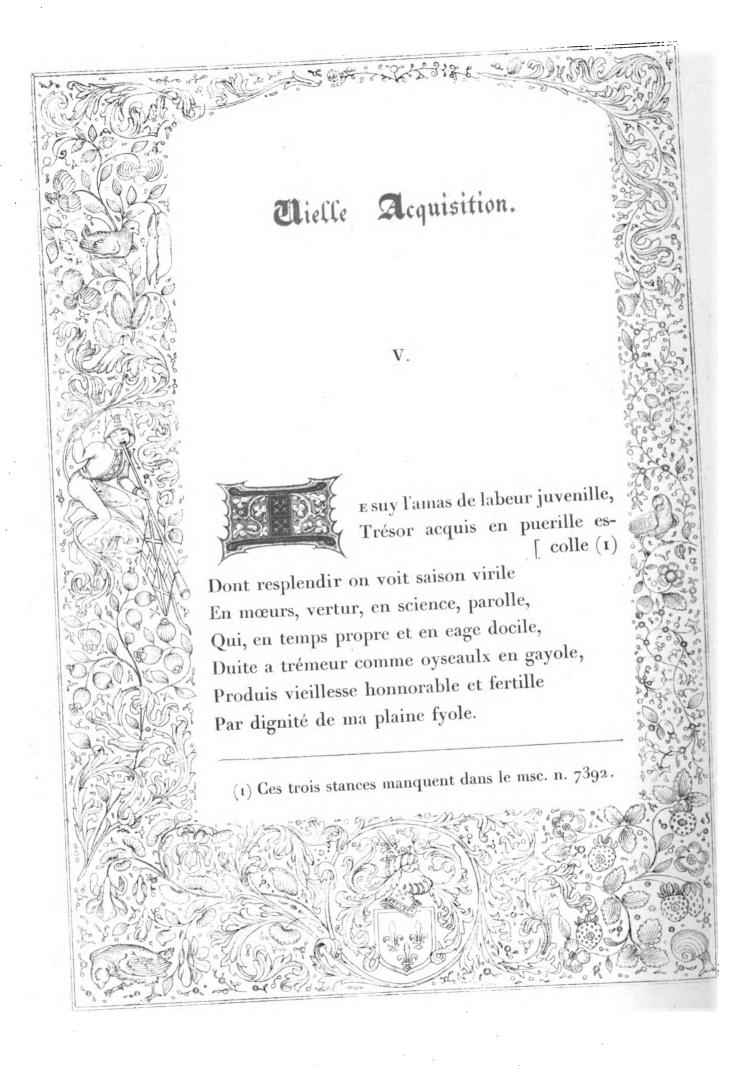


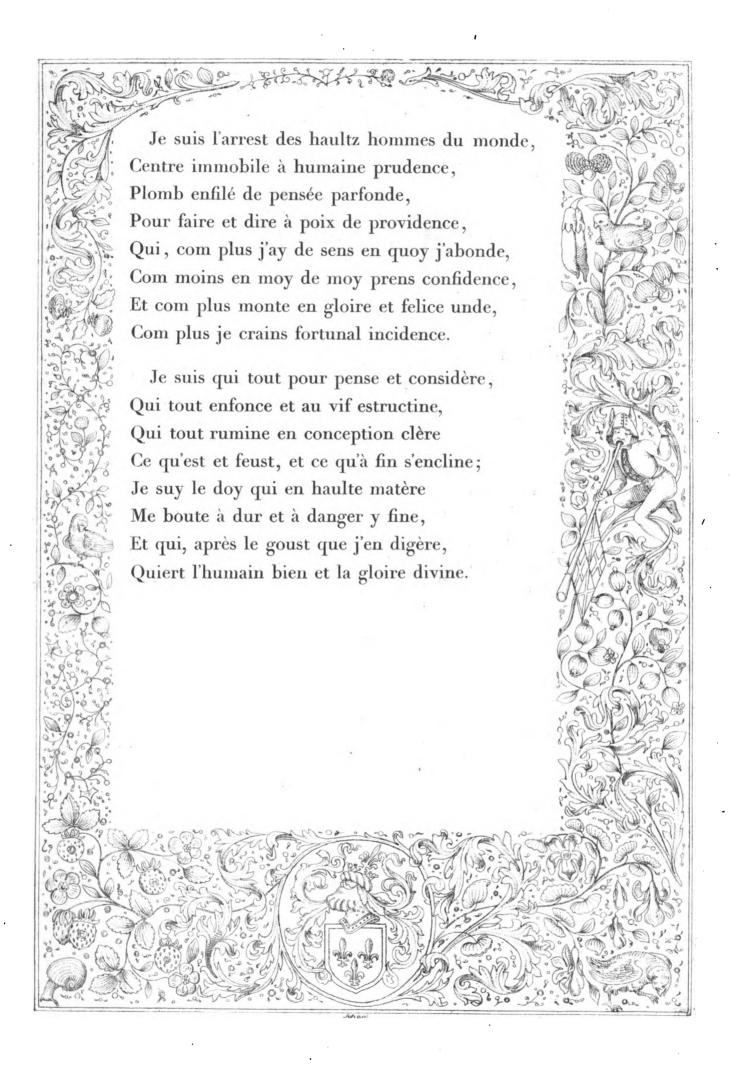
janet

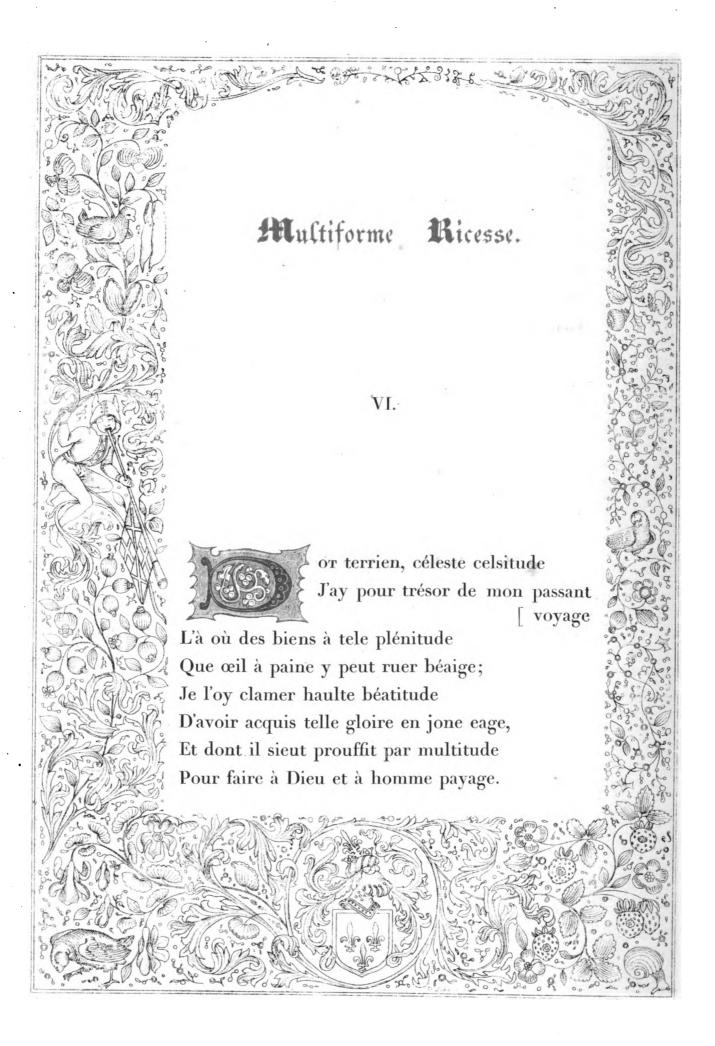


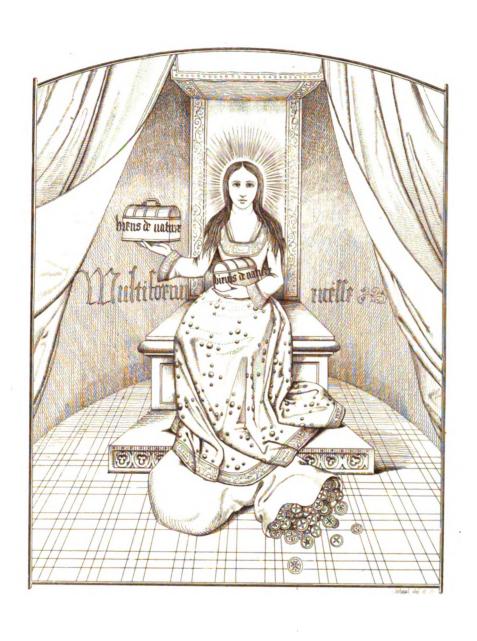
iravite'

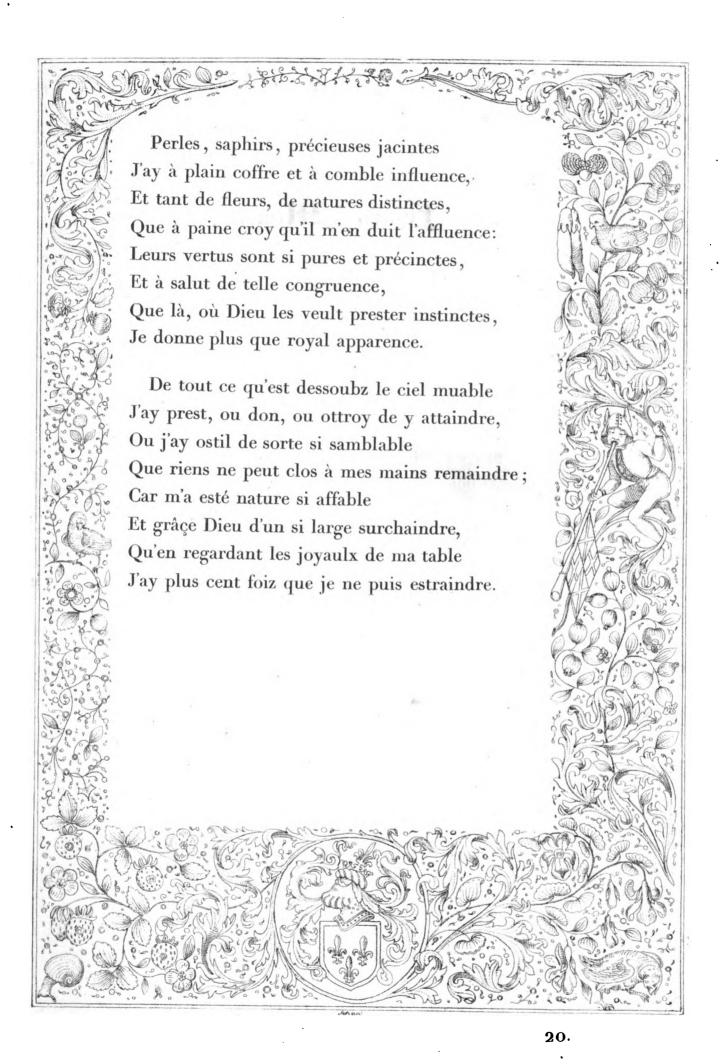


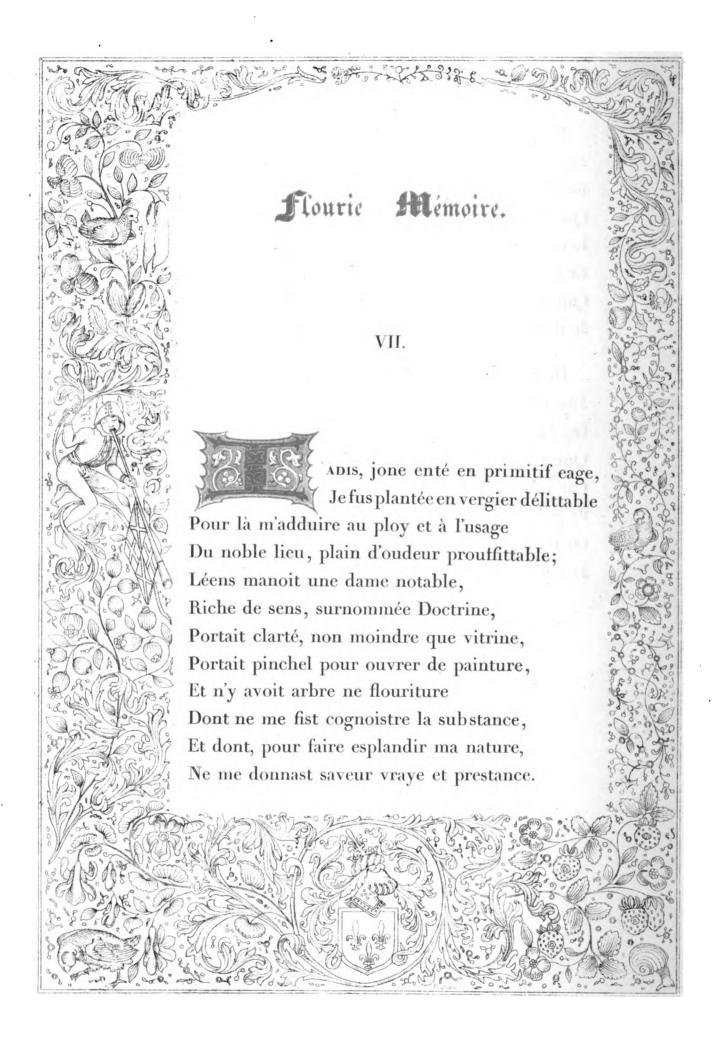




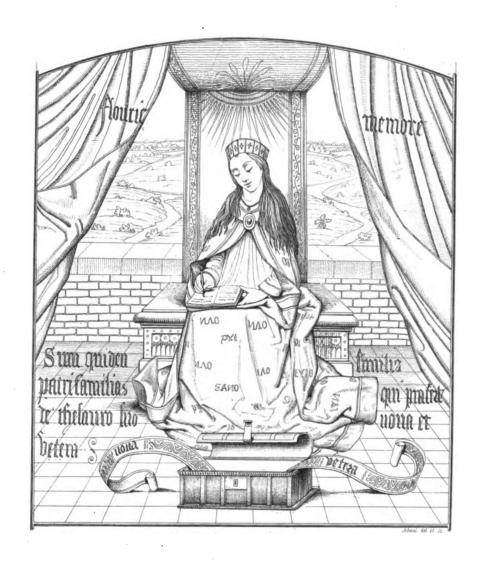




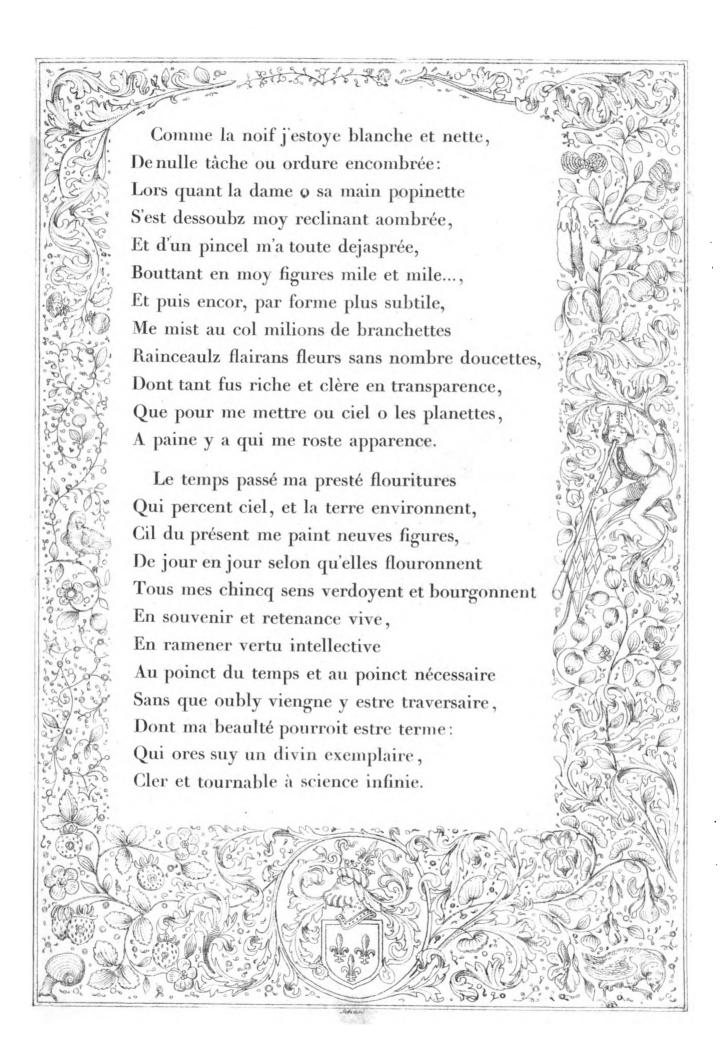


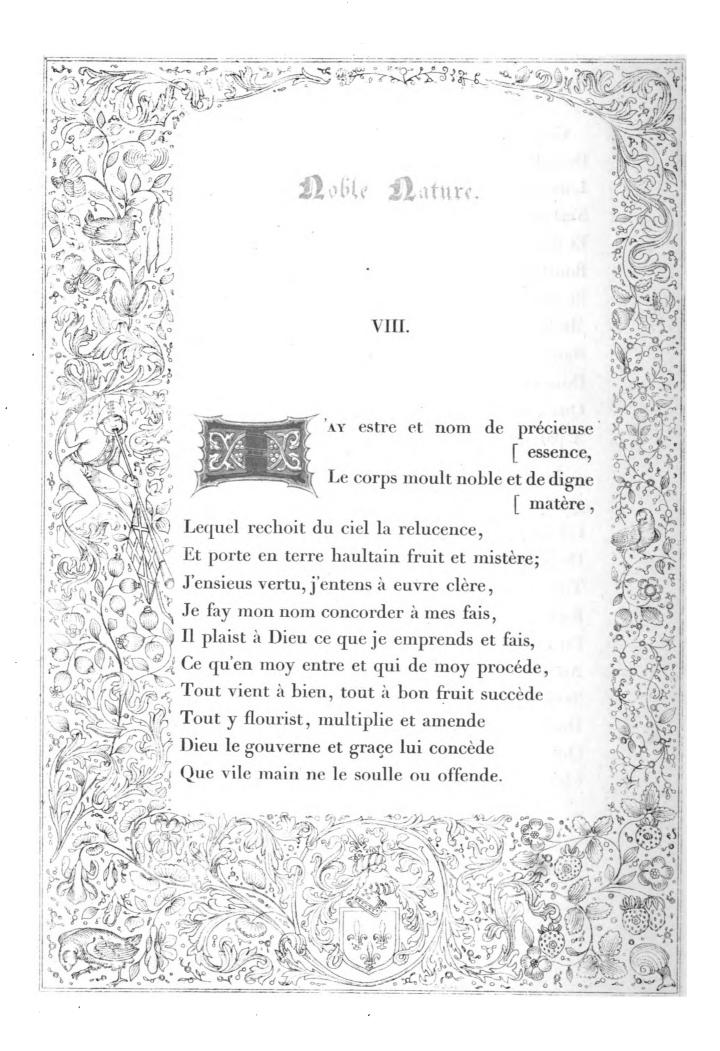


A. csb

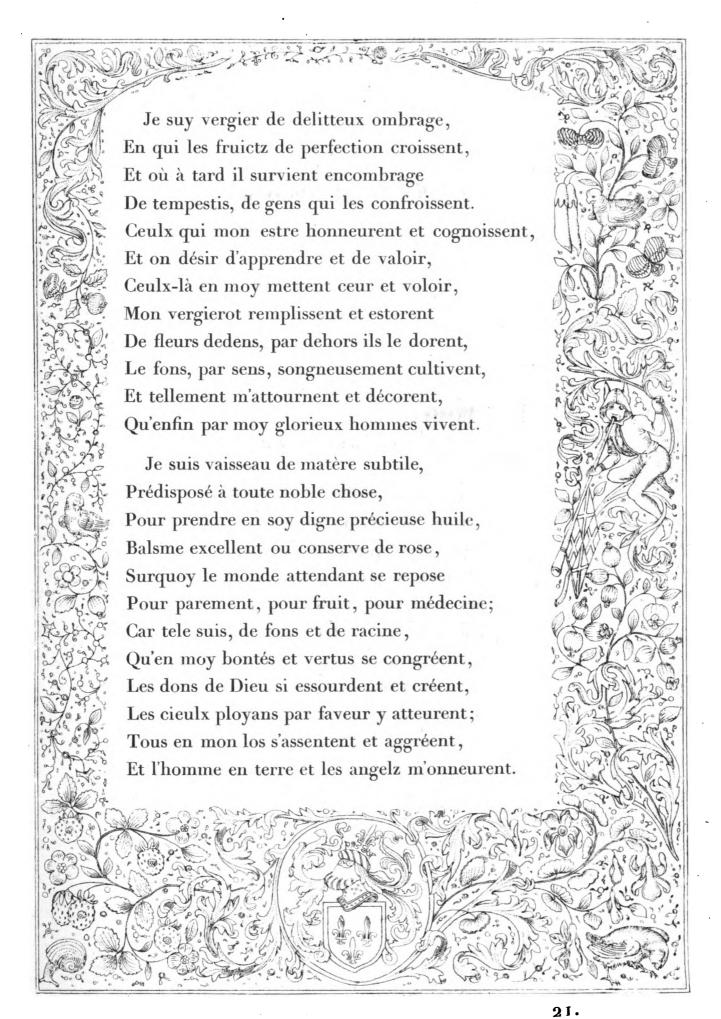


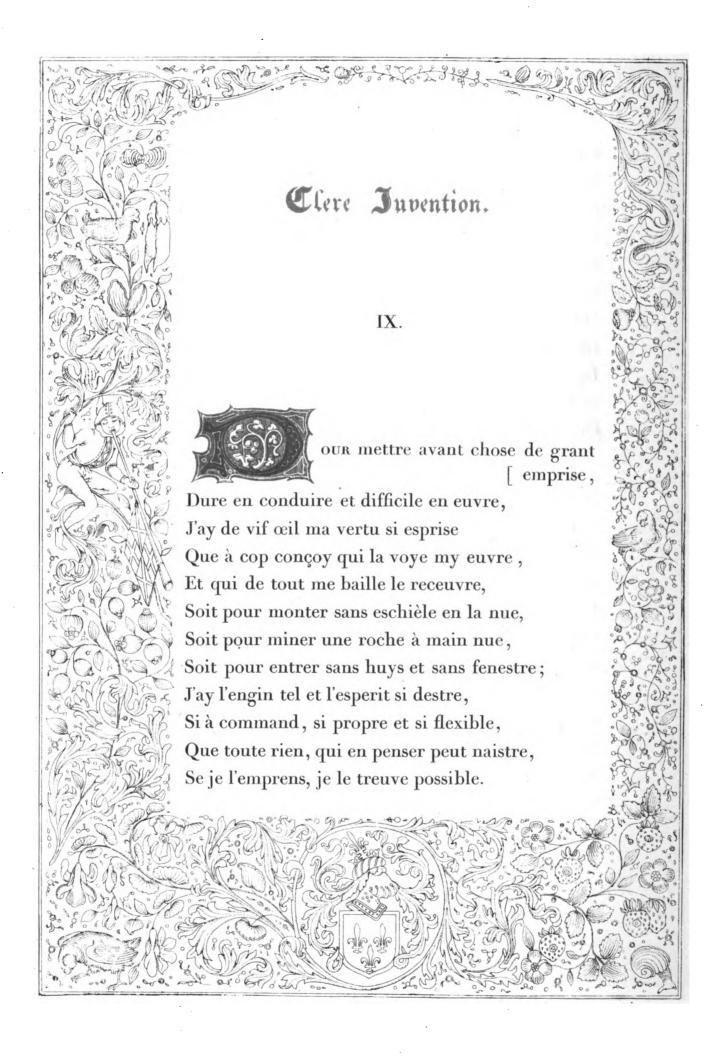
A. dib.

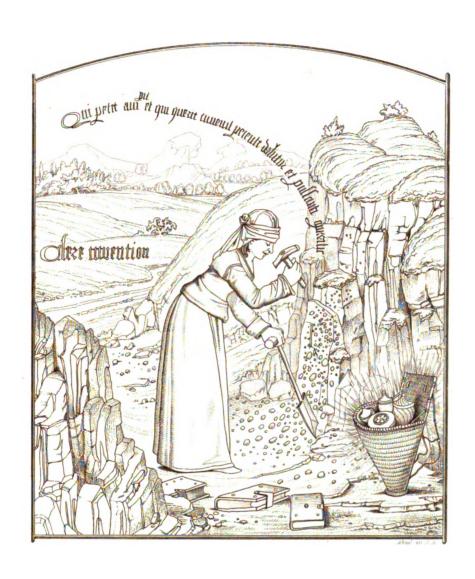


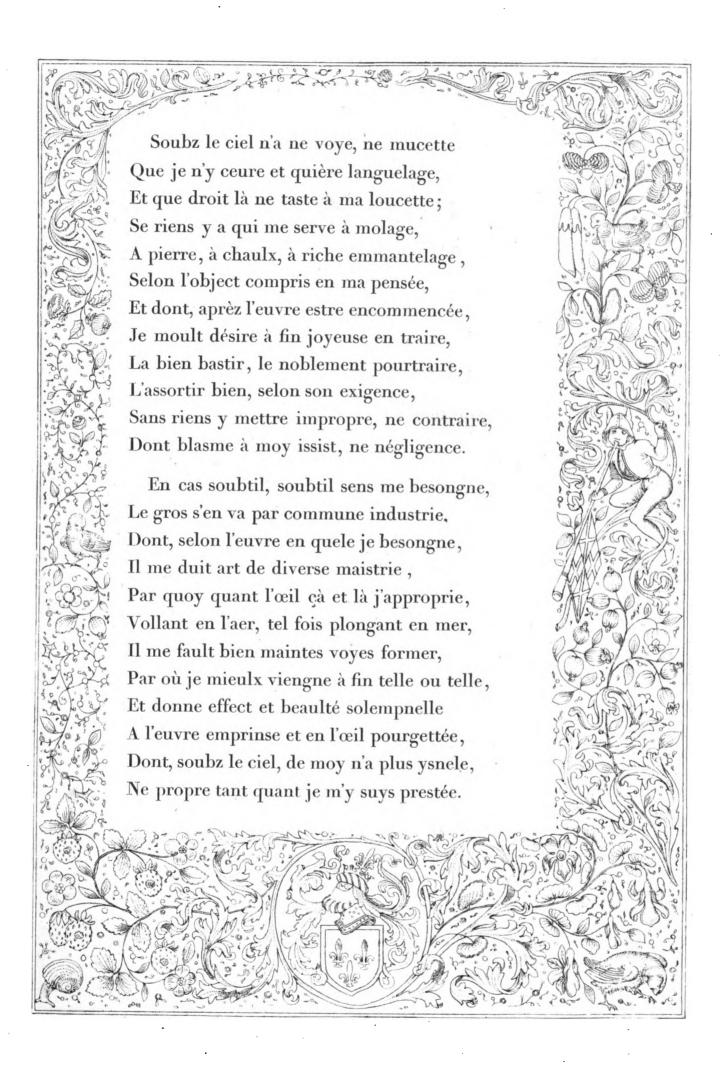


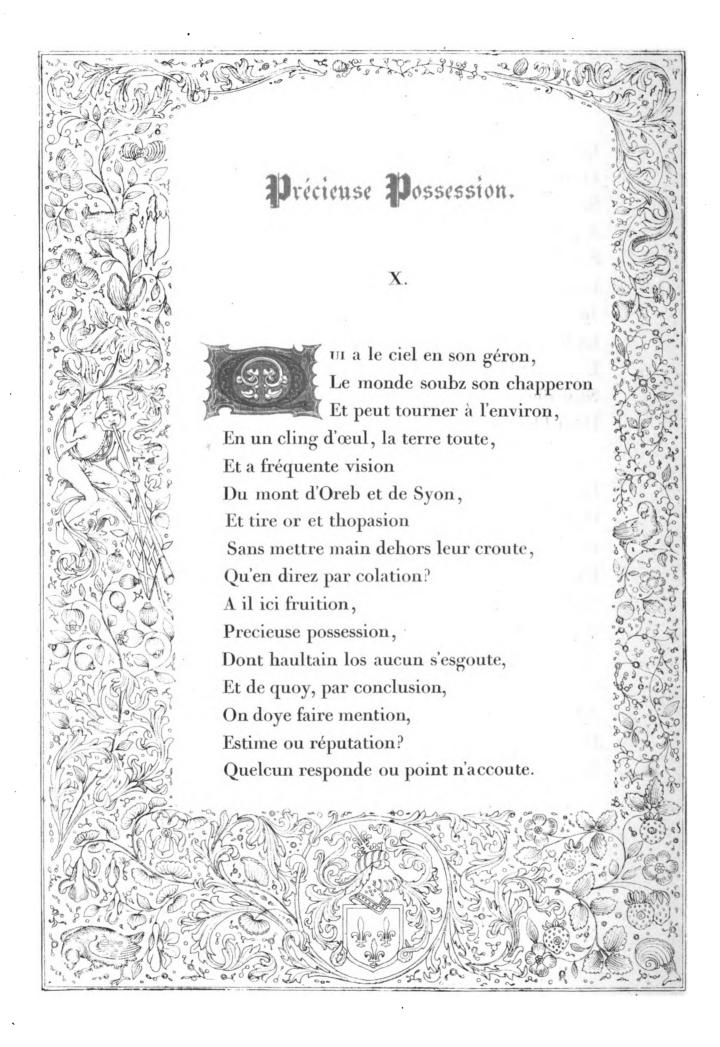


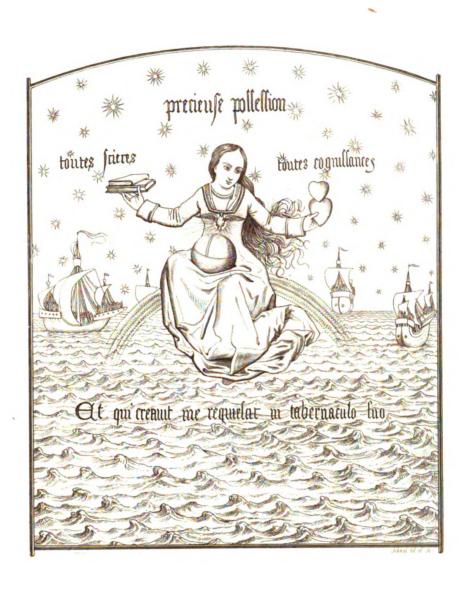


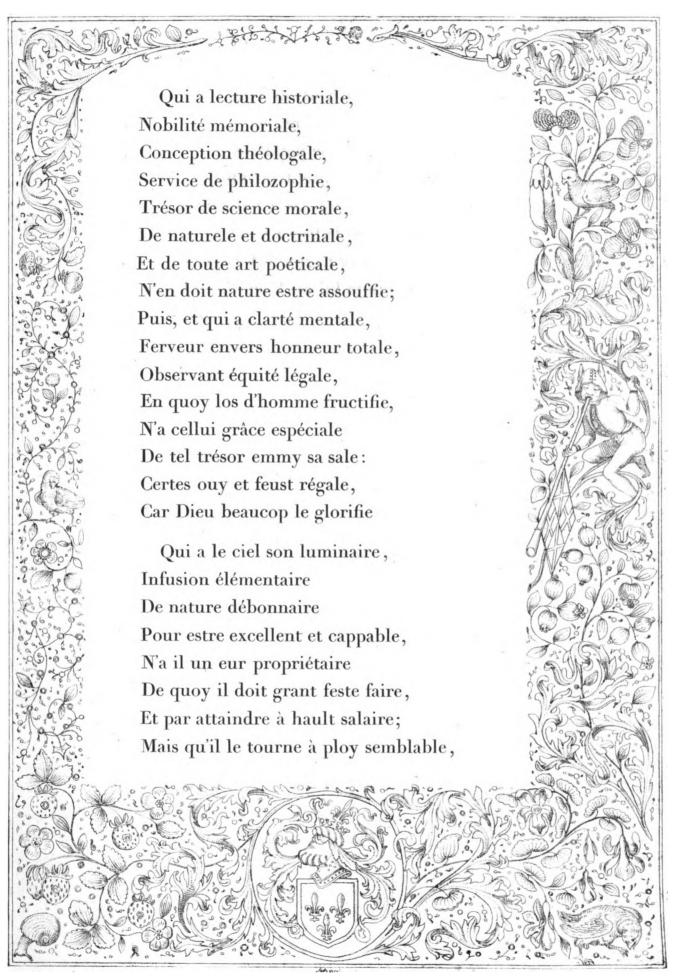


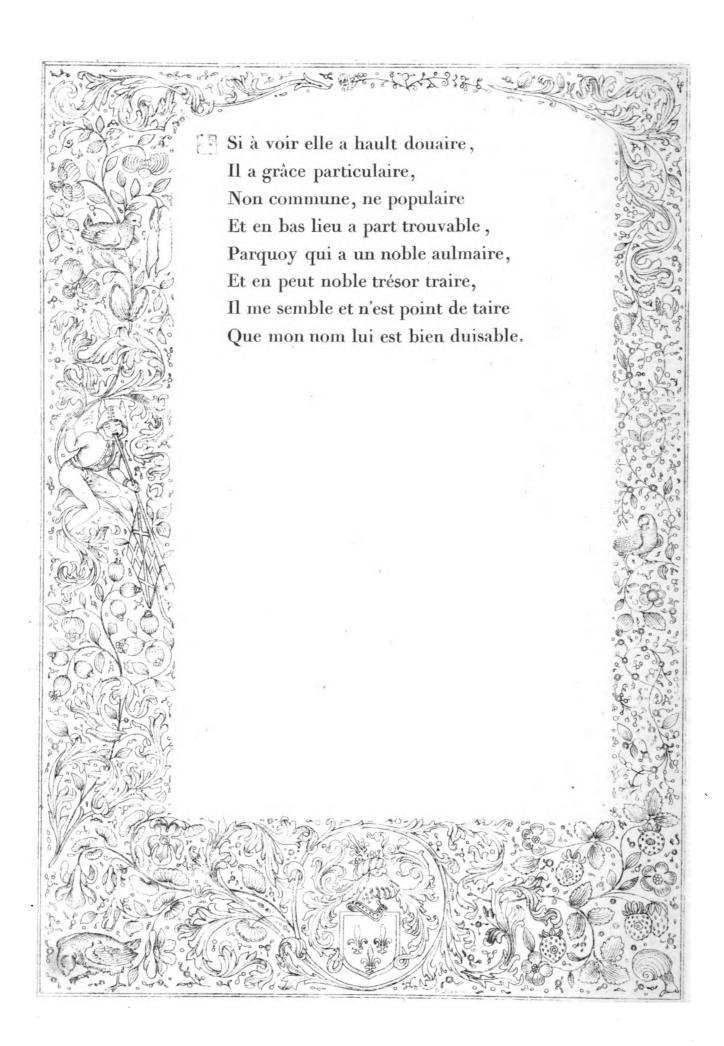




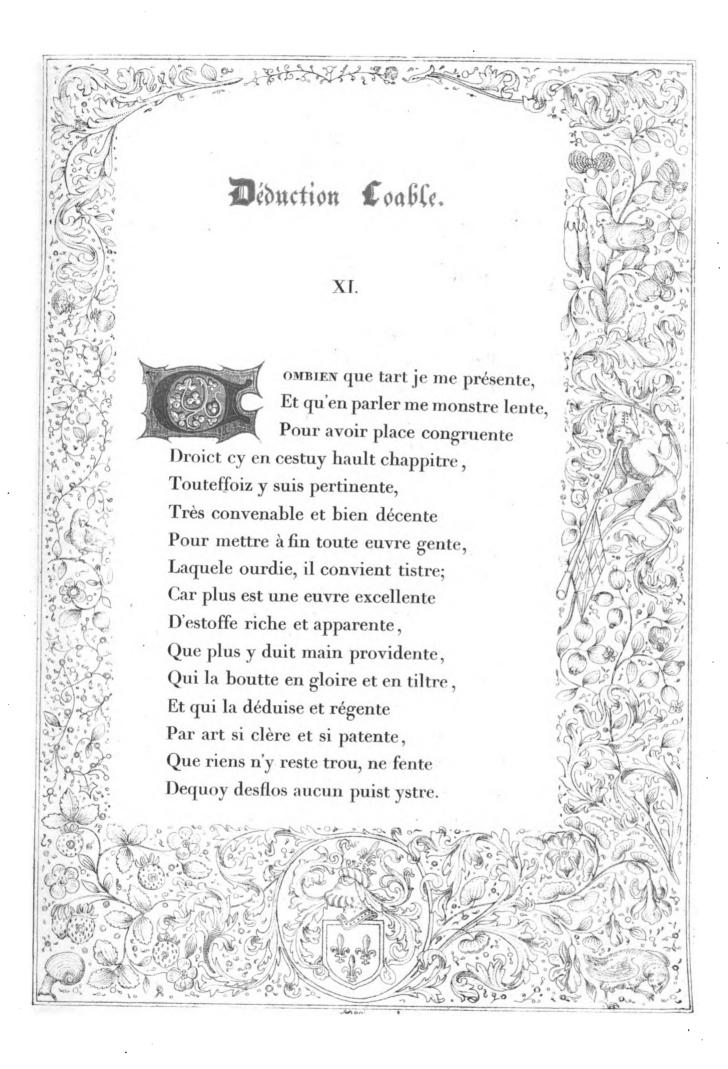


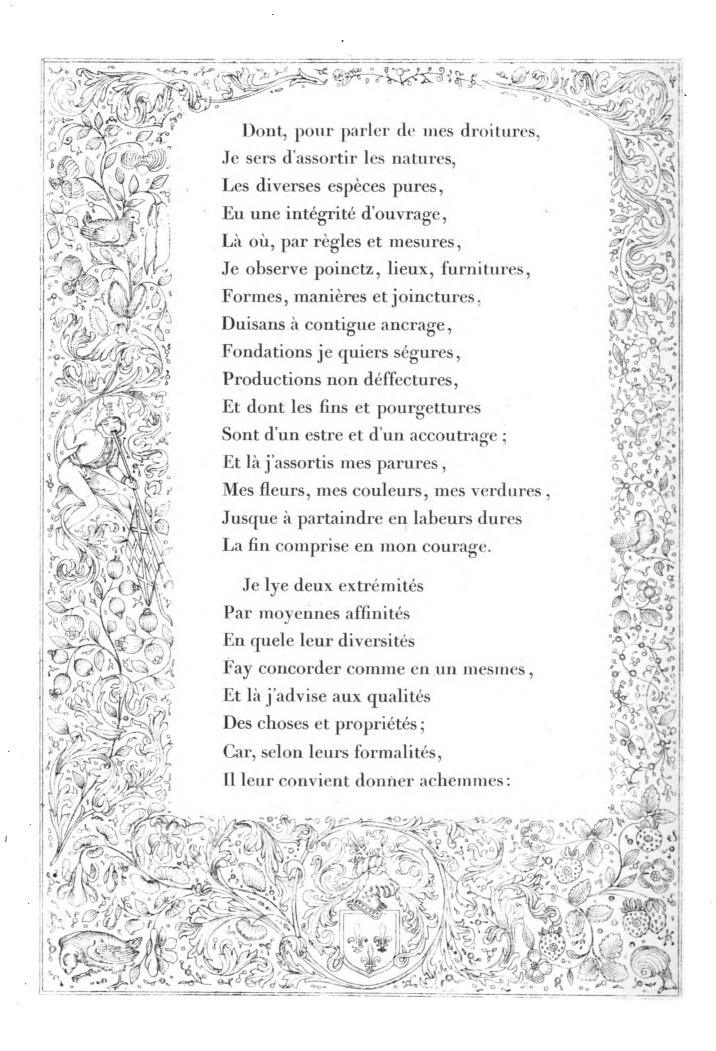


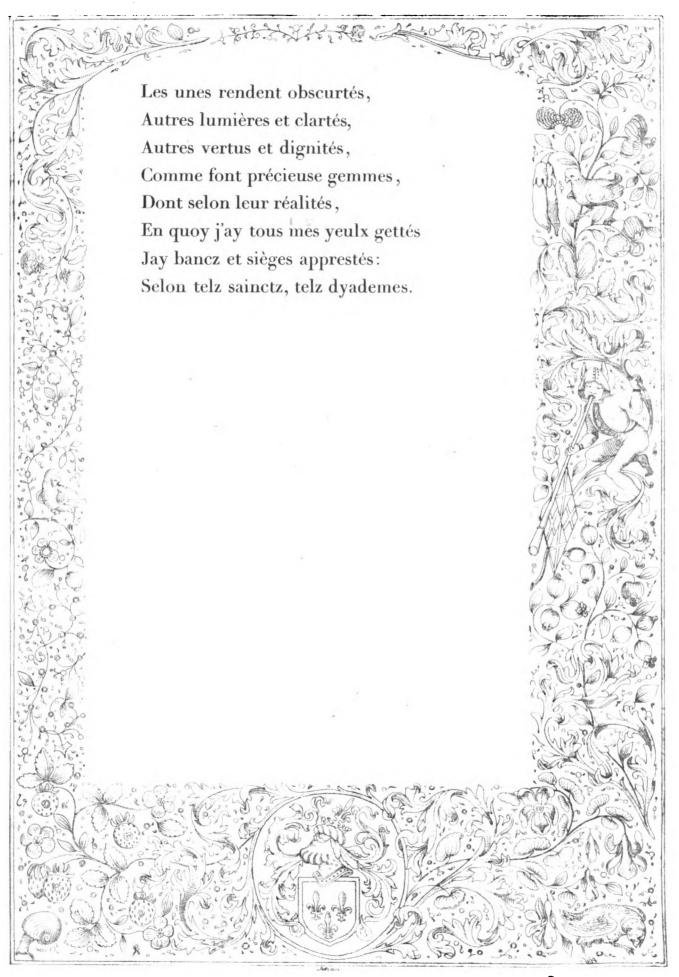


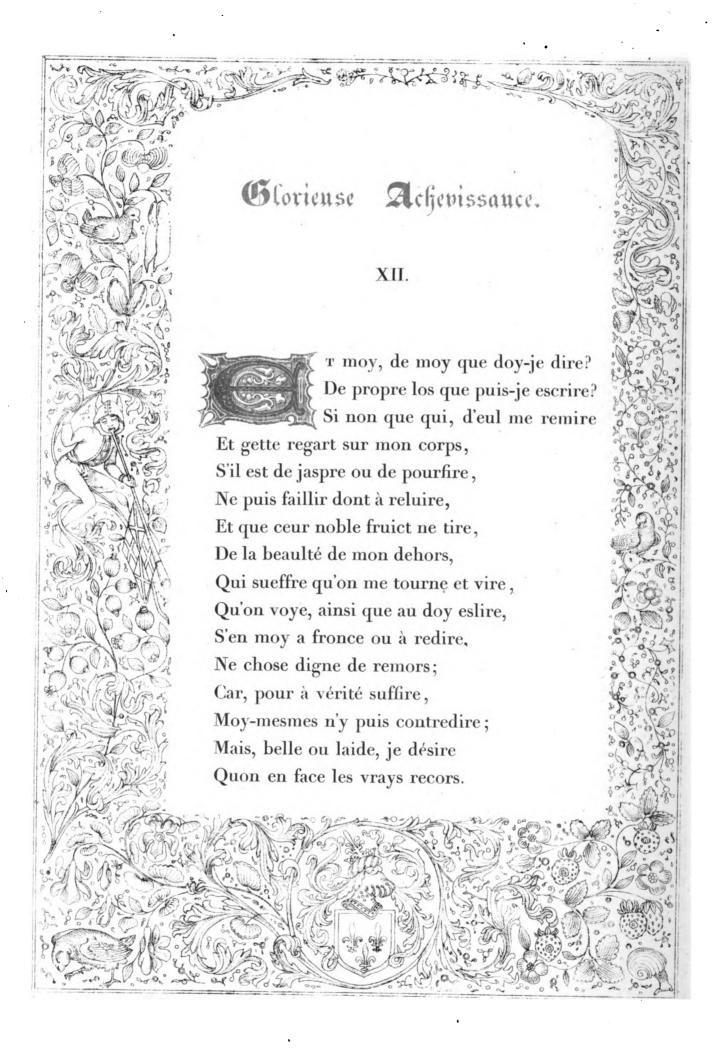




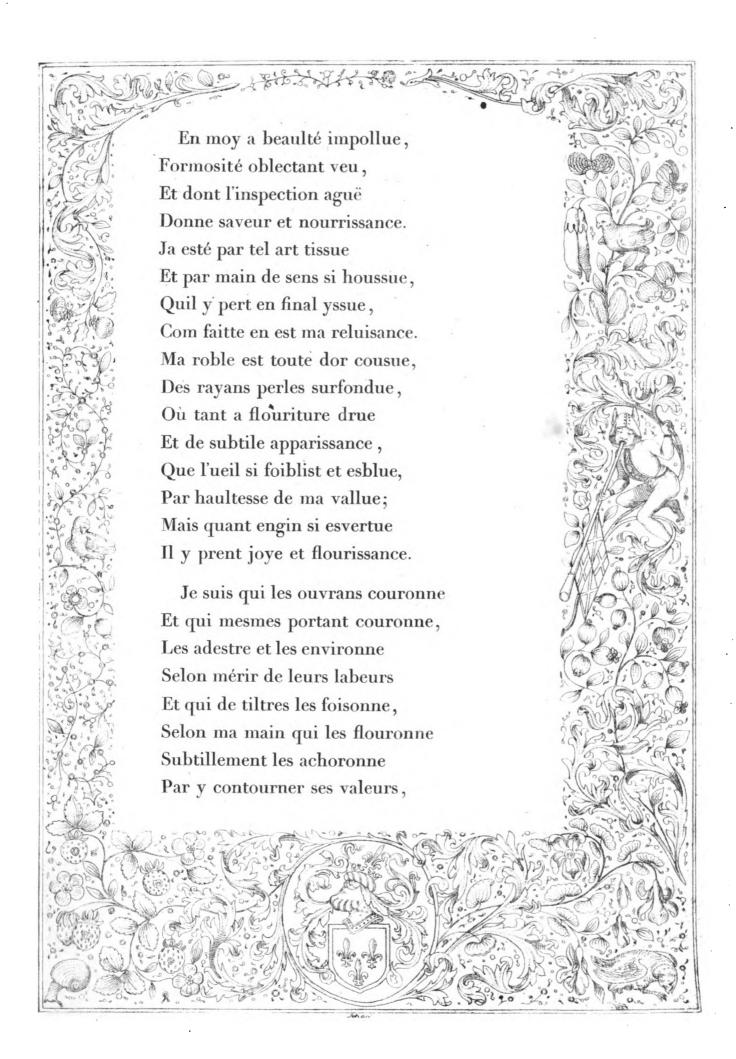


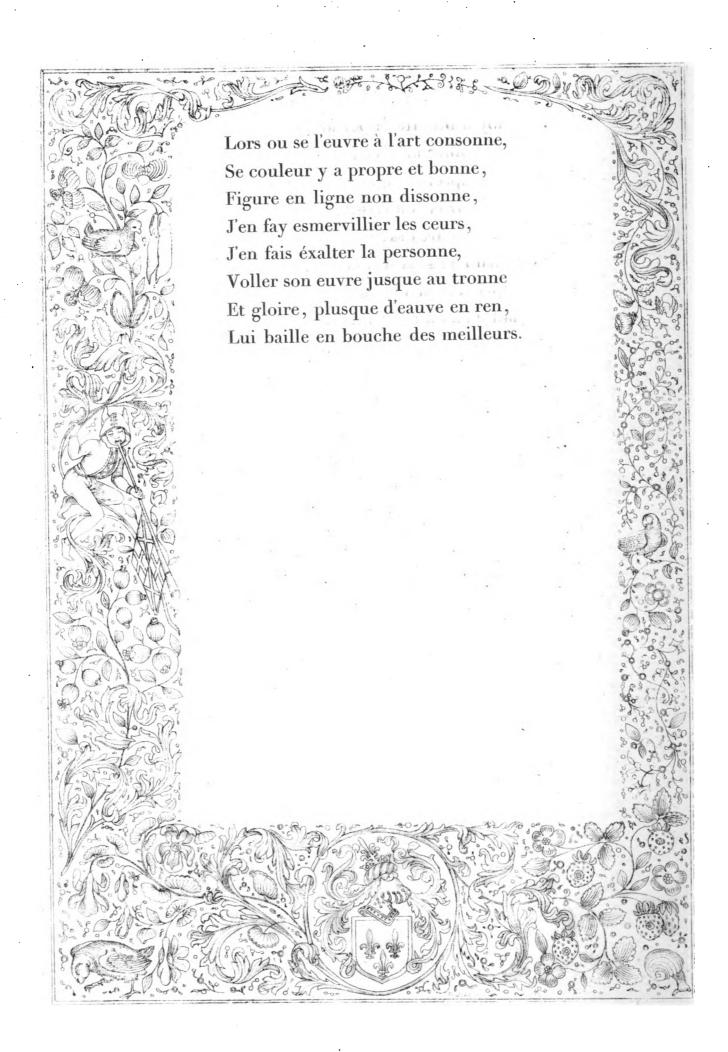


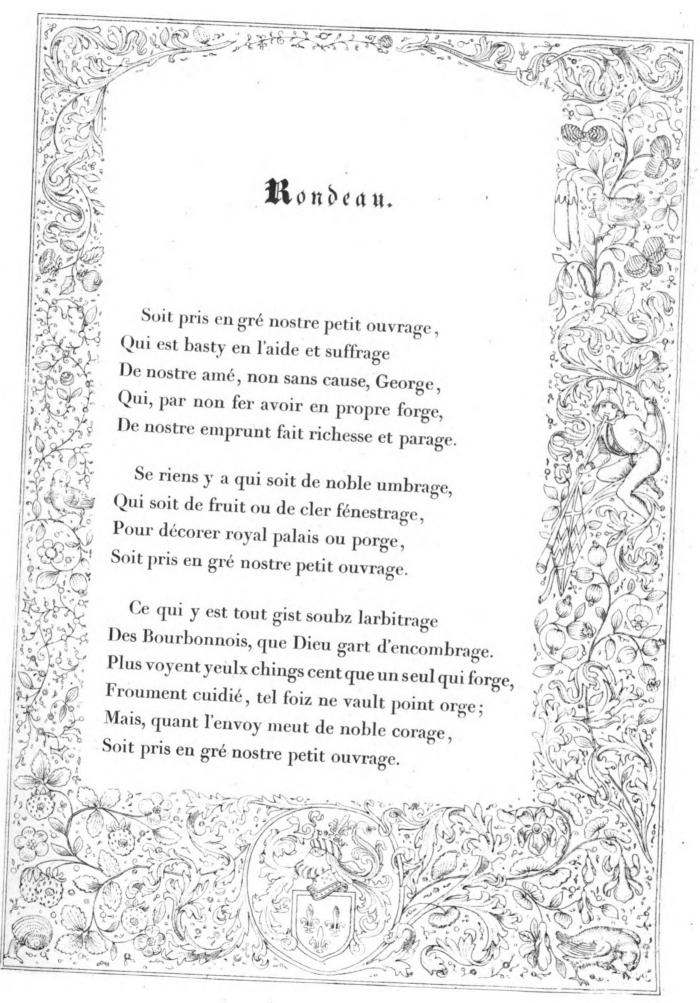


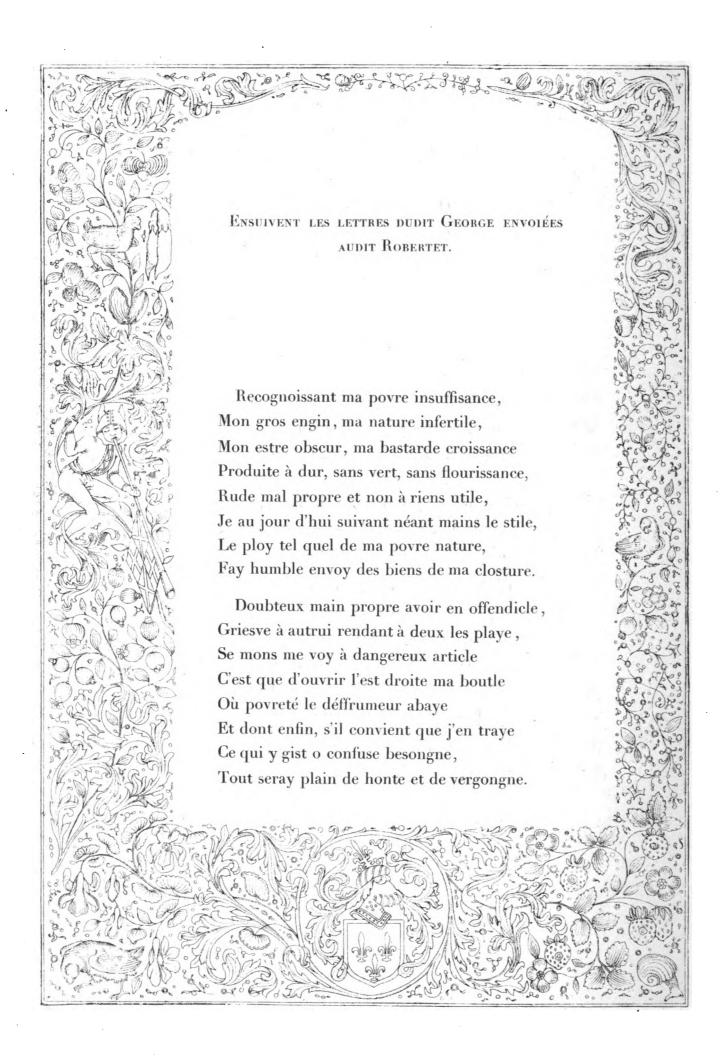


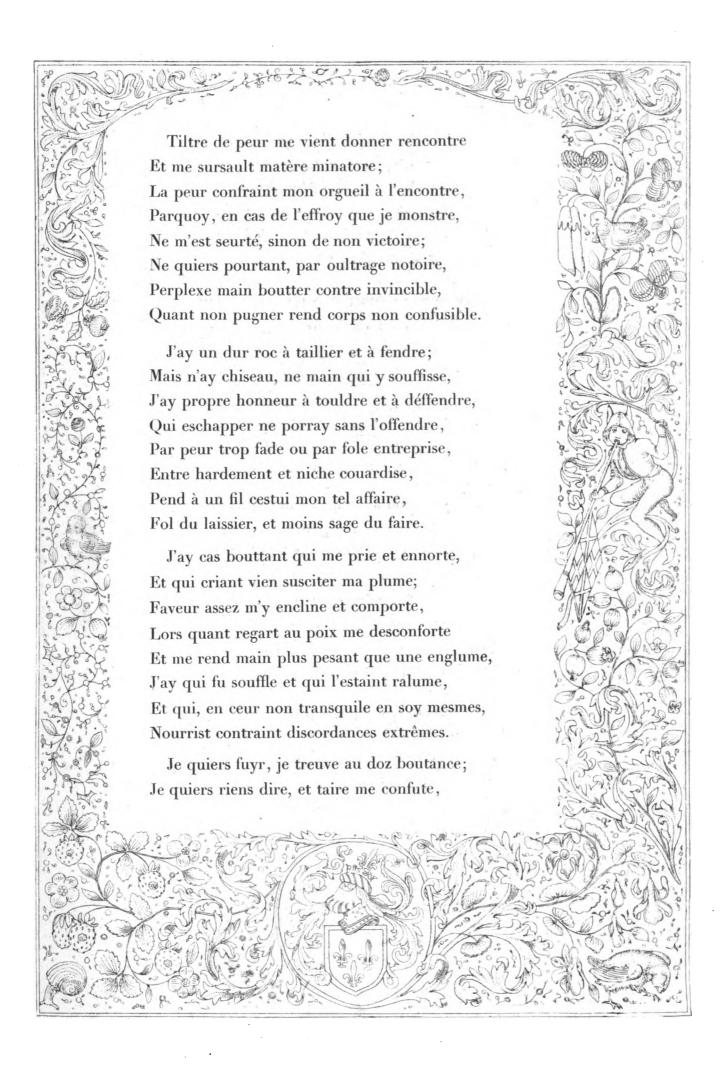


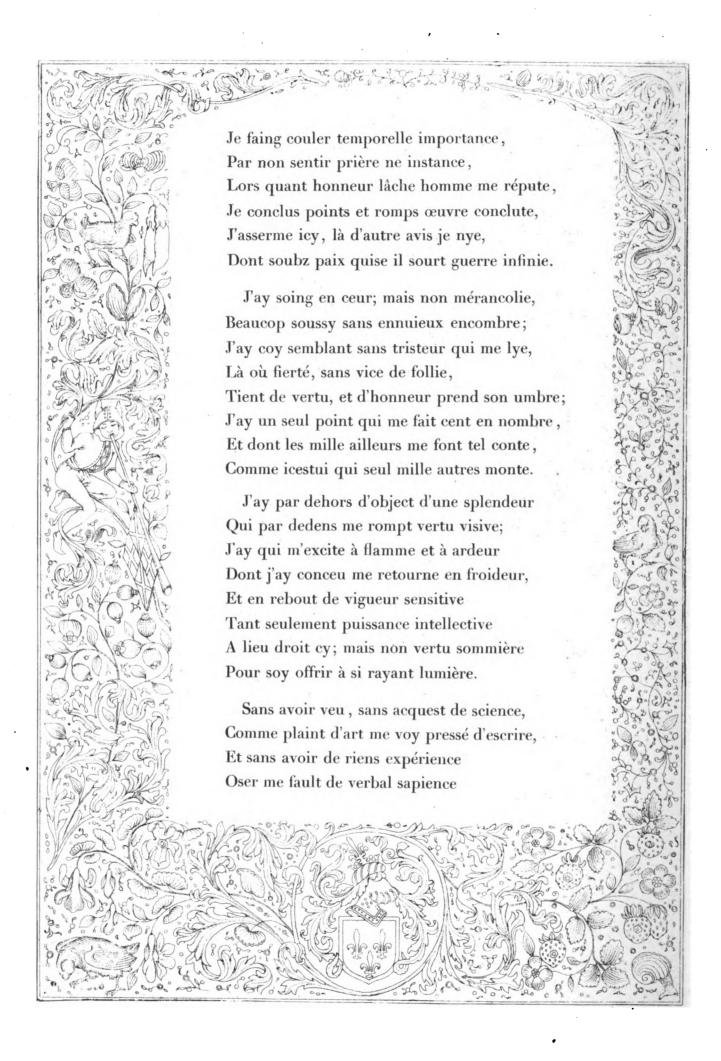


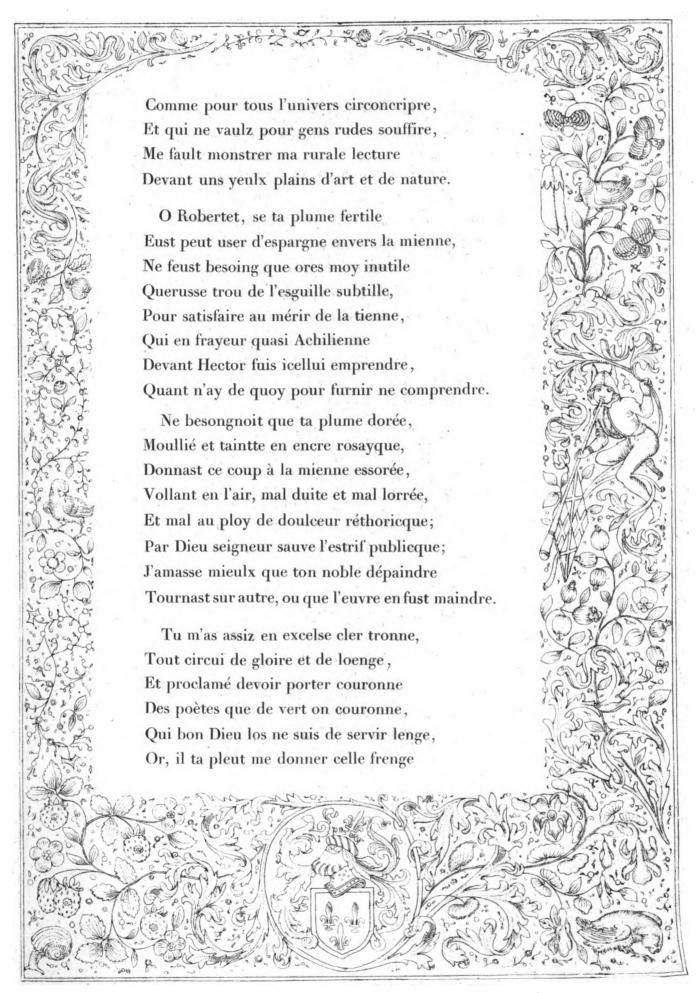


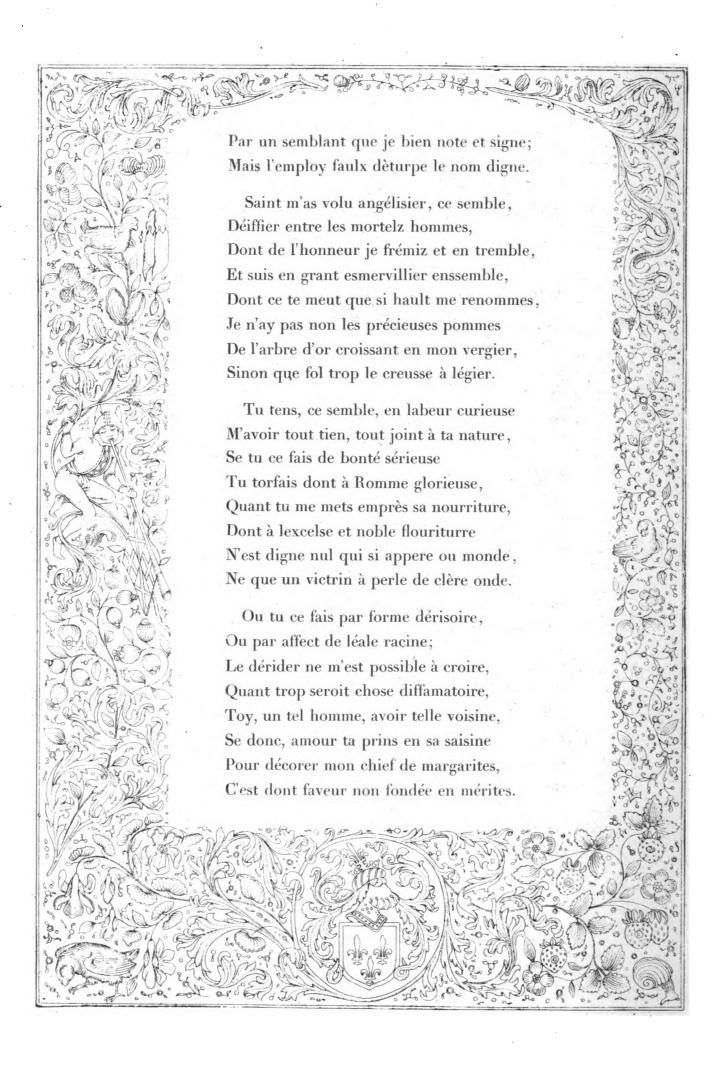


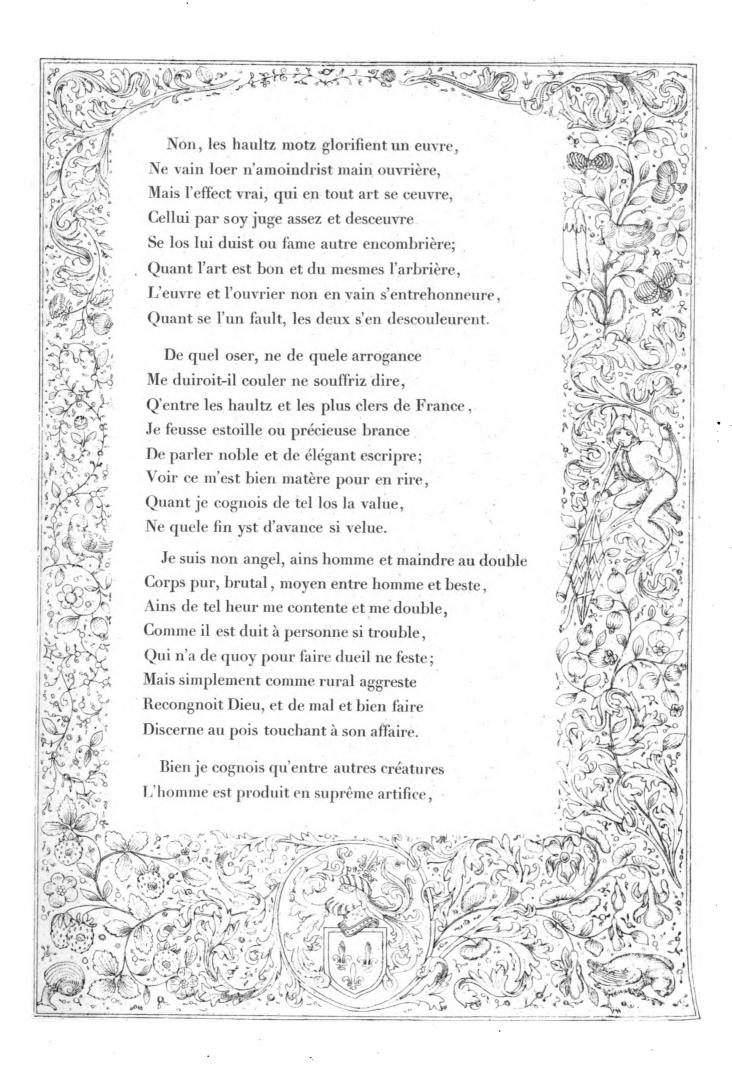


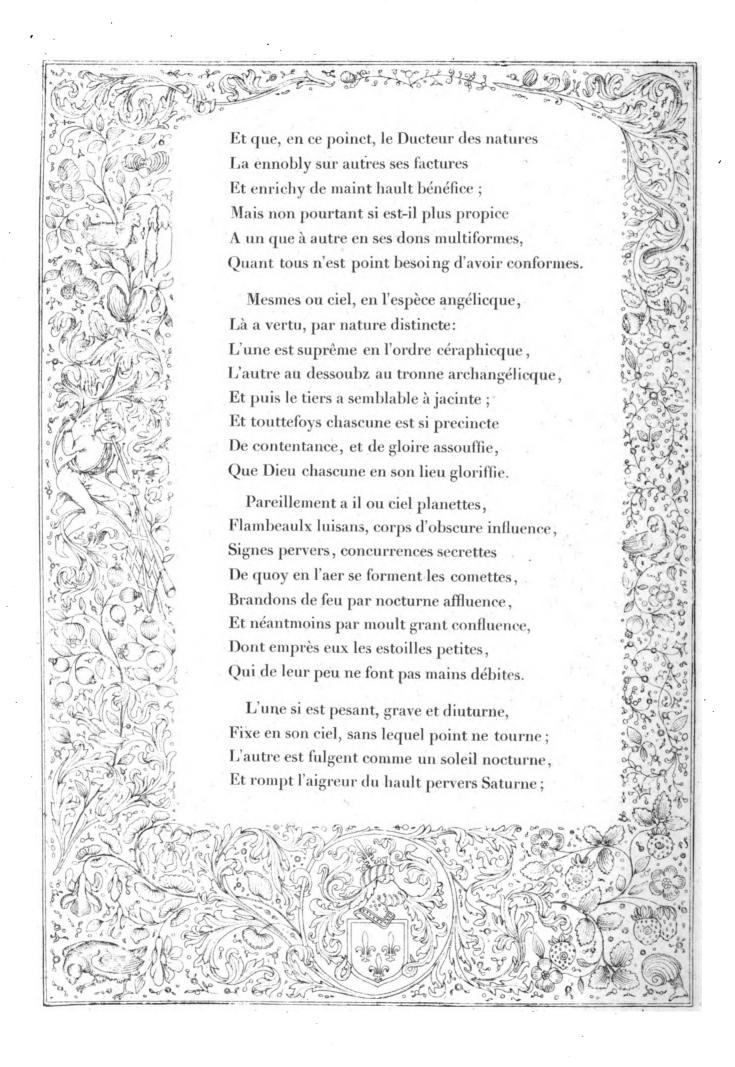


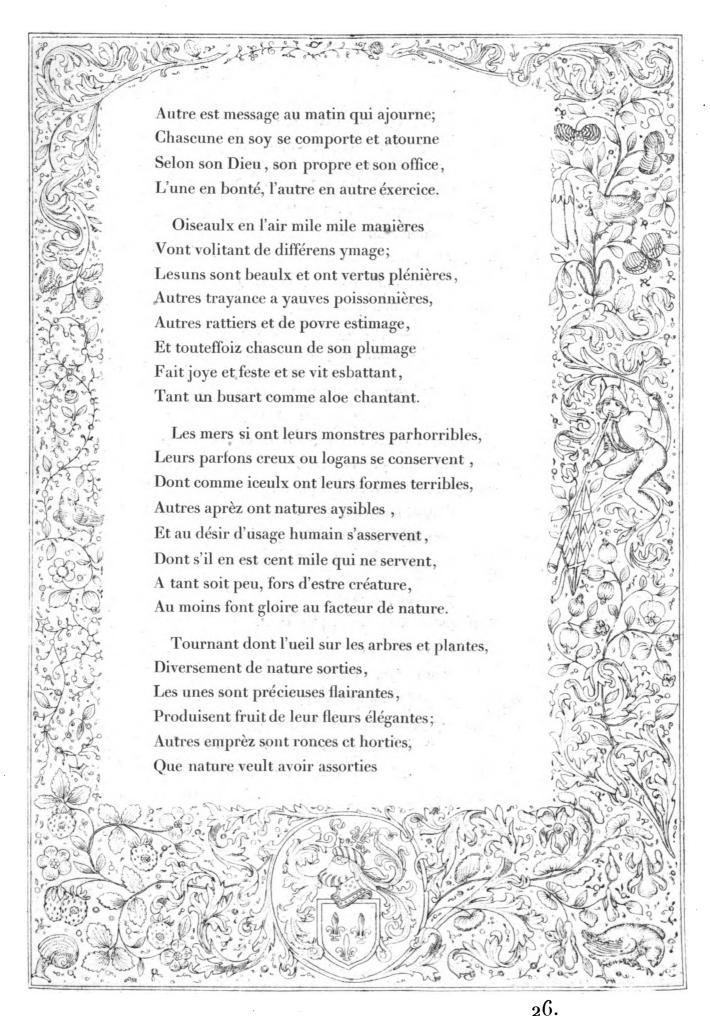


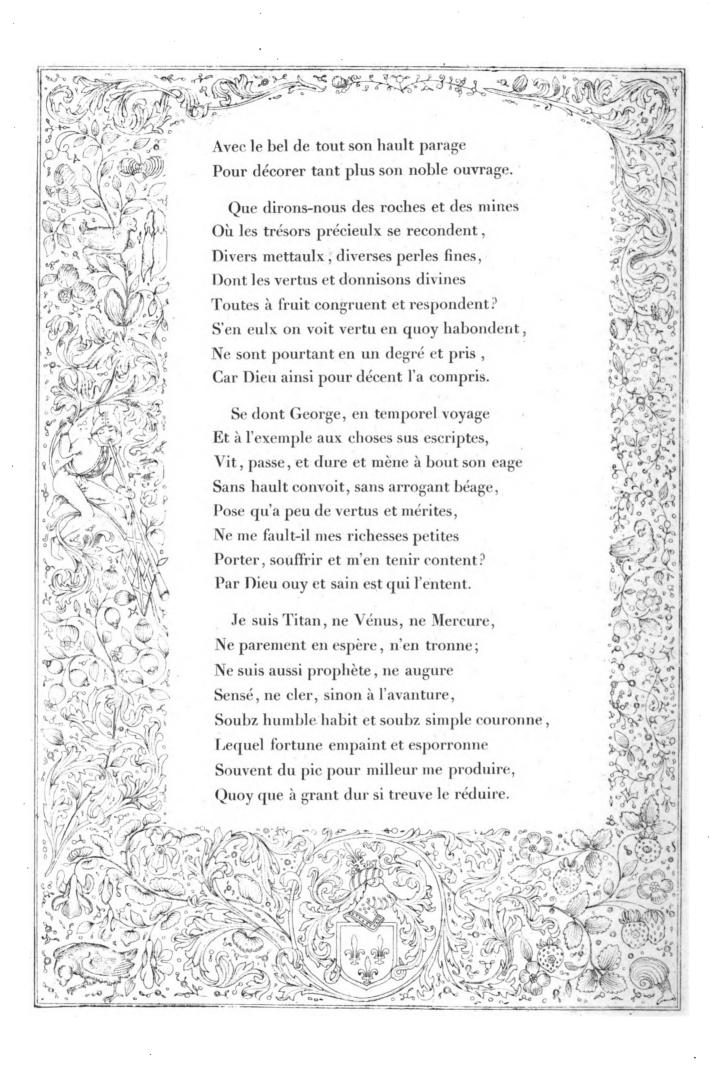


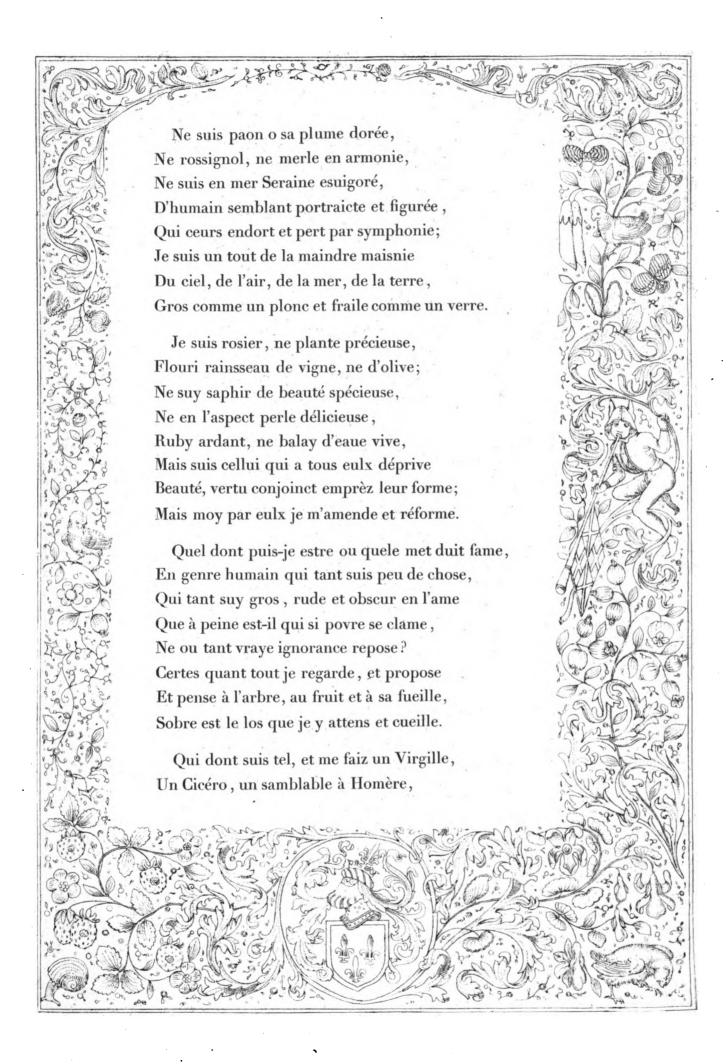


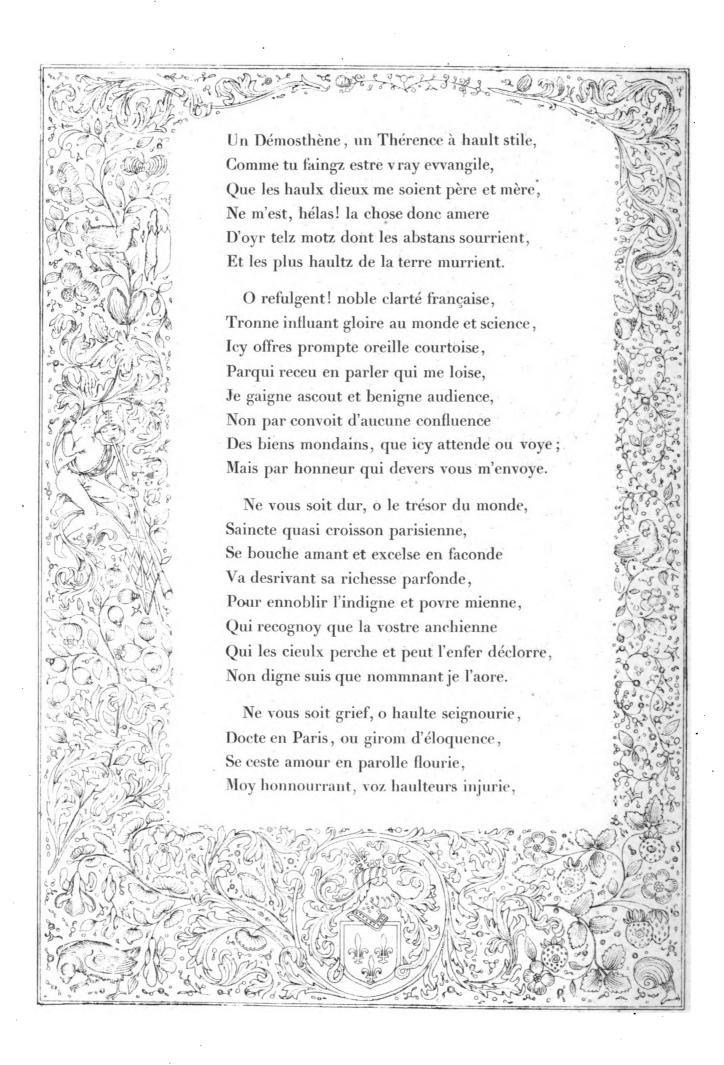


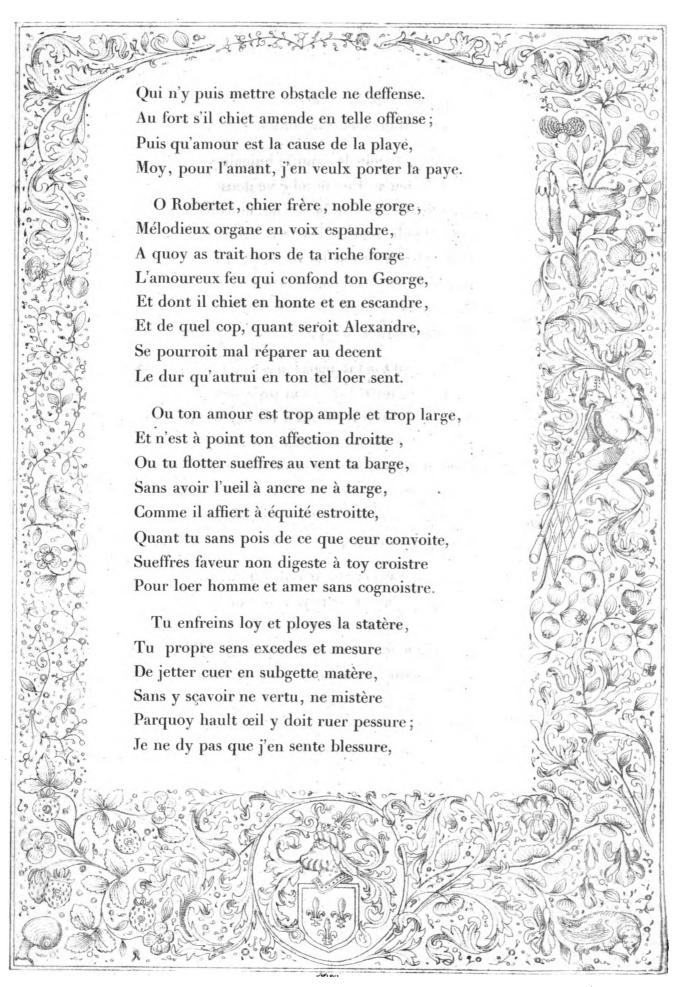


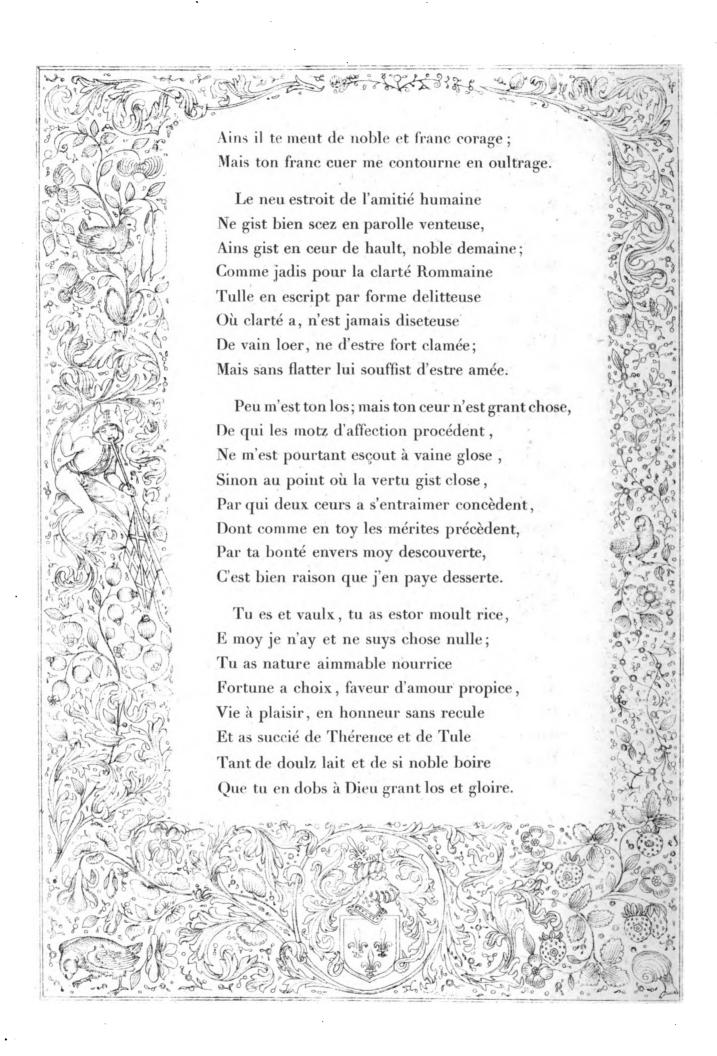


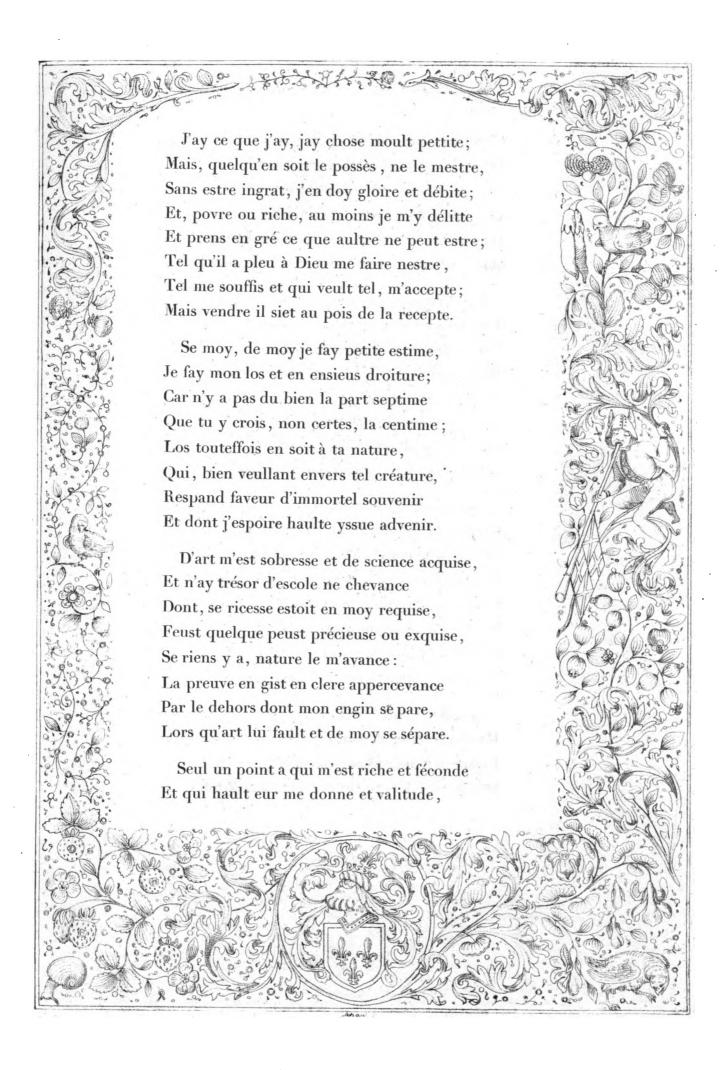


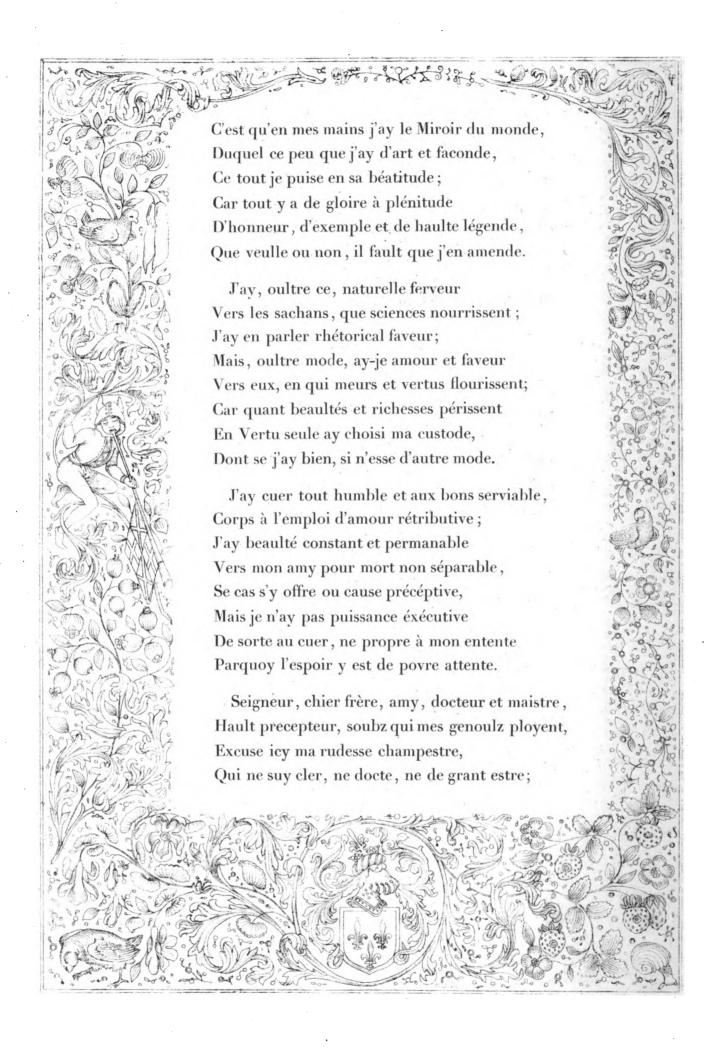


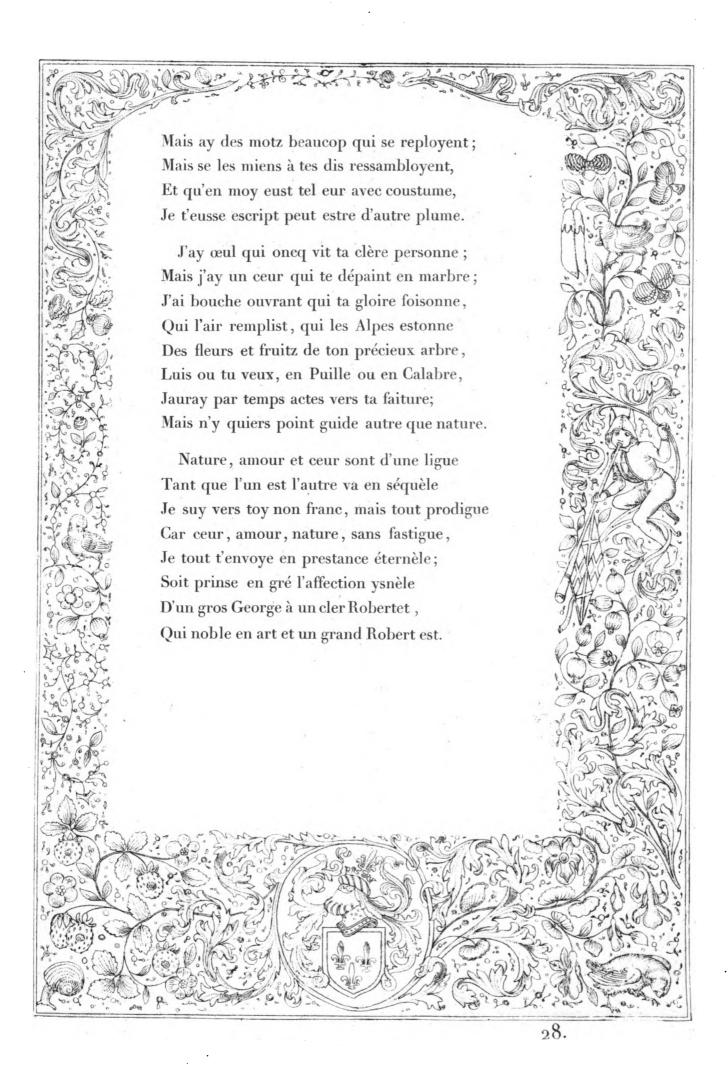


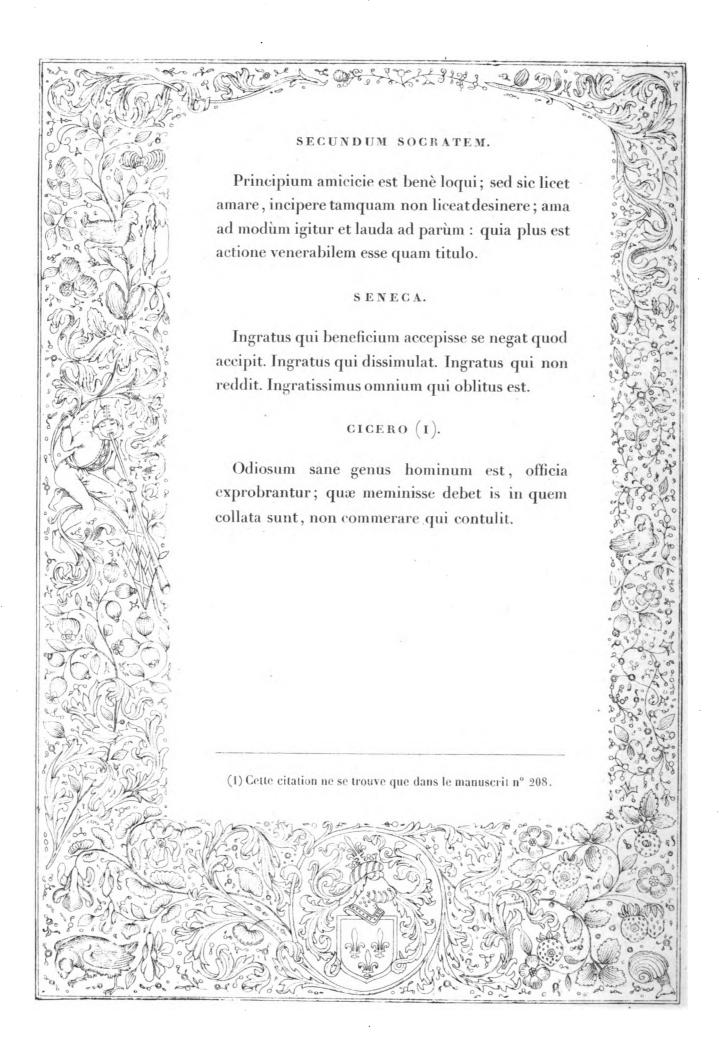


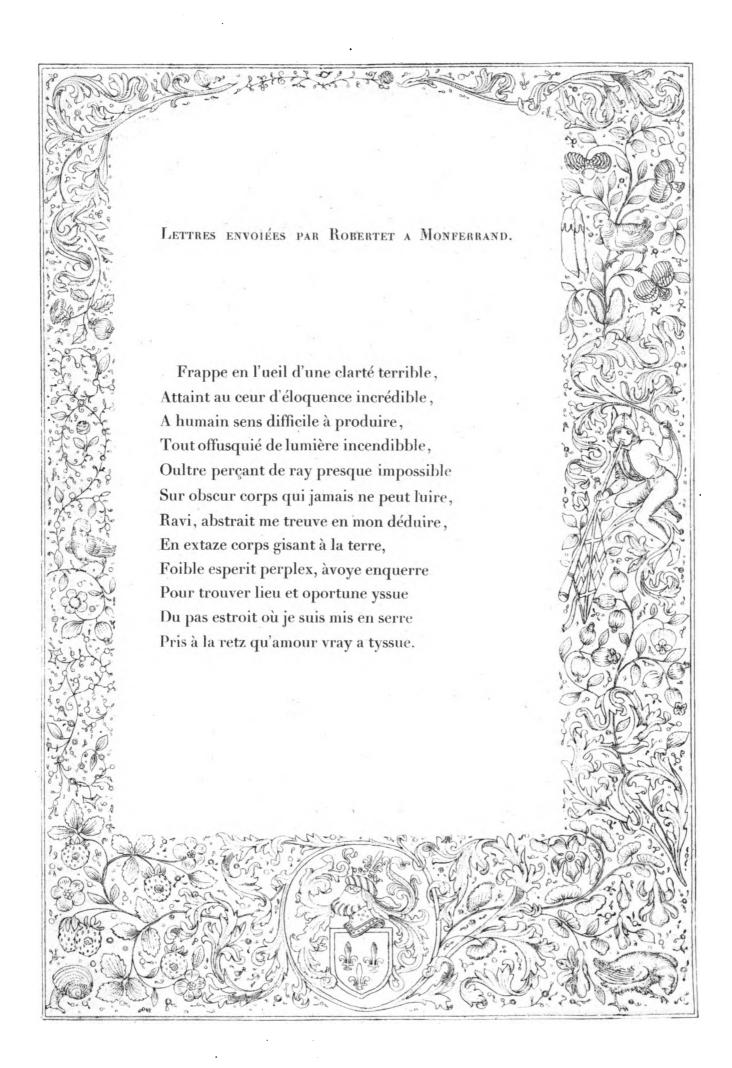


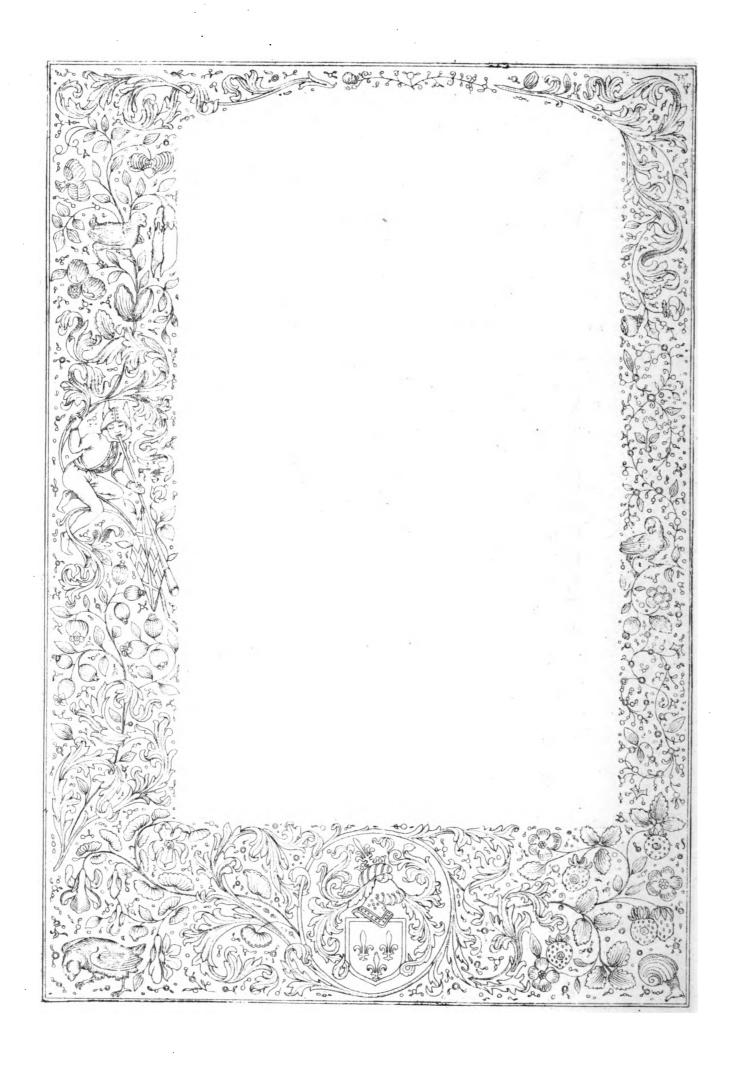












Où est l'euil capable de tel object visible, l'oreille pour ouyr le hault son argentin et tintinabule d'or? Les sens et puissances organiques d'un pur corps terrestre, où sont ils à ton advis disposéz à réciproque euvre à celle surpassant, que puis huit jours en ça tu, ô cler esperit, Monferrant, corps d'homme eureux, amy des Dieux immortels et chéri des hommes hault pis Ulixien, plain de mellislue faconde et courtoisie, ostil et organe des muses, m'as envoyée? Qu'est-ce à ton jugier de cest euvre? N'est-ce pas le trésor dont l'université du monde, mieulx estorée de haulx engins, se porroit facilement assouvir? N'est-ce resplendeur équale au curre Phœbus? N'est-ce son mélodieux en toutes oreilles plus que l'armonieuse lyre d'Orpheus, ouvrans les parfons enserrés ceurs, la tube d'Amphion retentissant? N'est-ce point une ferveur eschauffant à desir de savoir, et l'aguillon incitatif de mieulx valoir? N'est-ce encoires l'eaue et doulz ruissel sourdant des inexpuissables fontaines d'éloquence? Nest-ce la Mercuriale fleute qui endormyt Argus, et n'est-ce l'existence scientifficque qui souffiroit pour unes Athenes refaire? Nest-ce un presques divin spectacle entre les hommes de sa vocation que ton George, ô Monferrant; si est voir et plus assouvy corps et entendement d'homme que langue ne peut exprimer. Doncques à présent que me l'oist-il, qui suis aveugle de sa clarté, tellement que ne puis traire mon regart contre la lumière de ses clarescentes euvres et rescriptions; car pensant seulement à mon fol hardement dont l'ay provocquié par ma légière témérité dont tu fus cause primitive, et l'ennorteur qui m'as à ce contraint. Telle honte m'esprend,

telle confusion me charge et tombe sur la face, que je n'ose lever l'euil en l'aspect de ceulx qui me cognoissent: et n'oseray jamais applicquier main aprez si noble plume, aprez si hault historien, aprez tel précepteur de totale escripture. Ce ne suis-je mie, ô Monferrant, à qui l'envoy des Douze Dames appertiengne, qui ne vis oncques de leur affaire que par loingtive récitation, mal comprise? Mais ton George, c'est le bras dextre, éxécutif de leur traditive, leur consistorial sécrétaire, cil qui en euvre met les gemmes de leur précieuse mine; c'est l'inquisiteur et lustrateur de leurs infinis abismes et parfons secretz, qui est de leur conclave et estroit conseil; à qui elles sont, non pas seurs ne norrices seulement, mais vrayes espouses, et à luy inséparablement conjoinctes par acquisition loable, duisant à sa prédisposée nature. Et a toy, ô Monferrant, est immortelle gloire deue, qui soyes digne d'avoir recombé sur le hault Parnassus moullié de la liqueur de la très clère fontaine Pégaséicque, dont George, en son bers fut par les Eliconides enyvré; et depuis, par le conférer, tu en as esté embeu pour magniffier ta nature et amplier ton los; car bien duit à bras chevalereux et corage heroyc, bouche éloquente et sens historial. Or reviens à parler de mon povre estat : tu m'as mis de perplexité doubteuse en impossible affaire; tu m'as mis sur l'espaulle pois surmontant ma force et ma vigueur, dont ne puis estre déchargié se à ma honte non; mais en tant que tu las fait pour me cuider faire milleur. De ce bon volloir me sens-je, obligé à toy, et t'en remercie, aussi de la paine que tu longuement as prise au fait de ton riche envoy, et si je ne souffis à rendre pour icellui-ci graces condignes à ton George, simulachre que je aprez les immortelles essences, plus honneure, qui est l'astre irradiant dont les ignées pointes aguillonnent ma foible nature; et est cellui qui n'a pas en regart à mon mal faire, mais comme

soleil luisant également, tant sur vile que sur noble matère; ainsi sur mon obscur nom a getté son ardent flambeau, et m'a oultre et sans mérites éxaulcié, comme se j'étoye un grant suppos de science. Fault il néantmoins qu'il prengne en gré mon peu, comme j'estime son grant. Or est, ainsi que George, par dictiers resonnans me loe, prise et magnifie oultre desserte. Là est-il hors de la balance de jugement; là se transporte George où il croit plus à tes recors que à mon dur et indigeste escripre; lui il est mon empereur et précepteur, de luy doy je endurer sans réplicque. Se aultrement le faisoye, ce seroit récalcitrer et doublement me poindre. Je ploye soubz lui; je acquièsce à son mander; je jamais n'oseroye plus entreprendre à luy mettre ma povreté au devant, qui ne suis digne d'approcier les murs cristallins du hault palais de tes Douze Dames, ou milieu duquel en tronne siet George, plain de tiltres; là luy sont les secretz magnifestés; là est sa demeure, là est monté en pinacle, pour veoir choses à son estat scibiles; là a il prins sa nourriture d'enfance ou géroin de Dame; là luy aromatisa Calliope sa bouche, qui depuis a tant épars de ses rices oudeurs, que la terre en est soue flarrant; en ce lieu, par destinée, lui fut ordonné de escripre et de avoir, pour ce faire, le miroir du monde en son regart, où il peut veoir vraye représentation des plus haultes choses du monde, où il peut extendre ses nerfz et puissances dicibles, et plus puissier de biens qu'en nul autre lieu, n'en a tant soit plain de diverse grace ou mérite. Et pour abrégier, Monferrant, à ce que je tellement quellement saille de mon escripre, et face fin à ma lettre, je ne scauroye que plus dire, tant suis surpris de l'excellence de l'euvre Géorgienne que m'as envoyée, forz que je l'ay deument présentée au très noble et excelse duc, mon maistre, qui de George et de toi a dit parolles loables, recevant

Monseigneur de la Rière, je me recommande à vous plus de fois qu'il n'a de catharactes ou ciel, vous remerciant encores de la paine que avez prise envers George, cette grosse cloche si hault sonnant, pour me faire avoir si largement du doulz fruit de son très plentureux et fertile vergier, dont les moindres feuilles sont d'or, et les fruitz passans la beaulté et saveur des pommes hesperides. En somme George est homme; mais quel? Certes sa renommée n'est mie si grande encoires que son mérite requiert. Nul ne l'approuce, il surmonte soy-mesmes de vraye et immortelle gloire. Son euvre a esté présentée par dom Martin Henriques de Castelle, il a huit jours, à Monseigneur le duc nostre maistre, en un bancquet qui se faisoit ce jour, prise en gré de luy, louée de tous et de moy aprez recueillie en tel honneur et vénérence, qu'il appertient à si hault et riche envoy. J'en escrips à Monseigneur de Monferrant une petite épistre testificative de la réception d'icellui; quant au surplus, que je sceusse plus avant passer, ne me aventurer envers George, là fault mon sens. Je demeure scabelle sous son pié, vous priant que me recommandez très humblement à lui et audit seigneur Monferrant, et vous me aurez tousjours en grace, et à Dieu vous dy qui vous ottroie joye parfaite.

Escript à Mon, ce derrenier d'aoust.

Vostre serviteur et léal ami,

ROBERTET.

Lettres de renvoy final de George Chastellain a Maistre Johan Robertet, sécrétaire de Monseignerr le duc de Bourbon.

Faingnant ignorer désormais que un Robertet, Bourbonnois, soit homme scient, et que sa vie soit illustrée de multiformes donnisons de lassus, dont hommes et divins esperis l'acceuillent en graçe, et l'adeptent à leur amour ciel et terre, une tant seulement chose m'est en lui de regart et me accline envers lui; c'est que la fame de lui le grandist, plus encoires par gens de bien amer, que vertus et propres sciences ne le décorent par clarté de leur richesse; dont comme de l'un et de l'autre m'ayt esté fait record, et que ses euvres me ont apporté avec eulx équité de digne fame, moy, non veullant plus entendre à loenges, ne à vanité de wides parolles, de main sur main renforcées, prétens à en rompre la manière, et là, où la porte a esté ouverte longuement par dame Vanité; a fait pas et repas, je me assaye à y mettre la barre pour l'obstacle de tel usage. Déa amer loist bien et chérir, et en est la condition loable, quant bien est fondée; mais parceque loenges esvergondent memes les loez, et que adulation si semble entreférir en couvert souvent amer grossement; et, a moins dire, est plus fructueux à ceux d'amy que à plus semblant en faire. N'est à doubter certes que, qui bon est, ne soit digne de los, et que, qui de los est digne, ne soit digne aussi de noble amour. Ce ont les bontés de leur nature, que l'une s'attire à l'autre, et que leurs natures nourries en séparréz terroirs, s'entrejoingnent en

une dilection par entresentement de similitude. Ce mesmes sont vertus; ce mesmes sciences et nobles meurs, qui, tous semblables à semblable, par incitation naturelle, fichent ceur, yeux et intérore vivité, en l'un l'autre non divisibles; et par quel secret, quant desjoindre se vouldroyent, dont n'ont garde, certes ne pourroyent. Que doncques vous, les hommes pluiseurs, qui amuséz vous estes en aucuns escriptz entre Robertet et un George, et dont l'ardeur de vouloir bien peut estre l'un à l'autre, a fait passer le famillier stille à vraye amitié propice, cuident vos ceurs, amour estre consolidée entre eulx ne plus vive, par leur entreloer venteux. Quand se la matère n'y estoit, qui est digne d'amour, n'y eust oncques plume mise en euvre pour quisition d'accointance, sachent hommes sace, Robertet et tout autre, qu'en George n'a siège nul, où loenges luy soyent acceptables, en où vain escripre puist apployer l'oreille à son ascout; mais du mesmes que nature a ouvre en luy, soit quelqu'il peut estre, de ce il se parossre estre large; mais où rarité a des biens, là est libéralité de povre estime et peu sert. Robertet ma surfondu de sa nuée, et dont les perles, qui en celle se congréent comme grésil, me font resplendir mes vestements; mais qu'en est mieulx au corps obscur dessoubz autrement, lors que ma robe déçoit les voyans, et moy, se je me glorifie en autrui abus, je me dégoise mesmes en propre follie. Si ay décrété en moy et délibéré piéçà, non certes, de donner occasion à Robertet d'user mais ainsi envers moy; mais de lui faire fermer les bondes de son estang, dont les saphirs qui en vollent sur moy, me polluent, quant l'éxistence n'y est pas digne de les capter, mais bien de les cognoistre mal contournés. Donques qui est-il, qui m'advencera cest eur, qui moyen entre deux corps, non entre-unis, tendans chascun à un commun complaire, à honnourer son compagnon et chérir, face taire

deux langues flattices pour cuider s'entrevaincre? Un Monferrant en feust sourgon et l'esmeute, qui feust ores son povoir, se le voloir y est, de le restraindre du fort, se à luy tient, et qu'il ne s'y employe; à moy ne tenra que je ne my assaye par rudement lui en rompre la broche par ceste épistre, par quele, protestant devant Dieu et hommes, se plus le dit Robertet me quiert par termes accoustumez et widant famillier stille, comme amy à autre, et ses lettres, et ses loenges, et ses exquises singulières contrevues, tout je tenray à despert, tout irritant et suffoccant tranquille coraige, tout vil et obscur, insultant mon front. Et, de peur que je ne m'en esmeuve, non veu, je le contourneray en brèse. Comment dont n'y a il fin en toutes choses. Se j'aime Robertet, pour les biens que je y cognois, ne le quiers loer pourtant selon ce que je le sçay valoir; son valoir m'est matère de l'amer; par quoy je l'ayme. Je l'ayme aussi comme veulx estre amé, familièrement, privéement, sans cérimonie, comme deux ceurs entramer se doivent, par une convénience de bonté entre eulx commune, laquele, ne polly langaige ne peust amieudrer, ne sachamment traire, priver de sa vallue, et partant, George qui affecte que là où sont esparses les superfluitez de la plume de Robertet, soient divulgées aussi les reboutances que George y contrenvoye, par manière de fuitte. Icellui annonce, par terres et regions, final renoncement à l'amour de Robertet et à tout son faire et escripre; et n'est qu'en usant de mesure en son amer, il mette règle et bride aussi à son langaige qui trop en loenge proflue; et alors quant sa faveur sera distilée parmy rayson, sa dilection sera acceptable à George et non jamais effacée.

Vive lui et prospère.

Glossaire.

ABAYE Abboie: ACERTENER Assurer. Apès Toujours, sans cesse. AHERS (j') Je m'attache à AHERSES Arrêtées. Alléguié Elève. AORER Adorer. Appert (s') Se montre, se découvre. ASCOUT Ecoute. — LIVRER ASCOUT Prêter attention. Asiser Tourmenter. — Asis Tourmenté. Assentir Consentir. Assermer Affirmer. Assourer Suffire. Assouvir. ATTOURNER Mettre des atours. AULMAIRE Armoire. BALAY Sorte de Rubis. BALSME Baume. Béaige Action de béer. Blaiser Bégayer. Boe Boue. BOUTANCE Sollicitation. BOUTTER Mettre, exciter, produire, solliciter. Brance Froment très-pur. Buise Trompette. Ceure Court. CEUR Cœur. CUER Ceuvre Couvre. CHALENGIER Provoquer. Chaloir (se) Se soucier. — Ne me CHALTT Ne me soucie, il ne m'im-CHEVANCE Bien, possession.

CLAIN Procès.

CONDITOR Fondateur.

CONFRAINDRE Réfréner. CONFUTER Réfuter. Congruence Convenance. Cop (à) Sur-le-champ. COUPLE Faute. Crémeur Crainte. Cuider Vouloir, penser, s'imaginer. Curiaulx Embarrassans, fatiguans. Déa ou da Certes, oui, vraiment. Défrumeur Disgracieuse, qui fait mauvaise mine Délicieux. Déport Faveur. Dérider Railler. Désapoincté Déshabillé. Desceuvre Découvre. Déserte Mérite, Récompense. Déservir Mériter, rendre service. Deslos Déshonneur. Despris Mépris. Devis Discours, joie. Dévoyé Egaré. (Deviati). Doloir (se) Se plaindre. DONT D'où, donc. Douagière Qui done. Droit-Cy. Maintenant. Droit-cy-loist Il convient maintenant. (licet). Duire Conduire, Convenir. EAUVE Eau. Ebrieu Hébreu. ELE Aîle. Emblée (à l') à l'écart. Emoinct (m') Me porte (à ce). EMPAINTE Attaque, Choc. Emprinse Entreprise. Encombrage Encombre. Engin (Ingenium) Esprit.

ENQUERRE Demande.

Envis Avec peine, Malgré soi.

Essure Eblouie. Essore Desséchée. Essourdir Naître.

Estorer Restaurer, Orner, Affermir.

Estour (Exturbatio) Combat.

Estrive Lutte, combat. Estructine Détruite

Eul OEil.

Eur Heur, bonheur.

FACTEURS Poètes.

FAME Renommée.

Férus Frappés.

JE FIERS Je frappe.

FIERTÉ (Ferire) Souffrance.

Fu Feu.

GALÉE Galère.

GAYOLE Prison, Cage.

GERARCIE Hiérarchie.

Houssue Couverte de Housses.

Huys Portes.

Ioт Pour. Oiт de. Oir entendre.

Ja Déjà.

Jugier Jugement.

LABILE Foible.

LABOURER Travailler.

Lassus Tristes, affligés.

Léal Sincère.

Léens Là-dedans.

Légier Vite, Facilement.

Lez Côté.

Loire Héritier.

Lorée Cuirassée.

LOYER Récompense, gloire.

Lume Lumière.

Lyon BENDÉ Titre d'une pièce de vers de G. Chatellain, en l'honneur du duc de Bourgogne.

MAGISTRANT Hautain.

MAINDRE Moindre.

MAINS Moins.

MAINT Demeure.

Mais Quant, Malgré.

Maistrie Maîtrise.

Marce Marche, Pays.

MARINE Mer.

MENDICQUE Mendiante.

MÉRANCOLIE Mélancolie.

Mérir Mériter, Mérite.

MESTIER Besoin.

Mésus Usage illégitime. (Mésuser).

MINATORE Menaçante.

MIROER Miroir.

MIROIR DES NOBLES Pièce de vers de

Chastellain.

Molage Mouture.

MUCIER Cacher.

Murrier Ceindre d'un mur, fortifier.

Musequin Mignon.

NE Ou, Ni.

O Ou, Avec, Vers.

Ochoison Occasion.

ORES Alors. Maintenant.

OSTIE Outil.

От Eut. Avait. Écoutait.

Ou Au, ou.

OULTRE D'AMOUR Pièce de vers de G.

Chastellain.

Oyseuse Oisiveté.

PATRON Pilote.

Penois (Pinus) Navire.

Penoise De pin.

Perse Égal.

Perse Bleu.

Piéca Depuis long-temps, Jadis.

PINCHEL PINCEL Pinceau.

PLOY Pli.

Popine Poupee, Petit.

Possès Possession.

Pourchas Moyen, Aide.

PREMIER QUE Avant que.

PUGNER Combattre.

Que'ru Recherché.

Quise Tranquille.

RAYS Rayons. Réateur Rapporteur, Narrateur. Réaulme Royaume. REBOUTANCE Rebut, refus. REBOUT RECHOIT Retomber. RECOPPEUR Qui recouvre. REGNON Renom. REMAINDRE Demeurer. Finir. Rencluse Fermée. RESORT Emanation. RETAILLER Retrancher, Diminuer. ROSTE Ote. SAISINE Possession. SF, Si, S'il. Segure Certain. Sente Sentier. SI Aussi, Ainsi. SI M'AIT DIFU Si Dieu m'aide. SIEUT Suit. Soppip Arrêter, Abolir. Souer Doux.

Soulas Consolations.

Soullé Souillié. Spère Sphère. Suer Sœur. Surchaindre Surcharger, surcharge. Tempestis Tempête. THOPASION Topase. TISTRE Tisser. TORFAIRE Faire outrage. Toudis Tous les jours. Touldre. Enlever. UEIL OEil. VALUE Valeur. Véons Voyons. VERGIEROT Vergier. VITRINE Verre. VICTRIN Vocquée Appelée. Voisine Voix. VOLUE Voulue. YAU (l') Eau (l'). Ysnèle Ardent, vif, prompt. Yssir Sortir.



